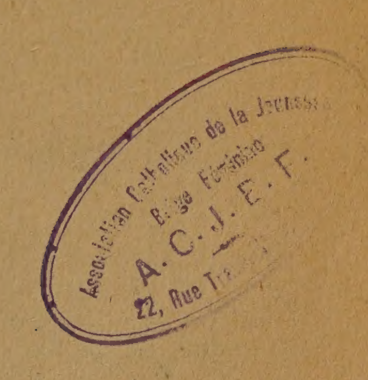
Irénikon





TOME VI

3. 1929 Juin-Août.

IEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

Irénikon-Revue paraît tous les deux mois : La série annuelle de ses six numéros forme un volume d'environ 900 pages, au prix d'abonnement de

40 fr. pour la Belgique. (*Le N° séparé :* **8 fr.**)
12 belgas pour l'Etranger. (» » : **2 belgas.**)

Irénikon publiera aussi, à côté de la Revue, une série d'ouvrages plus considérables, qui constitueront, sous un format uniforme, une série de volumes d'un réel intérêt documentaire et scientifique. Chacun de ces ouvrages sera annoncé dans Irénikon au moment de la publication.

L'année 1929 d'Irénikon (Revue et Collection fusionnées) constitue le TOME VI de la série.

Les cinq premiers volumes se répartissent comme suit :

TOME I. — Irénikon-Revue, I. — 1926.
TOME II. — Irénikon-Collection, I. — 1927.
TOME III. — Irénikon-Revue, II. — 1927.
TOME IV. — Irénikon-Collection, II. — 1928.
TOME V. — Irénikon-Revue, III. — 1928.

La Collection complète des cinq volumes parus avant 1929 peut être obtenue au prix de 150 fr. pour la Belgique,
40 belgas pour l'Étranger.

Chaque volume à part : 30 fr., pour la Belgique ;
8 belgas pour l'Étranger.

Chaque numéro séparément : 3 fr. pour la Belgique ;
1 belga pour l'Étranger.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, les envois de Livres et de Revues, s'adresser directement à :

Irénikon, Prieuré d'Amay s/Meuse, Belgique.

Les abonnements peuvent être payés chez :

M. J. DUCULOT, Editeur, Gembloux (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 12351.
Paris, 800,12.

IRÉNIKON, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 161,209.

Irénikon

TOME VI

N° 3. 1929. Juin-Août.

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

SOMMAIRE

Imprimi potest.

Lovanii, 10 augusti 1929.

† Bernardus, Abb. Coadj.

Imprimatur.

Namurci, 12 augusti 1929.

J. Lambot, Can. cens. libr.

La Liturgie et la Séparation des Églises.

Les patriarches de Constantinople Photius († 891) et Michel Cérulaire († 1059), sous le gouvernement desquels commença et se consomma la séparation de l'Église d'Orient, n'ont pas manqué de dresser la liste des griefs qui justifiaient à leurs yeux cette rupture. L'histoire nous a conservé ces documents, et vraiment la lecture en est déconcertante ; les principaux griefs articulés sont d'ordre liturgique, mieux vaudrait dire, rituel : usage du pain azyme ; jeûne du samedi ; refus du calice aux laïcs ; suppression de l'*Alleluia* en Carême ; bref, des querelles de sacristie, mieux faites semble-t-il pour aiguiser la verve d'un Boileau que pour retenir l'attention de prélats et de théologiens consciencieux.

Du moins c'est ainsi que nous, latins du XX[e] siècle, nous sommes tentés de juger ces événements ; et de fait, les historiens occidentaux se refusent à reconnaître dans ces mesquines disputes le vrai terrain de la controverse, la vraie cause du schisme : ils ne veulent y voir que de futiles prétextes qui dissimulent mal des préoccupations politiques et des rivalités hiérarchiques.

Pareil jugement nous semble appeler certaines réserves : sans vouloir apprécier ici les dispositions intimes et faire l'examen de conscience de Photius et Cérulaire : *Deus est qui judicat* ; sans entreprendre de démontrer ici le non-fondé de leurs griefs contre les latins — des volumes entiers ont été écrits sur ces questions — nous voudrions dans ces lignes examiner une seule chose : les questions rituelles étaient-elles à ce point mesquines et futiles dans la mentalité de cette époque qu'il faille sans autre examen conclure à la mauvaise foi des prélats byzantins qui les ont soulevées ?

Nous ne le croyons pas. Replacées dans leur cadre his-

torique et local, examinées avec la mentalité de cette époque, ces questions, qui nous paraissent aujourd'hui sans intérêt, avaient une importance considérable ; elles se rattachaient intimement à la foi et à la piété du peuple chrétien ; elles étaient de nature à soulever des mouvements religieux graves ; elles s'imposaient donc à l'attention des pasteurs.

Nous n'examinons pas ici si Photius et Michel Cérulaire ne furent que des prélats orgueilleux et sans conscience, qui ont habilement imaginé de vains prétextes pour secouer le joug de Rome. Nous disons que pareil jugement ne peut se déduire de la futilité des questions religieuses soulevées par eux. C'est tout ce que nous voudrions démontrer, heureux si par là nous réussissons à clarifier quelque peu cette atmosphère lourde de préjugés, qui enveloppe les origines de cette douloureuse séparation.

Nous voudrions développer ici trois considérations :

1. La controverse est avant tout d'ordre rituel : c'est un fait qu'il faut établir.

2. Ce fait étrange pour nous doit être envisagé dans la mentalité religieuse du XIe siècle.

3. Quelles sont les raisons psychologiques de cette mentalité ?

* * *

Il nous suffira, pour établir le fait lui-même, de rappeler le document le plus important de l'histoire du schisme. En 1053, un an avant la rupture de 1054, le patriarche Michel Cérulaire, en son nom et au nom de Léon, métropolite de Bulgarie, adressa à son ami Jean, évêque de Trani en Italie, une longue lettre (1), le suppliant d'intervenir sans retard auprès des évêques, des prêtres et des moines de l'Occident, et spécialement auprès du Pape de Rome, pour obtenir

(1) MIGNE. P. L., t. 143, col. 929-931.

la suppression des abus et des scandales de l'Église latine : « ut per te ad universos Principes sacerdotum et sacerdotes Francorum et monachos et populos et ad ipsum Reverendissimum Papam... ».

Cette pièce du dossier est pour nous une source d'information de tout premier ordre : sa nature, sa destination, le nom de son auteur, les graves circonstances du moment, tout lui donne une signification exceptionnelle : le procès de l'Orient contre l'Occident doit s'y trouver condensé. Or, tous les griefs sont d'ordre rituel : usage du pain azyme ; observance du samedi ; suppression du calice pour les laïcs, etc., tout ce que Photius avait déjà relevé deux siècles auparavant. Il n'y est pas même fait mention du *Filioque*. Ce reproche, plusieurs fois mentionné au cours des polémiques antérieures, ne fait pas exception à notre règle ; car dans les débuts il était d'ordre disciplinaire et liturgique plus encore que dogmatique.

Et la lettre du patriarche examine en détail ces différents griefs, en montre la gravité, et appuie chacun d'eux de nombreuses citations des Saintes Écritures et de la Tradition, comme nous ferions aujourd'hui pour des thèses de théologie dogmatique. A n'en pas douter, nous sommes sur le vrai terrain de la controverse, et ce fait, tout étrange qu'il soit, est incontestable. Tâchons de le situer dans son cadre historique.

* * *

La lettre du patriarche parvint à son destinataire et, par celui-ci, fut connue en Occident et remise à Léon IX. Le cardinal Humbert, moine bénédictin alsacien, et homme de confiance du Pape, son compatriote, fut chargé de réfuter l'écrit de Cérulaire. Nous possédons ce travail (1), traité très étendu, beaucoup plus étendu que la lettre elle-

(1) MIGNE. P. L., 143, col. 931-984.

même. Loin de dédaigner comme futiles les reproches des Byzantins, il attache à chaque grief toute son importance, et ne néglige rien pour venger les droits de l'Église latine. Fait d'autant plus significatif que l'auteur a l'ironie facile, et ne se fait pas faute malheureusement de manier souvent cette arme : l'occasion était belle de ridiculiser ces querelles mesquines ; s'il ne l'a pas fait, c'est que dans la mentalité de cette époque ces questions avaient une grande importance, tant pour les Latins que pour les Byzantins. Aussi voyons-nous le Cardinal réfuter point par point les arguments scripturaires et patristiques de Cérulaire, apporter lui-même de nombreux textes sacrés, et mettre en œuvre toutes les ressources de sa vaste science. C'est que dans sa pensée, comme dans celle de ses contemporains, les questions rituelles soulevées sont importantes ; elles peuvent troubler gravement la paix de l'Église, et provoquer de douloureuses ruptures.

Ajoutons en passant que la réponse du Cardinal nous apparaît péremptoire et définitive. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter profondément le ton sévère et agressif de cet exposé. Certaines pages sont d'une violence extrême. Rien ne peut justifier ce langage. La vérité dans ce domaine n'a qu'un droit : celui d'être plus charitable et plus irénique : c'est à ce signe qu'on la reconnaîtra le mieux.

Cette même mentalité religieuse se manifeste dans de nombreux faits contemporains. Nous voulons signaler ici les principaux. Saint Pierre Damien, Cardinal et Docteur de l'Église, est contemporain des événements que nous venons de raconter (1006-1070). Dans ses œuvres théologiques et ascétiques, plusieurs traités sont consacrés à des questions d'ordre rituel ; et l'on voit ce Cardinal et Docteur de l'Église aborder dans de longues et patientes recherches des sujets qui nous paraîtraient aujourd'hui très futiles : il était bien dans la mentalité de son époque.

Il écrit un traité *De Jejunio Sabbati* (1), mais par cette simple observance rituelle il s'élève à des développements magnifiques sur la Résurrection de la chair : chaque samedi est la vigile de la Résurrection du Seigneur que nous célébrons tous les dimanches. Ainsi aussi, toute notre vie doit être le Sabbat de notre prochaine Résurrection.

Un autre de ses traités : *Liber Dominus vobiscum* (2). La grande objection que l'on soulevait contre la vie érémitique, qu'il avait instituée en Italie, était d'un caractère rituel. Comment dire en vérité : *Dominus vobiscum, Oremus*, etc., dans la solitude ? Objection grave que le Saint Docteur examine sous tous ses aspects, et ce n'est que par une exégèse assez tendancieuse qu'il parvient à apaiser les scrupules de ses disciples : Non enim hic digne numerus personarum, sed ecclesiasticae potius unitatis attenditur sacramentum. Les mêmes objections avaient été soulevées antérieurement contre les messes privées. Plusieurs d'entre nous seraient tentés de sourire de pareils scrupules ; et notre but n'est pas de les réveiller à nouveau, mais d'apporter un témoignage de plus de la mentalité religieuse de cette époque.

Le traité le plus significatif de Pierre Damien à ce point de vue est intitulé : *Contra sedentes tempore officii* (3), Traité contre eux qui sont assis pendant l'office divin. Pierre Damien, en qualité de délégué apostolique, a visité l'Église de Besançon. Après son retour en Italie, il écrit ce traité à l'intention de l'évêque. Et en voici l'introduction. Après un éloge de la ferveur de son Église, il poursuit : «... Mais une chose de répréhensible que je t'ai déjà reprochée de vive voix et sur laquelle je veux revenir par écrit : la plupart des clercs sont assis pendant l'office canonique, et

(1) Migne. P. L., t. 145, col. 795.
(2) Migne. P. L., t. 145, col. 221-251.
(3) Migne. P. L., t. 145, col. 642-648.

même pendant la célébration des Saints Mystères. Cette attitude honteuse, je l'ai même trouvée dans quelques monastères des Gaules : habitude vicieuse et répréhensible, qu'il faut à tout prix déraciner du milieu de l'Église militante ». Suivent de longs textes des Saintes Écritures, qui semblent démontrer que la session est contraire au droit divin... Puis le Saint Docteur s'en prend aux laïcs : « Il me suffira de cette exhortation pour corriger cet abus (*hoc ignobilis negligentiae vitium*) dans ton Église et, par ton exemple, dans d'autres milieux. Il est en effet strictement défendu non seulement aux clercs, mais aussi aux laïcs des deux sexes, de s'asseoir ou de s'appuyer pendant les saints offices (si ce n'est, selon la coutume introduite, pendant la lecture des leçons), sauf en cas de maladie ».Et il continue : « Toi, Frère très cher, qui jouis en Occident d'un si grand crédit, efforce-toi de faire cesser partout cette honte d'une session coupable dans les églises, et tous les autres abus qui concernent le culte divin ».

Et Martène (1) montre par une série de textes des Conciles et des Pères l'importance qu'on attachait jadis à la station debout, en se basant sur ce texte : cum *stabitis* ad orandum... Déjà au VIe siècle, S. Césaire d'Arles insiste sur cette discipline. Il se montre tolérant pour les infirmes : propter eos qui aut pedes dolent aut aliqua corporis inaequalitate laborant... (2). Mais il proteste parce que des personnes jeunes et bien portantes prennent cette liberté : nunc vero aliquae de filiabus nostris putant... Et l'évêque d'Arles, lui aussi Docteur de l'Église, de rappeler l'exemple de Varron qui, pour se punir d'avoir perdu la bataille de Cannes, ne voulut plus jamais s'asseoir pour prendre ses repas.

N'avons-nous pas dans cette conduite de deux Saints

---

(1) *De Antiqua Ecclesiae Displina.* Cap. III. XII. Lyon. 1700. 1706, 22-26.

(2) *Ibid.* p. 25.

Docteurs un exemple frappant de cette mentalité aussi accentuée en Occident qu'en Orient. Avouons-le : Si parmi les griefs de Cérulaire contre les Latins nous avions trouvé la session pendant l'office, n'aurions-nous pas été tenté de conclure de ces futilités à la mauvaise foi des prélats byzantins ? Or, nous entendons un Cardinal, Docteur de l'Église et Saint, qui a vécu exactement à la même époque que le Cardinal Humbert (ils sont de la même promotion cardinalice : 1049) et que Michel Cérulaire, traiter cet abus avec une extrême gravité et en avertir sévèrement l'évêque de Besançon.

Ces conceptions se maintinrent longtemps dans l'Église Orientale, et eurent, au XVII[e] siècle, des conséquences graves pour l'Église russe : je veux parler du schisme des « Vieux-croyants » ou « Vieux-ritualistes » (staroobriadtsy). Le patriarche Nikon de Moscou entreprit, en 1653, une réforme liturgique assez anodine. Cet acte fut considéré comme un sacrilège, et provoqua un schisme grave dans l'Église russe, le *Raskol* et la fondation d'une Église en dehors de l'Église officielle. Odieusement persécutés d'abord, puis objet de mille vexations, ses membres réussirent dans cette Russie, si exclusive pour toute religion non officielle, à former une secte très prospère qui comptait avant la guerre plus de vingt millions d'adeptes d'une très grande ferveur.

Ce fait ne prouve-t-il pas à l'évidence l'importance que revêtent dans ces Églises les questions de rites, et les graves conséquences qu'elles peuvent entraîner ?

* * *

Une dernière question se pose naturellement ici. Quelles sont les raisons psychologiques de pareille mentalité ? C'est le troisième point que nous nous sommes proposé d'examiner.

1. Le concept de tradition était assez différent du nôtre. Tous les usages religieux traditionnels remontaient pour

les chrétiens de cette époque aux origines apostoliques, et chacun était appuyé sur des textes scripturaires. Et comment pouvait-il en être autrement ? Les ouvrages de Denys l'Aréopagite, tout pleins de ce symbolisme rituel et de cette interprétation scripturaire des moindres actes liturgiques, faisaient autorité en ces matières, et étaient considérés par tous comme l'œuvre authentique du célèbre néophyte de S. Paul : pouvait-on souhaiter des origines plus apostoliques ? Or, tout le Moyen-âge a vécu de ces écrits et de cette croyance. S. Thomas lui-même y attacha presque autant d'importance qu'aux écrits apostoliques. On peut affirmer que ces ouvrages ont formé la mentalité religieuse du Moyen-âge au point de vue qui nous occupe. Toute déviation dès lors des coutumes rituelles constituait dans la mentalité chrétienne un abandon des institutions apostoliques et de la volonté de Notre Seigneur lui-même.

L'Occident comme l'Orient partagea ce sentiment ; et si les ouvrages de Denys y furent moins connus, un autre ouvrage, le *Liber Pontificalis* exerça sur le Moyen-âge religieux une influence pareille. Or, là aussi les institutions liturgiques sont rattachées aux Pontifes les plus célèbres de l'Église primitive : tout le canon rituel sans distinction paraît comme l'œuvre des premiers Pontifes. La formule de S. Léon est stéréotypée : Quod a Patribus nostris propensiori cura novimus esse servatum, a vobis hoc volumus custodiri (1). Il suffit de parcourir les ouvrages liturgiques de tout le Moyen-âge, depuis Amalaire jusque Durand de Mende, pour y saisir sur le vif cette conception de la tradition apostolique qui rendait chaque rite sacré et intangible.

2. Un second motif de cet état d'esprit provient de ce qu'on peut appeler l'antisémitisme plus accentué dans cer-

(1) Migne. P. L., t. col. 629.

taines Églises, et spécialement en Orient. Tout rite qui rappelait les observances juives devint suspect à certaines époques. Beaucoup de controverses étranges, par exemple la controverse pascale du IIe siècle, et les interminables controverses sur le pain azyme ou fermenté, tirent de là une partie de leur importance. On comprend que les Églises d'Orient, plus exposées aux infiltrations juives, aient éprouvé davantage cette aversion. La lettre de Michel Cérulaire est significative à ce point de vue... Memorari, dit-il, de azymis et sabbatis quae mystice indecenter custoditis, et communicatis judaeis... Et plus loin il accuse l'Église d'Occident d'être *pollutam judaismo*, et la compare au léopard qui n'est ni noir ni blanc : similes sunt leopardo cujus capilli nec nigri sunt nec albi. De là les interminables traités écrits sur les questions qui se rattachaient au culte juif : pain azyme, jeûne, sabbat. Ce sont précisément ces questions que Cérulaire souligne dans sa lettre.

3. Enfin et surtout, le canon rituel était considéré à cette époque comme le commentaire littéral ou symbolique du texte de la Sainte Écriture. Il n'est pas de rite pour ainsi dire qui ne soit appuyé par une citation des Saintes Écritures ; et telle parole du Maître inspire tout le développement d'un point de discipline. La législation sur le jeûne en appelle constamment au texte de S. Luc (V, 33-35) : « Les amis de l'Époux peuvent-ils jeûner quand l'Époux est avec eux ? Mais des jours viendront où l'Époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront ». Toutes les observances pénitentielles se réclament de ce conseil : inutile de dire que l'exégèse n'est pas toujours très objective.

La station debout pendant la liturgie était prescrite, nous l'avons vu, par toute la série des textes scripturaires où le mot *stare* est employé au sujet de la prière. Et les exposés du Cardinal Humbert, aussi bien que ceux du Cérulaire, sont composés de nombreuses citations de la Sainte

Écriture interprêtées en faveur des différentes observances en cause.

C'était un principe reçu dans l'ancienne Église que tout dans les actes liturgiques, paroles, lectures, gestes, devait porter un caractère scripturaire ; et Rome lutta longtemps contre les Églises des Gaules et de l'Espagne qui acceptaient dans les livres liturgiques des compositions humaines. Pareille conception, fortement ancrée dans la mentalité populaire, explique le profond respect, la vénération presque excessive que le peuple chrétien professait pour les formes traditionnelles de son culte ; et le schisme grave dont nous parlions plus haut, provoqué par les réformes rituelles du patriarche Nikon, se comprend aisément.

* * *

Il nous reste à conclure. Les faits que nous venons de considérer contiennent un enseignement précieux pour les ouvriers de l'Union.

Tout d'abord, une sage réserve et une prudente circonspection s'imposent à nous dans l'appréciation des faits de l'histoire. Un coup d'œil sommaire et superficiel nous entraînera facilement à un jugement extrême ; tandis que un examen sérieux et approfondi, une recherche plus minutieuse des circonstances de temps et de lieu, nous rendra plus équitables et plus modérés.

Mais surtout apportons toujours en ces matières cette largeur de vues et cette souplesse d'esprit qui caractérisent une âme vraiment œcuménique. Dans les faits que nous avons rappelés, les prélats de Byzance semblent avoir manqué de cet universalisme que la charité du Christ inspire aux âmes vraiment catholiques. L'attachement fidèle à leurs usages séculaires ne devait pas les empêcher de respecter et de vénérer la discipline légitime d'autres Églises. Ils ont oublié l'exemple de S. Irénée suppliant respectueu-

sement le Pape Victor d'apporter dans la controverse. pascale la condescendance de son prédécesseur Anicet ; comme aussi le conseil de S. Grégoire le Grand au moine Augustin, à son départ pour l'Angleterre, de respecter tous les usages liturgiques et toutes les institutions légitimes qu'il trouverait établies dans les Églises.

Dom Lambert BEAUDUIN.

Lettres du Mont-Athos.

XIX.

(suite.)

Vers le soir, un moine prêtre des environs vient faire une visite ; celui-là entreprend la question dogmatique. Pourquoi, quand l'Évangile dit que le Saint Esprit procède du Père (seul), le Pape dit-il qu'il procède aussi du Fils ? Pourquoi, quand l'Évangile dit clairement : « Je te plonge dans l'eau au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit », le Pape se contente-t-il de faire asperger l'enfant avec un peu d'eau ? Je ne veux pas répondre à ses arguments : je m'excuse en disant que je connais très mal la langue.

Le prêtre reviendra le lendemain, et disparaîtra avec le P. Daniel à l'atelier pendant quelques minutes : c'est évidemment un des pénitents. Un des religieux se confessera aussi ; et, au matin, encore une visite particulière. La chapelle est bien en ordre. Les vêpres sont lues : on supprime le psautier, mais pas le canon de la Vierge, dont aucun tropaire n'est passé sous silence. Puis, réunion à la table des hôtes : il faut près d'une heure avant que le souper soit prêt. Le Père a décidé, quoique ce soit jour de jeûne, que je mangerais des mets à l'huile, en raison de ce que je n'ai pas encore fait un repas substantiel de toute la journée. Eux, ils mangent des pommes de terre au four et du pain ; moi, j'ai une soupe aux fèves et un plat de purée de pommes de terre préparées à l'huile, des olives, de belles grosses olives noires à discrétion, du vin, et, pour finir, chacun de nous reçoit une énorme grappe de raisins délicieux : ce dessert est manifestement en mon honneur.

Nouvelle conversation après le souper. Puis complies, debout dans la chambre des hôtes. Pour coucher, on a fait déguerpir un des novices ; son lit et la plus belle cou-

verture de la maison sont à mon usage : attention délicate que je rencontre pour la première fois. Avant mon départ le lendemain, ils me serviront encore un déjeûner au thé, bien fourni de mets, quoique eux-mêmes n'aient pas l'habitude de prendre quelque chose avant midi.

XX.

Jeudi, 10 *Novembre*.

Je reviens du bout de la presqu'île à pied vers Simon Petra ; toute la journée je suivrai des sentiers qui sont ici des chemins muletiers, taillés au flanc des parois rocheuses à trois ou quatre cents mètres au-dessus de la mer : le coup d'œil est souvent vertigineux, d'autres fois pittoresque, quand on passe sous des bosquets d'arbres. Un soleil d'été fait reluire une végétation qui a subi les premières atteintes de l'automne. La distance à couvrir n'est pas considérable, mais le temps nécessaire pour passer de gorge en gorge, pour doubler promontoire après promontoire, en suivant le chemin sinueux, en montant et descendant pour trouver une assise praticable, est très long. Je gravis une dernière pente, et suis en face d'un vallon très à pic, sur les deux versants duquel sont construites les maisons, une quarantaine, de la skite de Sainte Anne.

Les terrasses sont rares, point de champs ou de petits enclos, mais des treilles de vignes aux habitations les plus importantes. Des sentiers courent en tous sens ; au beau milieu de l'agglomération, à côté des oliviers géants a plusieurs troncs, tombe une cascade qui peut avoir une dizaine de mètres de hauteur : l'eau aboutit dans un grand réservoir, des tuyaux en fer conduisent l'eau aux maisons en contre-bas. Chaque spita (habitation) montre le dos arrondi de sa chapelle, et son toit en ardoises grises : la skite est grecque. Une grande église et un élégant clocher, sur le versant opposé à celui que j'occupe, marquent le centre du mo-

nastère, car toute l'agglomération est un monastère, sous la direction d'un higoumène, le P. Séraphim. Les Pères habitent régulièrement à trois, parfois plus, par maison. Une charte payée d'une redevance fixe, établit dans chaque maison qui est le protos (l'ancien), le second, successeur du premier, et le troisième, qui deviendra le second. La mort d'un des membres exige-t-elle un nouvel ordre, la charte est modifiée moyennant une autre redevance. Les religieux de la communauté se réunissent le samedi et le dimanche pour les offices, à Pâques pour un repas commun. Il y a 120 moines, 25 prêtres, 4 diacres. Ils s'occupent des travaux de peinture, mais ont peu de commandes. J'ai vu des travaux qui sont en dessous de tout. Je n'ai pu m'informer pour savoir si chacun doit se suffire, ou si l'higoumène fournit la nourriture et perçoit le profit du travail. Par les lacets et les escaliers j'atteins l'église, et cherche l'hôtelier.

Dans la maison attenante à l'église je trouve un moine dont le langage est incompréhensible. Je lui fais cependant facilement comprendre que je désire visiter l'église et que je serais heureux d'avoir à déjeuner. Il s'excuse en disant que la communauté est pauvre, et qu'il n'a pas grand'chose à m'offrir : cela signifie qu'il ne veut pas se déranger pour moi et qu'il souhaite que je reste le moins longtemps possible. Il me sert du pain, du vin, deux tomates coupées nageant dans l'huile, et un plat d'olives vertes. J'ai vu un jour un muletier qui avait reçu pour son repas quatre tomates et un demi pain ; je puis encore m'estimer heureux : j'ai sur moi de la viande et j'en consomme à la dérobée, car à l'Athos la viande en possession d'un moine ferait scandale. Un jeune diacre vient me rejoindre avec la clef de l'église ; l'higoumène étant absent, je ne pourrai le voir. Je tâche d'obtenir une prosphora (pain d'autel): il n'en a pas, et n'en prépare que le samedi. Visite de l'église : sur le modèle ordinaire mais très basse, collection de belles icones.

Ensuite je vais chez le diacre voir son atelier : c'est du travail d'amateur. Je lui demande s'il n'a pas d'anciennes icones à vendre ; il me conduit à sa chapelle, et me fixe des prix exorbitants pour certains exemplaires, c'est dire qu'il ne veut pas les vendre. Celles de l'église ne peuvent être vendues sans l'assentiment de toute la communauté. Je me repose sur la terrasse devant l'église à l'ombre d'un laurier-rose en fleurs, avec la mer en dessous et devant moi. Deux mulets viennent boire à la fontaine, ils sont conduits par le moine russe qui m'a remis sur la bonne voie lors de mon excursion à Kérassia : nous nous réjouissons de nous retrouver, mais un des mulets semble être gêné par ma présence, car il m'allonge une ruade pour m'écarter de la fontaine.

Je me remets en route vers une seconde skite du même genre, s'appelant « nouvelle skite », et dont l'église est au bord de la mer. Je dévale par un sentier à pic, et trouve à côté de l'église le local des hôtes, où je m'installe en attendant la fin de la sieste. Quand l'archontar me rejoint en clignant encore des yeux, je lui explique que je compte loger à Agiou Paulou, mais que je voudrais faire la connaissance de l'higoumène, et passer chez le cordonnier. Je savais, en effet, que dans toute cette région il n'y avait qu'un atelier de cordonnier, et précisément ici. Très aimable, l'archontar me promet de me conduire personnellement ; mais entre-temps il fait traîner la conversation et le café, en disant toujours : après, après. J'ai remarqué qu'ils prennent de mauvaise part qu'on n'accepte pas à loger, et ils s'arrangent pour vous forcer à passer la nuit chez eux. Je ne le laisse pas faire et déclare que si l'heure ne me permet pas de faire visite à l'higoumène, je vais au moins chez Agapios le cordonnier. Il me conduit à dix minutes de chez lui, dans un local de deux mètres carrés, où j'ai peine à me tenir debout. Il y a trois chaises ; l'une est occupée par le second, une autre est rembourrée d'un sac de son : c'est évidemment

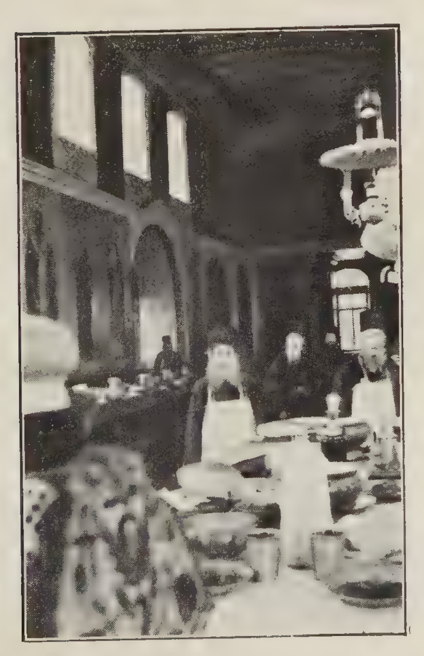
celle du premier. On va le chercher. Je me déchausse, et montre ma semelle presque détachée, mais le second se garde bien de faire quelque chose; Agapios nous rejoint, long et maigre, à la barbe rare. Il examine les souliers et dit à l'autre ce qu'il faut faire; puis il tourne du fil pour coudre des bottines à bout pointu relevé, comme en portent les moines grecs d'ici. Enfin le second s'empare de mes bottines, ajoute un bout de cuir par devant, là où elles étaient usées, et les recloue avec une infinité de pointes de bois et de clous. Agapios s'informe de la Belgique et de mes pérégrinations; il me montre son cuir qui vient de Belgique (ce qui prouve moins la qualité de l'article que la dépréciation de notre change), calcule combien de drachmes couteraient mes bottines en Grèce. Je reste sur mes bas pendant une heure environ, mais la réparation est solide.

De là, chez l'higoumène. L'archontar me fait attendre de nouveau. Je fais alors mine de m'en aller et ce geste suffit pour faire apparaître de la salle voisine un petit vieillard à barbe blanche, qui est l'higoumène : je l'interroge sur le travail des moines, occupés à la peinture en majeure partie. Ici l'office et la messe ont lieu journellement à l'église. Après le café d'usage, je prends congé. Dans la salle de réception il y avait une grande image coloriée de S. Louis de Gonzague : c'est très compliqué de lui faire comprendre quelle espèce de costume est le surplis qu'il porte. A partir d'ici jusqu'à St-Paul j'ai déjà fait la route : une petite heure m'amène devant l'autel de la Vierge, dont la coupole a été achevée dans les quinze derniers jours. Je monte au couvent, où je retrouve mon homonyme, l'archontar Theodoros, qui est heureux de me revoir, et qui m'installe dans la même chambre avec la même terrasse. Il me confie qu'il y a des visiteurs de marque dans la maison ; j'avais vu en effet des préparatifs nombreux à la cuisine, mais je ne parviens pas à savoir pour qui.

Dans le grand salon, une demi-douzaine de moines mas-



9. — SAINT-ANDRÉ.
Fête de l'icone miraculeuse.



10. — SAINT-ANDRÉ.
Le Réfectoire un jour de fête.

sifs étaient assis sur de petites chaises viennoises en bois courbé. Ils les avaient choisies le plus loin possible les unes des autres dans les quatre coins de la salle. Ce sont, en dehors de l'higoumène et de ses assistants, deux représentants vénérables du monastère voisin ; d'un groupe à l'autre circule, petit de taille, le gouverneur de l'Athos. Il est accompagné du directeur général du ministère des finances d'Athènes, et d'un autre Monsieur. Le gouverneur tâche d'être aimable et d'entretenir la conversation ; les moines et l'higoumène relèvent parfois un mot, mais semblent plus absorbés par le chapelet (kanon) qu'ils tiennent en main, et la conversation languit. On n'attend pour se mettre à table que l'hôte arrivé ce soir même. C'est la première visite officielle du gouverneur : il a assisté aux vêpres, il a lu au chœur le premier psaume (privilège réservé autrefois à l'empereur byzantin), il restera jusque demain après le repas d'apparat. Le dernier hôte fait son entrée : il n'est vraiment pas présentable. Les souliers non cirés, une soutane avec des taches, une chevelure qui n'est pas ramenée à la mode grecque sous le bonnet par derrière ; mais le gouverneur, qui parle couramment, le français l'accueille avec affabilité et le présente aux autorités, qui restent assises les jambes écartées et prennent le parti d'accepter avec la plus parfaite indifférence cette nouvelle intrusion d'un étranger, et continuent à égrener le kanon en prononçant tout bas les oraisons jaculatoires réglementaires. Le directeur du monastère parlant le français, la conversation se fera aussi en cette langue et sera traduite par le gouverneur à l'higoumène.

Au souper, l'higoumène ne cherche pas à engager la conversation. Il a pris place au bout de la table, entre le gouverneur et moi : je raconte mon expédition, transmets les compliments de l'higoumène de la Néa Skite, ami de mon voisin, raconte ma visite chez Agapios. L'higoumène, qui n'a jusqu'ici parlé que pour donner des ordres brefs

à l'archontar chargé de diriger le service, s'amuse de l'aventure et s'informe du prix de la réparation. Le monastère s'est mis en frais : une nappe toute neuve à grands carreaux noirs, avec des lignes rouges et jaunes : le coupon étant trop étroit, on a accolé deux morceaux dans le sens de la longueur, mais le temps a manqué pour les coudre ensemble. Sur la table sont placées déjà des assiettes avec le petit fromage blanc, d'autres avec des olives : c'est l'assaisonnement ordinaire. Chaque convive a une assiette à soupe et quatre assiettes plates, une serviette blanche, une carafe de vin rouge : le gouverneur demande à l'higoumène de bénir le vin au début du repas, pour que nous puissions en boire tout de suite (dans les communautés, cette bénédiction n'a lieu qu'après la soupe). Le dîner défile : soupe de pâte d'Italie, avec un vestige de liquide aux tomates, première portion de poisson séché avec légumes et sauce, deuxième portion du même poisson avec une mayonnaise à l'ail et à l'huile d'olive. Quoique ce soit un mets très indigeste, on en apporte un énorme légumier, et chacun se sert abondamment : c'est évidemment le clou du souper, l'honneur du maître d'hôtel ; ensuite des noix et des raisins séchés, de petites pommes et de la confiture de coing. L'higoumène ne mange que de la mayonnaise et de la confiture : je pense aux récits des anciennes règles faisant un devoir à l'hôtelier de manger avec tous les hôtes, et à l'histoire du Père hôtelier, qui avait un jour mangé sept fois et s'était cependant réfectionné moins que ses confrères tenus ce jour-là au jeûne. De mon côté, j'ai mis tout scrupule de côté et j'ai fait honneur au repas.

Après le souper, l'higoumène et les vénérables reprennent leur place et leur position au salon ; quelques-uns sont en transpiration ; comme personne ne mène la conversation ou déclare aller se coucher, ce tête-à-tête dure indéfiniment.

J'ai la bonne fortune de pouvoir causer avec le directeur des finances qui est un catholique. Il explique les questions

qui passionnent actuellement les religieux de l'Athos : celle des olives, celle des kelliotes, celle du calendrier. Le gouvernement a exproprié, il y a deux ans, les fermes que les monastères possédaient sur la Chersonèse en face de nous, pour les donner à des sans-travail et des immigrés. Résultat : les monastères doivent acheter à des prix élevés des olives, principal aliment des moines et source de l'huile des lampes de sanctuaire. Ces fermes mal entretenues vont à rien : le gouverneur s'entremet pour obtenir le retour des fermes, ou une indemnité convenable. Les kelliotes sont les habitants des fermes de l'Athos, dépendant des monastères, et leur payant des redevances très élevées. Les kelliotes demandent une plus juste répartition : tel kelliote a récolté 1500 Kg. de noisettes à près de 30 fr. le Kg. Une partie du bénéfice ne pourrait-elle lui être attribuée ? Enfin le calendrier grégorien a été adopté par le patriarche Basile de Constantinople : regrettable accroc à l'orthodoxie ! Aussi les monastères seraient prêts à supprimer son nom dans la Liturgie, et il y a même un établissement, dit-on, où les moines se sont chargés d'enfermer l'higoumène, partisan du Patriarche, et d'en élire un autre.

XXI.

Vendredi, 11 *novembre.*

Quoique ce soit jour de jeûne, Theodoros, l'archontar, est venu m'apporter un copieux déjeuner : du thé, du pain noir grillé, des confitures, du fromage. Pris de scrupule, il revient : le fromage est défendu aujourd'hui ; je le rassure en disant que je suis dispensé de tout jeûne en voyage, et je continue tranquillement à le manger. Je dis mes heures, j'écris mes notes, et je vais au salon rejoindre les deux compagnons du gouverneur, qui jeûnent, les pauvres, sur une petite tasse de café, prise tout au matin, après l'office de nuit auquel ils ont assisté. Ils se promènent en fumant

des cigarettes, impatientés de voir le gouverneur tarder à se lever. Les chaises sont vides, les vénérables font de courtes apparitions. Après deux heures, un pyjama passe dans le corridor. Espoir ! Une heure après le même pyjama passe encore : nouvel et vain espoir ! Après une nouvelle heure le gouverneur paraît, reposé et dispos, mais alors c'est la visite de l'église et des nombreuses reliques, et puis le gouverneur et l'higoumène se retirent pour une entrevue particulière.

Il est près de onze heures quand on se met à table : même soupe, puis de l'octopode (mollusque à tentacules) aux légumes ; octopode aux oignons et au beurre... non...huile noire ; autres mollusques à la chaire très fine appelés kalamari ; mandarines, primeurs, confitures de coing et café.

Vers une heure la société descend, et trouve à la porte un mulet chargé de valises et conduit par un soldat de l'Athos, dont l'uniforme pittoresque ressemble à celui des anciens soldats albanais : on se dirige vers le port. A l'autel de la Vierge, à mi-chemin, l'higoumène fait ses adieux ; il explique tout ce qu'on va construire : chapelle, terre-plein, bancs, fontaine, le tout en marbre, ombragé de cyprès. Et les frais ? Mais le marbre est à deux pas dans le torrent, il faut selement le tailler sous les deux oliviers, placés là tout exprès, semble-t-il, pour ombrager le tailleur de pierres, et puis les mettre en leur lieu.

A l'embarcadère, une chaloupe avec le fanion grec et deux bons rameurs est prête, l'embarquement se fait lentement et la barque part. Je prends place avec deux délégués du couvent de Dyonisiou dans une coquille ronde de ce monastère, et après une heure à la rame sur une mer soulevée brusquement par le vent, nous arrivons au pied du soubassement de Dyonosiou. Le débarquement ne se fait pas sans difficulté ; notre matelot ne peut toucher le bord : la vague projetterait la chaloupe contre le débarcadère ; il doit choisir deux vagues molles, et s'approcher



11. — ESPHIGMÉNOU.
L'archontar dans sa cuisine.



12. — LE P. DANIEL ET SES MOINES-PEINTRES.

pour permettre au passager de sauter dans les bras d'un moine, qui l'agrippe sur la berge. Cet exercice n'est plus de l'âge du vieux père Jacobos, qui est le dernier à sortir de la barque. Avant de monter, les trois passagers et les deux matelots s'attellent à la corde ; et le bateau est tiré à sec ; puis on se rend ensemble chez l'ancien du port qui offre le café à sa terrasse.

Mais, avant de m'admettre en leur compagnie, le P. Damianos, l'autre délégué, me demande mes papiers : arrivé sur son territoire, il a brusquement repris conscience de sa dignité d'archontar. Je laisse causer et regarde la mer. Leur conversation est une critique serrée de la réception à St-Paul, comparée à celle de Dyonisiou la veille ; rien ne semble avoir été aussi bien, ni les mets, ni les convives, ni la réception, excepté le kalamari, qui est au-dessus de toute critique.

XXII.

Samedi, 12 novembre.

Par un fâcheux malentendu, Damianos croit que je reste dix jours dans chaque monastère : aussi s'efforce-t-il de me dissuader de partir demain. On me loge dans la chambre aux lits couverts de tapis ; à côté je vois la chambre aux beaux draps blancs : je sais ce que cela veut dire. Heureusement, je ne dors pas trop mal, couvert seulement de mon caban, auquel je ferai prendre demain un bain de soleil. A ma demande de souper au réfectoire avec les Pères, Damianos répond qu'il n'y a pas de repas, c.à.d. à l'huile, mais ils mangent du pain et des légumes. Je dois manger en chambre, sur la tablette de la fenêtre. Damianos promet pour le lendemain la visite de la bibliothèque et de l'église, mais j'attendrai en vain.

Pendant l'office je me dédommage en vénérant longuement toutes les icones, et je renonce à voir toutes les miniatures

de la bibliothèque. Je pars le dimanche matin à pied pour Grégoriou, en assurant à Damianos que ce n'est pas pour son mauvais accueil. Pensez donc, le cuisinier m'avait donné de l'eau chaude, et la grande bassine « da bagni », pourvu que je consente à me laver dans l'arrière-cuisine, au milieu des casseroles pleines de suie, des assiettes sales, des oignons et des olives, et même il avait poussé la bonté jusqu'à laver ma chemise avec les deux draps qui avaient le privilège d'être changés cette semaine-là : ma foi, le blanchissage était si parfait, que je me suis dit qu'il serait une fameuse acquisition pour Amay.

XXIII.

Dimanche, 13 *novembre.*

Joli sentier le long de la côte ; après deux heures de promenade avec une soupe de pois chiches sur l'estomac, on me ressert la même soupe à Dyonisiou : pas un brin de poisson ; ils n'en mangent, paraît-il, que le samedi. Ce sont des monastères austères, jouissant cependant d'énormes revenus. Tous deux plongent le pied du bâtiment dans la mer ; ils sont très petits avec des cellules misérables, mais de jolies églises, de vrais bijoux, et un étagement de bâtiments, surtout joli à Grégoriou qui a eu la bonne fortune de n'avoir jamais d'incendie. L'archontar se multiplie, fait des amabilités : il ne néglige qu'un détail, me donner un lit à draps blancs et une couverture sans vermine. Je découvre un pachyderme comme je n'en ai jamais rencontré jusqu'ici ; la répugnance à écraser cette bête n'est surpassée que par celle que j'ai pour me recoucher.

XXIV.

Lundi, 14 *novembre.*

Je comptais rentrer à pied par le chemin du haut, mais

le temps est incertain. Passe une barque chargée de moines et de colis, qui annonce son arrêt avec une trompette : vite je m'embarque. Un laïque et un moine, pieds nus agrippés à la banquette, rament : c'est une espèce de service régulier, qui prend gens, bagages et lettres. Le moine rameur, doué d'une voix de stentor, interpelle les gens sur la rive et, entre-temps, jase sans arrêt avec ses passagers. A Daphni, le Gouverneur est encore là : son compagnon n'a pu s'embarquer qu'aujourd'hui pour Athènes ; nous rentrons ensemble à Karyès dans la pénombre, tellement les nuages sont épais. Survient l'inévitable déluge d'eau. Et voilà pourquoi, maintenant, je me sèche, je me repose, j'écris.

XXV.

Monastère St-André, 24 *novembre* 1927.

J'ai terminé les grandes excursions, j'ai visité la plupart des monastères plutôt en touriste, car je n'ai pas séjourné assez longtemps pour pouvoir faire des études archéologiques. A mon retour, l'archimandrite Métrophane s'est montré disposé a me laisser vivre ici un mois au milieu de sa communauté, pour suivre de plus près leur vie monastique. C'est le moment de vous expliquer mon ordre du jour. Si je ne l'ai pas fait jusqu'ici, c'est qu'il dépendait des circonstances. Il n'y avait qu'une chose que je faisais régulièrement, c'était de m'arranger pour être dans un des grands monastères un samedi soir, afin d'y suivre complètement l'office et la liturgie, la nuit comme le jour. Les autres jours, je me levais quand je ne pouvais plus dormir, et suivais un bout de l'office ou de la messe, comme cela s'arrangeait.

Depuis mon retour je me lève à minuit, je vais à l'office de nuit ; pendant qu'ils assistent à leur Liturgie je fais mes dévotions, en russe aussi : cela prend un

peu plus d'une heure. A quatre heures et demie, je me remets sur mon lit, et je dors ordinairement deux heures. A la levée du jour je prépare moi-même mon thé et prends mon déjeuner ; je travaille jusqu'à dix heures ; à 10 1/2 h. dîner ; après cela je me promène et fais des visites et des courses à Karyès ; de 12 à 3 h. je travaille, lis ou écris : on prend un thé dans l'intervalle. A 3 1/2 h. les vêpres, à 5 h. souper, et après le souper complies avec des prières supplémentaires. Je n'assiste pas à ce dernier office, mais remonte me coucher, de façon à avoir six heures de sommeil avant l'office de nuit : ainsi je suis dispos pour rester debout de minuit à quatre heures. Je remarque que je puis m'endormir avec la même facilité à n'importe quelle heure du jour, comme je puis m'éveiller à n'importe quelle heure de la nuit, pourvu que j'aie la quantité d'heures de sommeil nécessaires.

Quand il y a du travail manuel, vous verrez en quoi il consiste, il se fait de 8 à 10 et de 13 à 15 h.

J'occupe une cellule de trois mètres de long sur deux, meublée d'un lit, de deux chaises et d'une petite table, que j'ai demandée pour écrire : entre la commode et le lit, il y a à peine la place de se retourner.

Il y a dans la maison plus de douze chapelles, richement ornées, dans lesquelles aucun des dix prêtres ne célèbre : car journellement il y a deux messes seulement, et l'higoumène lui-même (ici du moins, car à Pantéléïmon ce n'était pas le cas) ne célèbre que le dimanche et les jours de fête, parce qu'il a une santé faible. Les moines ne communient que le samedi, et encore à peine un sur dix, mais les confessions sont, paraît-il, plus fréquentes ; elles se font pendant la messe, dans une chapelle ou un local voisin, et sont entendues par l'higoumène et le Père spirituel : c'est généralement une direction spirituelle sans absolution; il n'est pas nécessaire de s'accuser de tous ses péchés « espèce et nombre » pour recevoir l'absolution.

J'ai demandé un jour à l'higoumène s'il permettrait à un prêtre catholique de célébrer sur un des autels : il a répondu qu'à l'Athos on ne célébrait que de façon orthodoxe et que, si je désirais célébrer, je devais aller à Salonique.

Le régime de deux repas, l'un à dix heures (ou plus tôt dans les monastères grecs ; alors le matin on prend seulement une petite tasse de café), l'autre à cinq heures, ne me dérange pas. L'aliment principal est le demi pain que l'on consomme journellement. Dans la règle de S. Benoît chaque moine a un demi pain, et on lui sert une fois par jour deux plats de légumes. Ce pain est un pain de froment sans seigle : dans les monastères grecs il est très semblable au petit pain noir que l'on distribuait à l'armée belge au début de la guerre ; il était bon et nourrissant ; chez les Russes, le levain est différent, ou la préparation, car la pâte est plus humide. On ne mange ordinairement pas tout son pain à table ; le morceau non consommé est porté en chambre, où il est mangé au thé du matin ou de l'après- midi : il y a moyen de faire griller du pain, mais je n'ai pas encore pu obtenir des explications à ce sujet.

Dans beaucoup de monastères grecs, hormis le samedi et le dimanche, le repas se compose d'une grosse soupe et, au deuxième repas, il y a une grande portion de légumes avec un peu de poisson. A St-André, au contraire, le premier repas se compose de la soupe aux choux et d'une ration de riz, le second des restes de midi ou d'un peu de légumes. Les choux remplacent les pommes de terre ; on en fait d'importantes conserves d'hiver. On me racontait aujourd'hui que, dans une des fermes des environs, ils ne mangeaient tout l'hiver que ces éternels choux blancs ; les choux rouges, choux-fleurs, choux de Bruxelles sont inconnus.

Anciennement, le repas principal et unique des jours de jeûne n'avait lieu qu'à trois ou cinq heures, après le travail. A cette époque, les moines se levaient à minuit et ne se

couchaient pas après l'office ; mais je crois que le rendement du travail devait être minime, et d'ailleurs des moines n'avaient besoin que de fort peu de chose pour se nourrir. Actuellement, les lundi, mercredi, vendredi sont des jours de jeûne : ils affirment ne faire qu'un repas, chez les Grecs du moins. En effet,le repas est à midi et on ne sonne pas pour le repas à six heures ; mais le soir ils mangent des pommes de terre et du pain. Chez les Russes, il y a toujours les deux repas, et des promenades tout le long du jour : de petites bouilloires qui vont puisser l'eau au grand réservoir ; le soir au souper on voit ordinairement peu de monde à table, et la soupe ne contient pas cette fine couche d'huile qui surnage les autres fois. Chez les Grecs, au contraire, la différence est marquée : les jours ordinaires les légumes sont préparés avec une bonne quantité d'huile. Parfois il y a, au lieu de riz, des pommes de terre non épluchées cuites à l'eau, et de petites olives. Leur jeûne est simplement une abstinence de poisson, de beurre, d'huile, mais il est loisible de manger des aliments tolérés autant et aussi souvent que l'on veut.

Ici, l'archimandrite est affligé d'un mauvais estomac : c'est à peine s'il touche aux plats, et il jette tout son pain noir dans la corbeille des pauvres. Il vient au souper de temps en temps pour la forme, et mange chez lui un petit pain blanc, préparé dans la maison, qu'il m'a fait goûter un jour, et quelques fruits ; mais il est plein de sollicitude pour ses hôtes : un professeur italien qui séjourne ici depuis quelque temps et ne peut se faire au poisson et aux choux, se voit apporter du macaroni, ou des champignons ou d'autres mets préparés à part. Samedi dernier, j'étais le seul hôte, quand on a mangé un « kolivo » funéraire, en mémoire d'un des principaux fondateurs (gâteau béni la veille à l'église, après vêpres, avec beaucoup de solennité). L'archimandrite, qui avait entamé le gâteau,était en train d'en remplir une demie assiette, tandis que chaque moine

en reçoit une ou deux cuillères à peine. Avant que j'eusse trouvé la solution de cette exception à son régime, cette grande portion de grains de blé, bouillis et roulés dans le sucre, était devant moi.

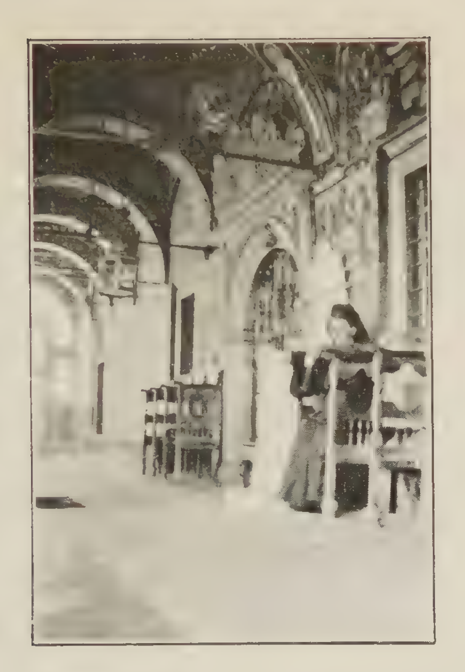
C'est un principe, que les moines répètent ici avec componction : rien ne se mange ici sans avoir été béni par l'higoumène ; il faudrait donc ne manger que ce qu'on sert à table. Mais quand on entre dans quelques cellules, ou lorsqu'on voit des mouchoirs, des paquets, portés à la main, à travers la cour, ou quand on voit des moines possédant chez eux une véritable batterie de cuisine, ou quand ils vous y servent des salades de tomates à l'huile et au vinaigre, il est clair que beaucoup de choses échappent à la bénédiction de l'abbé. On ne peut mieux comparer cette manière de vivre qu'à une caserne. Là aussi, il y a le demi pain qu'on grignotte toute la journée, deux distributions de café, deux repas plutôt mauvais, mais une cantine où on peut se procurer le nécessaire à bon compte : seuls ceux qui n'ont pas d'argent sont à plaindre.

En voilà assez sur ce sujet. Je voulais vous raconter quelques détails au sujet du travail manuel : une page suffira, j'espère.

Tous les moines, hormis les infirmes, travaillent ici ; j'avais donc demandé à l'higoumène de pouvoir prendre part au travail commun, prétextant que c'était la règle dans mon monastère : il s'était aimablement moqué de moi, sachant peut-être qu'en Occident les religieux, et les prêtres surtout, sont exclusivement occupés à du travail intellectuel, et il m'avait demandé si je connaissais un métier, et quel ouvrage je faisais. J'aurais pu lui dire que j'avais dans mon département la haute surveillance de la petite provision d'eau et des douches ; mais ici d'énormes réservoirs distribuent l'eau abondamment et automatiquement ; quant aux douches et aux baignoires, le nom même en est inconnu.

L'archimandrite avait fait une concession cependant : le jour où il irait travailler lui-même, il promettait de m'emmener. Quelques jours après, je le trouve chez lui, occupé à réparer des bas. Je lui fais remarquer que, cette fois, il n'a pas tenu promesse. « Non pas, dit-il, vous allez venir avec moi au travail ». En effet, le voilà qui enfile ses bottes, passe un grand tablier, endosse cependant la coule par-dessus, prend la grande canne noire dans la main gauche, et nous voilà partis pour le jardin. Le ban et l'arrière-ban des moines qui n'ont pas de fonction journalière sont à extraire le sable et la boue d'une citerne asséchée. Ils vont et viennent avec de petites civières sur lesquelles, à la pelle, on entasse un peu de terre : tous sont en bottes, les inusables bottes russes, le plus précieux objet de leur habillement (n'ai-je pas vu un prêtre en bottes le dimanche à l'autel ?) ; ces bottes résonnent toute la journée sur les dalles de la cour et sont le seul bruit qui, avec le coup des quarts d'heures et des heures, vient rompre le grand silence des journées. Ils travaillent la tunique relevée et j'ai pu faire une étude des vêtements de dessous de tous ces braves gens. Quelles hardes ! Non pas qu'ils manquent toujours d'habits, mais en vrais orthodoxes ils sont archi-conservateurs ; on répare indéfiniment, on recoud, pièce sur pièce. Il faudrait voir mes propres souliers après Agapios et deux réparations ici.

L'higoumène dépose sa canne, ôte sa coule, relève sa soutane et transporte la terre comme les autres ; les deux jours suivants je m'y suis mis aussi : à côté de moi travaillait Boniface de près de 80 ans, 69 dans la vie religieuse, deux doigts paralysés, la figure ratatinée, les jambes pliées de vieillesse, maniant la plus grande bêche avec l'ardeur d'un jeune ; son pantalon était fait, je crois, de morceaux d'un vieux drap de billard, cousus ensemble avec des ficelles. Cette troupe de travailleurs, en l'absence de l'higoumène, supputait quand on aurait fini, ou se demandait



13. — LAVRA.
Le P. Chrysostome dans le pronarthex.



14. — MOINES ATHONITES.

ce qu'ils auraient à boire pour ce travail fatigant. L'higoumène envoie, en effet, l'échanson avec du pain et du mastic (anisette) ou parfois du raki (cognac). En travaillant, je parle russe et tâche de comprendre la mentalité de ces gens simples.

XXVI.

Athos, 26 novembre 1927.

Il n'est pas possible de comparer le chant russe au chant grec : ce n'est pas chanter que font les Grecs, c'est crier. Une seule fois, à Grégoriou, j'ai entendu un Père moduler simplement avec le beau timbre de sa voix ces mélodies byzantines : c'était remarquablement beau, plus nuancé que notre chant grégorien. La psaltique qu'ils emploient et connaissent dans tous les monastères, notation sans portée, assez semblable à l'ancienne notation du plain-chant, laisse évidemment beaucoup de liberté au chantre. Un seul chante d'ailleurs le texte, et les autres voix, car les Grecs affectionnent autant que les Russes les morceaux à plusieurs voix, sont fredonnées ou bourdonnées sur les voyelles. La première fois que j'ai assisté à pareille exécution, je croyais qu'il y avait des brouillons dans les stalles ; mais ils m'ont expliqué ensuite que les autres voix remplaçaient l'accompagnement de l'orgue en usage en l'Occident.

Les messes et les cérémonies russes ont des mélodies différentes pour chaque dimanche et chaque fête ; jamais encore je n'ai eu connaissance de répétitions, et les exécutions, à de rares exceptions près, sont impeccables. A St-André il y a deux chœurs, chacun de quatre chantres les jours ordinaires, de neuf les jours de fête et bdénié (veillée nocturne; ce jour-là les chantres ont une ration double de poisson et de vin). Le chant n'est jamais traînant : pour aller plus vite, il y a des syllabes comme avalées dans un

soupir à peine perceptible. Oh ! leurs Sviété tikhi des vêpres solennelles, leurs Trisagion, leurs Khérubicon ! Les tropaires sont modulés très simplement, les mélodies sont évidemment différentes pour les huit tons, et le canonarque entonne sans se servir d'un livre ; mais allez-moi distinguer les tons avec des oreilles peu musicales, comme les miennes.

Nous avons eu deux fois veillée cette semaine : lundi, fête de l'archange Michel (il y a de braves moujiks qui voulaient m'expliquer quel espèce de Saint c'était, le croyant inconnu en Occident) et, aujourd'hui, S. Jean Chrysostome (les tropaires ont épuisé, je crois, tous les jeux de mots possibles sur le mot Chrysostome).

La veillée dura de 19 h. jusqu'à 2 heures de la nuit (ce qu'ils sont fiers de tenir tout ce temps à l'office ; mais le thé et les réconfortants, qui sont prêts en cellule, font partie du service). Je ne puis encore soutenir des stations en stalle de cette longueur : les reins me tiendraient bien debout, mais les chevilles seraient comme des boulets de canon. Les vieux Pères restent pourtant et retournent se coucher avec des jambes tout enflées. Le remède à ce mal ce sont les petites promenades durant l'office, promenades continuelles d'ombres noires dans la pénombre de l'église, promenades de silhouettes noires sur la cour sous un ciel resplendissant d'étoiles. La veillée se compose des complies solennelles, puis des grandes vêpres, avec les canons de tropaires chantés, et des encensements interminables. Après les vêpres, matines, lecture d'un évangile par l'archimandrite dans l'église sous le grand lustre, et vénération par tous les moines de l'évangéliaire. Ce bout de cérémonie (l'évangile), avec les litanies, les ecténies, les prières, les encensements préparatoires, prend presque une heure.

Les prêtres, six ou dix, en chape sur la coule, tiennent un petit cierge à la main ; les quatre diacres un grand cierge ; les deux acolythes mettent leurs chandeliers de-

vant le pupitre ; la lumière dorée de toutes ces flammes de cire pure éclaire les ornements, les barbes, et marque les traits des officiants ; les assistants, dans l'ombre, restent les regards fixés sur cette féerique apparition. On lit une longue homélie, sous une petite lampe à huile au milieu de l'église. C'est alors seulement que débute le chant des deux canons, celui de S. Jean et celui de la Vierge, entrecoupés du chant de certains versets des cantiques. A la cour résonne un cercle de fer frappé vivement par un marteau ; dans le sanctuaire les clochettes des encensoirs se mettent en branle ; chant du magnificat, avec comme tremplin, pour entonner le verset suivant, un rapide Tchestniéchouiou Khérouvim, et puis le Gloria, encore des tropaires, et enfin vénération des reliques du saint et de son icone.

Après avoir baisé les reliques disposées sur une table, chacun est signé d'une croix sur le front avec l'huile d'un petit godet : est-ce là peut-être cette cérémonie que d'aucuns ont prise pour une confirmation renouvelée aux grandes fêtes par l'Église d'Orient ? Je n'ai pu m'informer encore.

Pour finir, nouvelles prières pour l'empereur, les fondateurs, les archimandrites décédés, etc. L'assemblée se disperse à pas lourds et lents, le bedeau souffle les cierges et les veilleuses avec un tuyau recourbé, et, sous la dernière lampe, le meilleur lecteur récite au triple galop les trois psaumes, le Pater, les 40 Kyrie, le Vsiakoié vrémia, et le reste de Prime.

Après quatre heures de sommeil, on est debout pour la Liturgie, c'est-à-dire tierce, sexte, grande Liturgie, avec six ou dix prêtres en aube et en chape cette fois, les quatre diacres, et les plus beaux chants. La cérémonie se termine par un Canon et un Évangile en l'honneur du Saint. De là on se rend directement à table pour le dîner.

Vous pouvez vous figurer si, jusqu'aux Vêpres, il fait

tranquille dans la maison : il n'y a que les acharnés chercheurs de champignons qui ne dorment pas.

XXVII

Monastère de Saint-André, 5 *décembre* 1927.

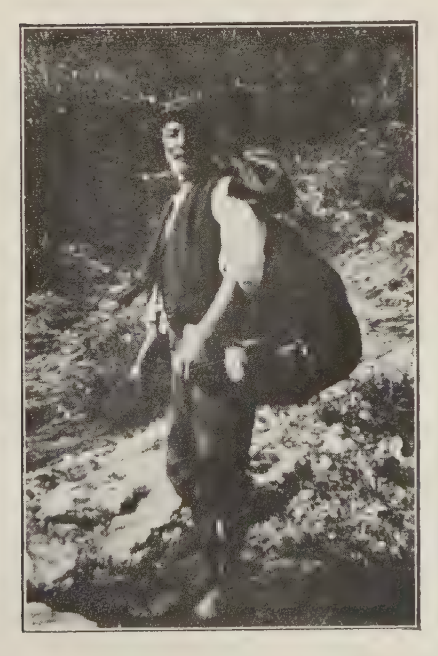
Je crois que, dans les vingt monastères de l'Athos, on ne compterait pas une douzaine de recrues pour les cinq dernières années. Les supérieurs, sans se plaindre, avouent le fait et le subissent avec cette résignation qui caractérise ici toute la vie religieuse.

On a fêté aujourd'hui, à Saint-André, Saint Métrophane, higoumène à Voronietz en Russie, auteur de prodiges, patron de notre archimandrite. Les Matines ont été allongées d'un Canon spécial, la Liturgie augmentée d'une cérémonie, la soupe aux choux accompagnée d'un demi hareng et d'une portion de poisson séché avec de la verdure d'oignon, et après ce repas d'apparât, les délégués des autres monastères ont offert au grand salon chacun une prosphora avec les souhaits de leur communauté, sur quoi on a servi l'hydromel et le café, et il y a eu des toasts et des chants : des *mnogaia liéta* à n'en pas finir. — J'ai dit quelques mots en russe pour remercier l'archimandrite de son accueil et lui assurer les prières d'Amay.

Il a été vraiment très aimable pour moi et pour un professeur italien logé à côté de moi ; à tous deux il a permis de séjourner un mois dans son monastère, malgré la méfiance naturelle et une certaine hostilité, dont beaucoup de moines ne se départissent pas à l'endroit des catholiques. Il a refusé de nous fixer une pension. J'ai donc remis un don pour le monastère qui, quoique en possesion de richesses inestimables, vit d'aumônes. Nos francs belges sont peu de chose à côté des dollars que l'archimandrite venait de recevoir d'Amérique. Ces religieux sont si détachés des biens de ce monde, que c'est à peine s'ils re-



15. — LA SIESTE.



16. — PORTE-FAIX.

gardent ce qu'on leur remet, et jamais un merci, mais seulement un« Spasi Gospodi », ou un « Gospodi Pomiloui », prononcé avec un tel accent de regret, qu'on serait tenté de reprendre l'argent. Parfois il me fait expliquer ce que c'est qu'Amay, ce qu'on y fait, combien de religieux ; et pour lui en donner une idée, je dois comparer notre monastère à une *Kellia* d'ici.

Depuis que je me suis fixé ici,je porte la coule et le bonnet de moine. J'ai demandé à l'archimandrite de me les fournir, et il m'a donné un billet pour son tailleur. J'ai vu ainsi un grand et bel atelier de tailleur à l'étage supérieur des bâtiments : les ouvriers devaient être nombreux au temps des huit cents moines ; maintenant le tailleur est seul, et en dehors des clients qui lui demandent de rapiécer leurs hardes, il ne semble pas avoir beaucoup de visiteurs : je l'ai trouvé occupé à retapisser un canapé du salon. Il s'est empressé de prendre mes mesures, en archines, a sorti une étoffe originaire de Russie, l'a coupée d'après le modèle de l'Athos, en la comptant je crois au prix du rouble or impérial et a fait si bien diligence qu'en 48 heures (un samedi et un dimanche) je l'ai endossée et j'ai mis le bonnet.

J'ai voulu aller plus loin et obtenir la cuculle ; mais là je me suis heurté à un refus : ce vêtement est le signe de la profession orthodoxe. J'ai eu beau lui dire qu'elle faisait partie de mon habillement, qu'à Amay on la porte; il voulait une marque distinctive entre moi et les orthodoxes, en quoi je trouvais qu'il avait raison.

Ensuite il m'a demandé de ne pas aller à Karyès en coule sans une permission du Synode, pour lui éviter des ennuis. Je me suis empressé de me rendre chez le secrétaire du Saint Synode pour lui poser cette intéressante question juridique : un moine catholique peut-il revêtir sa coule orientale en public ? Il s'est informé s'il existait des moines catholiques portant la coule, ce que l'archimandrite ignorait aussi,

et, si oui, il m'a dit son sentiment personnel, qu'alors il convenait de la porter. Pour la cuculle, il ne fallait pas une permission du Saint Synode. Cela suffisait pour couvrir l'archimandrite; j'ai renoncé provisoirement à la cuculle : les moines étrangers ne la portent d'ailleurs généralement pas quand ils viennent en hôte au monastère.

XXVIII.

Daphni, 19 *décembre* 1927.

Voici quelques détails sur les derniers jours passés à Saint-André et à Daphni. Je me disposais à assister à la fête de Saint-André, une des solennités qui se célèbrent avec le plus de pompe, de chantres, de prières, de repas et d'invités, quand une brusque et violente inflammation aux deux mains m'a confiné en cellule. Un premier remède de l'infirmier de Saint-André n'avait pas arrêté l'extension du mal. Je suis allé en quérir un plus fort le samedi chez le pharmacien qui m'a recommandé, en me le remettant, de m'abstenir de tous les mets excitants.

En sortant de là, je déjeune chez le Gouverneur avec le Métr. A., Prélat du Phanar, qui vient pour la première fois à l'Athos, en voyage d'étude, mais, quoiqu'il ne le dise pas, probablement pour s'aboucher avec les principaux higoumènes de la part du Patriarche de Constantinople.

Lui-même était curieux de me rencontrer après la recommandation qu'il avait sollicitée pour moi du Patriarche. Il comprenait le français, et le parlait un peu. Il était fort intéressant lorsqu'il expliquait les différences entre l'office en usage partout aujourd'hui dans les couvents orientaux, office composé par Saint Sabas de Jérusalem, et l'office asmatique en usage autrefois à Constantinople, dans lequel les psaumes occupaient la partie la plus importante. Je lui raconte comment j'ai cherché partout le Typicon de S. Athanase sans le trouver, ainsi que l'a-

mabilité du secrétaire du S. Synode qui m'avait procuré le texte du Typicon de Tsimitsès, qu'il disait identique à celui de S. Athanase, ce qui est une erreur ; ce dernier Typicon est une œuvre juridique, le premier est pour les moines de l'Athos ce qu'est la Règle pour les Bénédictins. Je puis renseigner au Métropolite A. que le P. Eulogios, le représentant de Lavra à Karyès, possède l'unique exemplaire d'un ouvrage allemand publiant en appendice tous les Typica de l'Athos. Chez ce Père, car il ne m'a pas permis de prendre le livre chez moi, j'ai pu consacrer deux dimanches à la lecture de ce curieux et très intéressant ouvrage, aussi tributaire de S. Basile que la Règle de S. Benoît. Chaque fois que j'entrais chez le P. Eulogios, diplômé ès-lettres de l'université d'Athènes, il était à la lecture d'Origène, dont il avait étudié déjà sept tomes de Migne en faisant de nombreuses annotations. Il habite au konak de Lavra avec deux religieux chargés du soin de la maison, les muletiers qui font le transport entre Karyès et le monastère, et trois jeunes Pères, élèves de l'école de théologie. Les cours de cette école, qui compte une quinzaine d'élèves et trois ou quatre professeurs, se donnent au rez-de-chaussée du palais du Gouverneur. L'école est présidée par l'évêque Photios, l'évêque de l'Athos, qui fait toutes les ordinations majeures.

Après le déjeuner, trois envoyés du S. Synode, en grand costume, les cheveux roulés en chignon sous le bonnet, à la mode grecque, font leur entrée et apportent la lettre d'introduction dans les monastères. Le Métr. A., quoique orthodoxe, n'a pas l'air d'avoir un grand respect pour les moines athonites, et se moque volontiers de leur ignorance et de leurs larges manches. Il se met à lire la lettre à mi-voix, appuyant sur les éloges qu'on lui adresse, puis il se met à parler de l'ouvrage qu'il écrit et de ce qu'il voudrait apprendre, mais les Vénérables ne font que des signes de tête, répétant leur assentiment, et montrant clai-

rement qu'ils ne savent plus du tout de quoi il s'agit : les études scientifiques les déroutent. En partant ils s'informent quels monastères le Métropolitre visitera et ce qu'il mange. Celui-ci, fort amusé de cette préoccupation à son égard, leur énumère tout ce qu'ils mangent eux-mêmes, sans parler ni de poisson, ni de viande.

La nuit suivante les mains me brûlaient ; j'ai pu aller à l'office cependant. Au matin, l'inflammation se met à suppurer. Le lundi je m'informe qui est le docteur du monastère ; on me fait faire la connaissance du dentiste. Celui-ci regarde mes plaies à la cour et me dit de continuer le traitement, sans me donner de bandages. A la fin de la journée, ne pouvant plus supporter le mal, je fais demander à quelle heure le docteur de Karyès est chez lui. Il était en route avec sa canne et son parapluie pour un malade éloigné. A l'heure fixée sa lourde carrure s'encadre dans l'ouverture de ma porte ; il avait entendu à Karyès que je cherchais à le voir, et il s'était lui-même mis en quête de me trouver. Il parle bien le français, reconnaît la nature du mal, écrit la recette d'une pommade : il s'en va quérir le dentiste pour lui demander de faire préparer le remède à l'infirmerie (les infirmeries ont toujours une pharmacie bien fournie, et un pharmacien très à la hauteur), et de me faire un pansement. Le P. Justinien, le dentiste, et le diacre Mina, le pharmacien, dormaient-ils pour se préparer à la Vigile de Saint André ? Ou étaient-ils fâchés de voir que je n'avais pas confiance en eux ? Je ne sais. Personne ne vient. Je reste toute la nuit les mains étendues sur la couverture, j'entends dans le corridor les allées, les venues, les levers, les couchers, les thés des nombreux hôtes, et surtout ce défilé silencieux du salon à la salle à manger, de la salle à manger au salon, la veille au soir, le matin après la messe, encore le soir, et puis encore le matin ; les hôtes, bavards lorsqu'ils marchent en groupe, sont devenus silencieux, et on n'entend, en dehors des pas, rien que le

petit coup sec du bâton higouménal sur les dalles. Les offices durent jusque près de dix heures ; et puis grand dîner ; je vois d'heure en heure les cloches entre mes doigts gonfler sensiblement. Enfin, par je ne sais quel hasard, je suis mandé chez le dentiste. A-t-il du remords ? Je mets un manteau sur mes épaules, je descends. Dans la salle du dentiste, le P. Justinien me reçoit en souriant et, une heure durant, car il en a de l'ouvrage, il ne cessera de sourire et de prononcer des mots français en riant de lui-même. Mais quel problème aussi de faire un pansement quand on est monté pour travailler dans une bouche. Enfin, il faut bien se tirer d'affaire. Il envoie le contenu du crachoir par la fenêtre, puis soulève un châle brodé sur une commode : là sont étalés ses instruments ; l'instrument destiné à creuser les dents cariées servira de lancette ; il a un peu d'ouate, tout juste deux bandages, et de la gaze qui a déjà servi ; mais tout est soigneusement désinfecté au sublimé contenu dans une énorme bouteille bleue.

C'est un vrai soulagement de n'avoir plus le tiraillement des blessures, et d'être enduit d'une bonne pommade calmante, la pommade du Père Justinien. Le lendemain, le surlendemain, cinq jours durant, presque une heure entière sera consacrée à renouveler les pansements ; quand je n'apporte pas moi-même un nouveau bandage, l'ancien est mis à mijoter dans le crachoir au sublimé, et, vous ne le croiriez pas, quand il a été bien exprimé entre les doigts, il est blanc comme neuf. Si un client lui a laissé un litre de bon vin, il faut qu'après la séance j'en boive un petit verre avec lui, malgré la défense qui m'en est faite, et l'effet qu'il peut avoir sur son cœur malade, car il se sent souvent bien fatigué après ces longues séances debout, et va s'étendre alors sur un lit (une planche) dressé dans un coin.

Le jour du départ surtout, il m'arrangera les mains avec soin, car pendant la guerre il a été chargé à l'hôpital français

de Salonique de soigner les dents des soldats, et il veut conserver sa bonne renommée quand un de ses malades s'y rend.

Le bateau annoncé pour le vendredi ne touchera pas Daphni, celui de dimanche n'arrivera que lundi. Le matin du dimanche je pars, accompagné du professeur italien, et d'un moine muletier russe en bonnet noir, veston bleu, tablier blanc. Celui-ci conduit les trois mulets, les deux que nous chevauchons, et celui qu'on appelle en grec le paresseux, qui suit à petits pas avec les bagages, porte le poids le plus lourd, et est la bête la plus forte. Le muletier Arcadie se dépêche : ils ont de nouveau veillée de nuit à l'église ce soir pour la fête de Saint Nicolas ; il nous dépose un peu après midi au monastère de Xyropotame, où nous aurons l'occasion de jeter un dernier coup d'œil dans une belle église monastique de l'Athos, et d'admirer un des plus beaux reliquaires de la Ste Croix. L'archontar n'est pas enchanté de nous voir débarquer : des étrangers qui attendent le bateau peuvent s'éterniser. Aussi nous persuade-t-il que le bateau peut entrer en rade d'un moment à l'autre, et que d'ici nous le manquerions. Il pousse l'amabilité jusqu'à nous faire seller séance tenante une mule pour les bagages, et fait venir un gamin pour la ramener, malgré la grande fête qui se prépare. Et nous voilà à temps à Daphni, lisant d'abord les deux télégrammes affichés, qui annoncent des bateaux pour ce jour et le lendemain, puis installés dans cette même chambre du petit hôtel, avec les deux lits, l'un à dos d'âne, l'autre en gouttière, laissant le choix du supplice de la nuit : peut-être encore les mêmes taches de cire sur la cheminée, les mêmes draps et les mêmes essuie-mains, mais d'autres courants d'air, et d'autres bêtes, les punaises cédant la place à une terrible et innombrable engeance de puces noires.

Avant notre départ, l'archimandrite Métrophane nous avait comblé d'amabilités, de souvenirs, de provisions ; at-

tention spéciale pour moi : il avait fait confectionner d'une étoffe doublée de laine, deux chaudes mitaines ; il songeait sans doute que le premier remède à mon mal est de tenir les mains au chaud, et en effet ces mitaines m'ont rendu les jours suivants les plus grands services.

XXIX

Daphni, 19, 20, 21, 22 ... *décembre*.

Le vendredi j'envoyais un télégramme à Salonique : « Rentrerai lundi ou mardi ». Mes visites d'adieu à Karyès étaient terminées : au Gouverneur, au secrétaire du S. Synode, enchanté de me voir disparaître, à M. X., regrettant le départ d'un bon client. Mais l'Athos, lui, ne donne congé à ses pèlerins que quand il le veut bien.

Curieux endroit que Daphni, point de contact entre le monde des vénérables et le monde civilisé. En arrivant on croit être devant un assemblage d'entrepôts et de magasins ; en y séjournant, on découvre tout un petit monde tirant profit des deux autres, auxquels il sert de liaison. Ce monde a un centre : la salle de café du cafetier Kotsidi, et cette salle contient un meuble autour duquel tout Daphni vient s'asseoir journellement : c'est le petit poële-tortue dans lequel on introduit tous les quarts d'heure trois petites bûches de bois. La salle peut avoir six mètres de profondeur sur cinq de largeur ; le fond avec le poële, le comptoir et l'armoire aux pains blancs, est plus élevé que le devant où l'on s'installe pour manger. Pour monter aux chambres, qui restent ouvertes toute la journée, on prend la porte à droite, et on traverse l'atelier de menuiserie. Derrière le comptoir, il y a l'arrière-cuisine, avec un robinet d'eau pour relaver, un petit coin avec la bouilloire d'eau chaude, et les petits pots à manche dans lesquels, en moins de deux minutes, sur quelques charbons de bois incandescents, se fait le délicieux petit moka du pays, et

puis le grand fourneau avec une casserole depuis onze à dix-neuf heures : c'est le plat du jour ; ceux qui n'en veulent pas jeûnent un peu plus sévèrement que les autres, car le bacala (poisson salé) du dimanche disparaît le lundi, le religieux représentant de Xyropotame tenant l'œil à ce qu'un jour officiel de carême (carême de Noël) le restaurant de son ressort n'enfreigne pas la loi d'abstinence. Il est loisible cependant d'avoir des œufs frais, si on va les avaler en chambre : en bas on ne mange en public que la soupe à la pâte d'Italie, le lendemain aux fèves, le surlendemain aux pois chiches, avec un quart de pain blanc. Le cuisinier a la besogne facile.

Mais le cafetier et son fils de quatorze ans ne sont jamais sans servir, ou sans penser à ceux qui n'ont pas encore payé leur consommation. M. Kotsidi est toujours en savates, petites chaussettes fines, pantalon de cavalier, énorme paletot au lieu d'un veston, et la tête à cheveux ras et noirs découverte, faisant mieux ressortir son air d'hébêtement parfait. Son fils Démocratès a adopté déjà le paletot, et les allures fainéantes d'un tenancier. Ceux qui séjournent le plus longtemps dans le café, en dehors des étrangers prêts pour le premier départ, ce sont les bateliers chargés du débarquement des marchandises : ils ont toujours des pieds et des mains bandés, car les contusions sont nombreuses quand il faut décharger, en hiver, au flanc d'un bateau balloté violemment ; puis les ouvriers des entrepôts, qui viennent se chauffer et se réfectionner aux heures libres : l'un d'eux surtout, borgne, avec une démarche élastique ridicule, rendue nécessaire peut-être par sa courte vue, disparaît toutes les demi-heures en se frottant les mains, et rentre de même, toujours coiffé d'un casque à mêche en laine noire qui, chose curieuse, a une petite visière : il fait penser à un clown de cirque. Il est allé visiter ses lignes dormantes : tout le monde le cultive, car il est le grand fournisseur de poisson frais. On voit

encore dans le café le chef et les hommes du poste de gendarmerie, Monsieur X., le frère, qui fait l'entrepôt ici, un douanier, les agents de deux compagnies de navigation, qui parlent un peu toutes les langues. En été, quand les bateaux sont journaliers et que l'Athos fait ses provisions et ses expéditions, tout ce monde est occupé : à présent, il attend un bateau qui peut venir et ne vient que si rarement que les journées et les nuits se passent dans le désœuvrement. En hiver, il y a plus de contrainte chez tous ces gens, car le P. Nicandre a une chambre d'où il surveille les deux cents mètres de promenoir où a lieu tout le mouvement des marchandises, des étrangers, des mules et des moines ; et il vient souvent lui-même au café prendre un thé, un cognac, fumer une cigarette, et surtout s'assurer si tout se fait conformément au Typicon de Saint Athanase et de tous ses successeurs. Une espèce de Saint Pierre, ce Nicandre, représentant de Xyropotame à Daphni, portant toujours une grande clef à la ceinture, comme s'il avait le pouvoir d'ouvrir ou de fermer à sa guise l'accès de l'Athos à toutes choses, bêtes ou gens admissibles ou indésirables. La barbe noire et des lunettes à gros verres lui donnent un air rébarbatif, mais il est bon enfant. Originaire de Smyrne, il connaît les coutumes de tous les Ordres religieux de l'Occident ; autrefois reporter de journaux, il en a gardé l'habitude de lire des périodiques et de fumer la pipe, pipe minuscule, qui ne permet qu'une consommation très réduite de tabac, et que d'ailleurs il n'allume que chez lui où j'avais sollicité l'honneur d'être admis après avoir pris sa photographie.

Thé, café, cognac, seul ou par tournée ; cognac, café, thé, et pour changer la soupe et le pain : il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête. Les seuls incidents de la journée sont l'arrivée de la barque de Pantéléïmon, apportant ou emportant la correspondance ; l'arrivée d'un piéton d'un monastère éloigné ; ou le débarquement d'une théorie de moi-

nes représentants de leurs communautés à la fête de Saint Nicolas à Grégoriou, et qui s'installent sur leurs montures après avoir été goûter le café de M. Kotsidi. Ou bien ce sont des voiliers qui jettent l'ancre et embarquent des journées durant du charbon de bois, ou attendent le beau temps pour prendre la mer. Les étrangers répètent matin et soir la même question : est-ce pour aujourd'hui le bateau ? et les connaisseurs cherchent des probabilités dans la date, le temps, les nouvelles apportées par d'autres bateaux, mais évidemment ils ont cessé d'espérer ou de croire à quelque chose : le service n'a simplement pas d'heures, on attend debout tout équipé, et on saute dessus le jour et l'heure, de jour ou de nuit (si on est prévenu) où le bateau s'arrête et se dépêche de démarrer. Les gens du pays sont habitués à cela ; on les voit entrer silencieux avec de nombreux paquets, les mettre dans l'atelier ou en haut, s'asseoir, manger et boire le moins possible, et attendre des journées entières sans rien dire du bateau, et le jour où la barque les prend, disparaître aussi silencieusement qu'ils sont arrivés.

Le soir, il y a quelques figures nouvelles ; les parties de bac pour de l'argent dans l'arrière-cuisine sont interrompues, les conversations sérieuses commencent. Je ne puis les suivre ; la politique actuelle semble peu touchée ; on parle du monde religieux et du parti qu'on en peut tirer, des bateaux et des bienfaits qu'ils apportent.

Vers dix heures il faut vider le café, ce qui n'est pas facile quand les étrangers attendent avec une inébranlable confiance le bateau annoncé pour quatre heures par le dernier télégramme.

Les deux compagnies grecques de navigation, la grande et la petite, en concurrence continuelle, publient des dépêches sur de grands formulaires. Mais la grande formule commence par les mots imprimés : « Le vapeur du service régulier et rapide... touchera le port de Daphni à destina-

tion de Salonique... », puis, écrits à la main, le nom et la date d'arrivée...

Les bagages sortent de l'atelier et sont mis aussi près que possible de la porte : les agents font prendre les billets, et on attend..., et on ne fait perpétuellement rien... Figurez-vous cette tension d'esprit entre la confiance dans un télégramme grec et un événement qui n'arrive jamais.

Et cependant, il arrive. Le mardi à quatre heures, un nouveau télégramme annonce l'arrivée du grand bateau pour le lendemain soir. Je profite de ce délai, avec un moine tchéco-slovaque, pour aller à Pantéléïmon faire remplacer mon pansement par le médecin. Or la nuit, après l'office, ma chambre est envahie par le tchéco-slovaque et ses camarades, qui me réveillent en hâte et veulent reprendre le sentier du retour à travers les torrents et les olivaies, éclairés seulement par la lumière d'une faible lanterne, car, disent-ils, ils ont vu distinctement un vapeur en rade. C'était effectivement le petit service qui emmènera mon professeur italien ; mais ils se ravisent et vont se coucher sur mon assurance que ce bateau-ci voyage peut-être en sens inverse, et que l'autre arrivera certainement le soir.

Le matin seulement nous rejoignons Daphni. L'arrivée du grand vapeur est certaine... Nous attendons, mais en vain, et dormons à Daphni ... Le lendemain, télégramme : il a quitté Cavalla ce matin, et arrivera à dix-huit heures. Attente jusque dix heures du soir : des hommes restent veiller et couper des bûches toute la nuit, car il fait noir, froid et mauvais... toujours rien... Le matin nous apprenons que le bateau a quitté Cavalla la nuit et sera arrivé le matin ...Encore rien à onze heures... Nouveau télégramme: le vapeur a quitté à midi, et arrivera à six heures...Décidément, on se moque de nous. Mais qui voudrait ne pas espérer contre tout espoir pour être sorti d'ici, trouver un lit, des vêtements propres, et des gens sympathiques ?

Ah ! Daphni, Daphni ! au pied de cet Athos, beau à pré-

sent dans sa sauvagerie automnale, avec des touffes et des traînées de neige sur les sommets, combien d'ici l'avant-goût de ce qu'on verra, et l'arrière-goût de toutes les merveilles visitées est amer ! Oui, Daphni est bien la frontière, la ligne de démarcation entre deux mondes : celui où on s'occupe fiévreusement à soigner les intérêts particuliers, oubliant trop le départ pour l'au-delà, et celui où les religieux semblent avoir fait profession d'attendre dans le désœuvrement ce bateau qui doit arriver sans tarder, bien que ce soit pour un demain toujours renouvelé, et qui les emmenera dans le royaume pour lequel ils ont tout abandonné. Ah ! si, au lieu de leurs casseroles et de leurs provisions, ils avaient en cellule des livres et s'occupaient des œuvres de charité, comme l'attente serait belle, et la contemplation plus facile.

XXX.

Salonique, 26 décembre 1927.

La veille de la Noël le temps s'est adouci, la température est devenue plus chaude. Le soleil couchant a fait resplendir les murs blancs de Xyropotame, et étinceler tous les carreaux de vitres de Pantéléïmon ; au-dessus des collines, au firmament, il a fait briller un magnifique arc-en-ciel.

A dix heures du soir, un petit vapeur approche et nous embarquons : de grosses gouttes de pluie tombant dans la mer allument à sa phosphorescente surface autant d'étincelles argentées.

Un jour d'été se lève au matin de la Noël. Tandis que le petit Saint-Georges s'éloigne de la presqu'île, je contemple une dernière fois la silhouette des collines et le cône du Mont-Athos qui les domine, auréolé, semble-t-il, d'un léger nuage de brume, et seul éclairé par les premiers rayons du soleil.

J'envoie un baiser d'adieu à la chapelle et au mystère de la Transfiguration qu'elle abrite. En réponse, je reçois la caresse d'une brise glacée, venant peut-être des neiges accumulées là-haut.

DOM THÉODORE BELPAIRE.

Le Concile du Vatican et l'Union.

La solution de la question romaine a fait naître dans le cœur des catholiques les plus belles espérances pour l'avenir de l'Église et pour la pacification de toute la chrétienté, sinon de l'univers entier. Plus que jamais le Saint Siège pourra se consacrer, en toute indépendance, à sa divine mission d'enseigner, de gouverner et de sanctifier le troupeau du Christ. De nouveau, s'il le juge opportun, il pourra exercer cette mission sous la forme la plus solennelle qu'ait connue l'histoire de l'Église, par la convocation d'un Concile œcuménique, qui reprendrait et compléterait le programme inauguré par le Concile du Vatican, mais interrompu par la tragédie politique de 1870. C'est vers la reprise de ces solennelles assises œcuméniques que se portèrent spontanément les joyeuses attentes des fidèles, quand ils furent surpris par la signature inespérée des accords du Latran.

Quoiqu'il en soit de ces prévisions de « laïcs », il ne semble pas téméraire de croire que, si le Concile du Vatican pouvait être repris sous l'égide du Souverain Pontife actuellement règnant, la sollicitude paternelle et clairvoyante de Pie XI envisagerait, comme une des matières les plus importantes du futur Concile, le problème de l'Union des Églises. Cette présomption paraît d'autant plus fondée que déjà son glorieux prédécesseur Pie IX, lors de la convocation du précédent Concile, avait nettement manifesté le désir de préparer un rapprochement des Églises séparées de Rome.

Les efforts déployés à cette occasion par le Saint Siège et par l'épiscopat catholique, pour ramener les dissidents orthodoxes et même protestants, sont éminemment instructifs pour quiconque s'intéresse à ce grave et délicat problème. Il nous a paru digne d'intérêt d'en évoquer les

épisodes les plus marquants, non pas pour satisfaire une vaine curiosité, impatiente de deviner comment se posera vraisemblablement le problème de l'Union au futur Concile, mais pour édifier notre charité et éclairer notre zèle par l'étude de la méthode authentique que l'Église a cru devoir adopter en ces circonstances solennelles, dans la pleine conscience de sa suprême responsabilité.

Nous donnerons d'abord l'avis de plusieurs membres du Sacré Collège et de l'Épiscopat à propos du problème des Églises dissidentes en vue d'un Concile éventuel, qui, à à ce moment, était encore à l'état de projet.

Nous étudierons ensuite les différentes péripéties de l'invitation adressée par le Souverain Pontife à l'Épiscopat dissident pour assister au Concile qui venait d'être convoqué, et de l'appel adressé aux Protestants à l'occasion de ce même Concile.

Nous rappellerons, enfin, de quelle manière cette invitation et cet appel furent reçus par nos Frères séparés.

I

Le 6 décembre 1864, le Pape Pie IX confia à quelques membres du Sacré Collège son désir de convoquer un Concile œcuménique. Il leur demanda de lui communiquer par écrit, individuellement et secrètement, leur opinion tant sur l'opportunité d'une telle assemblée, que sur les matières à traiter. Peu après, il adressa les mêmes questions à tous les Cardinaux de Curie.

La grande majorité des éminents consulteurs fut affirmative sur la question de la nécessité et de l'opportunité du Concile. Quant aux matières que devrait traiter cette auguste assemblée, elles sont extrêmement nombreuses et variées, mais ce programme ne nous intéresse ici que sous un angle très particulier : celui de l'Union des Églises. De fait, plusieurs Cardinaux exprimaient le désir qu'à l'occa-

sion du futur Concile, Rome essayât de ramener dans son giron les Frères, séparés de l'Église catholique.

Voici quelques réponses à ce sujet. Mais nous tenons à prévenir d'avance que nul ne devra s'étonner de trouver dans ces appréciations personnelles de prélats de psychologie et de compréhension très différentes, des expressions, à l'égard de nos Frères séparés, peu en harmonie avec le langage irénique auquel nos lecteurs sont habitués, étrangères même au but poursuivi par leurs auteurs. Ces manières de parler nous semblent déjà vieillies, et c'est un heureux indice pour le mouvement de l'Union. L'impression désobligeante qui, à première vue, pourrait se dégager de ces expressions, se trouve d'ailleurs entièrement corrigée par l'esprit de la plupart des rapports, et surtout par les documents pontificaux eux-mêmes qui vont suivre. Que nos Frères séparés veuillent bien croire que nous n'obéissons ici qu'à un désir d'exactitude documentaire.

* * *

Cardinal de Reisach : « Parmi les relations extérieures de l'Église, il faut compter aussi les rapports dans lesquels elle se trouve avec les sociétés hérétiques et schismatiques séparées d'elle, et séparées depuis longtemps. Puisque, à cet égard, l'action de l'Église, à ce qui me semble, ne doit pas à présent être destinée à réprimer, mais plutôt à ramener et à regagner ceux qui sont égarés et trompés, je croirais que la réunion du Concile et les opérations de celui-ci seraient, par elles seules, un moyen pour diminuer leurs préjugés et les exciter au rapprochement » (Mansi, t. 49, col. 44).

Cardinal Caterini : « Parmi les soucis apostoliques de Votre Sainteté, il y a aussi celui de rappeler à l'unité les Grecs et les autres schismatiques. Un nombre considérable de conversions se sont opérées, et il semble que le terrain, en certains endroits, soit propice pour en faire espérer un très

grand nombre. L'intervention des évêques catholiques des différents rites orientaux, dont le nombre s'est fortement accru durant ce siècle, et qui interviendraient au Concile et prendraient part aux décrets, ne produirait-elle pas un grand effet sur les évêques et les peuples qui en dépendent ? Ne pourrait-on pas aussi inviter au Concile les évêques dissidents, pour opérer leur union avec l'Église romaine ? Même s'ils ne correspondaient pas à l'invitation, on aurait une nouvelle arme pour leur reprocher la perfidie grecque, et on aurait un nouveau et solennel témoignage public qu'ils se sont séparés non seulement de l'Église romaine, mais de toute l'Église catholique, et ceci dans le premier cas ; dans le second, par contre, pour démontrer combien le Saint Siège est préoccupé du salut des âmes » (Mansi, t. 49, col. 55).

Cardinal Panebianco : « Un grand mouvement vers l'unité catholique semble s'être éveillé en Orient ; c'est pourquoi les controverses de l'Église Orientale, les moyens pour rappeler ces peuples à l'unité, en offrant aux schismatiques (et de même aux hérétiques) un *sauf-conduit* : tout cela entrera certainement dans les soucis du Concile » (Mansi, t. 49, col. 61).

Cardinal Altieri : « Dans la convocation souhaitée du Concile, la divine Providence ouvrirait un champ magnifique au zèle infatigable de Votre Sainteté pour la conversion et le salut de toutes les nations, en faisant un appel à tous les dissidents, soit hérétiques, soit schismatiques, les invitant à retourner dans le giron de la seule vraie et antique Mère et Maîtresse de la vérité infaillible » (Mansi, t. 49, col. 64).

Cardinal de Luca : « Le Concile projeté devrait, d'une part, poursuivre l'œuvre du Concile de Trente, et, d'autre part, reprendre la grande entreprise de celui de Florence sous Eugène IV pour reconduire à l'unité catholique les schismatiques et les hérétiques. Pour atteindre ce but très

important, il semble que la Providence ait spécialement préordonné le pontificat, déjà si glorieux à tant d'autres titres, de la Sainteté de Notre Seigneur. De nombreux indices significatifs de dispositions favorables ont été et sont encore donnés par les Bulgares, les Arméniens, les Monophysites, et les Grecs mêmes, soumis à l'avide et insatiable juridiction du patriarche photien. Une invitation affectueuse de Pie IX les ferait accourir au Concile, plus nombreux et plus enclins à une paix durable que ne le furent leurs prédécesseurs à Florence. Ce serait de plus un expédient très opportun pour consolider l'union avec Rome des Églises particulières professant le rite oriental, lesquelles, dispersées en Russie, en Pologne, en Galicie, en Hongrie, en Transylvanie, en Croatie et en d'autres pays d'Orient, sont exposées aux incessantes embûches et persécutions des schismatiques. On pourrait aussi mettre la main à la révision du Concile provincial de Zamosk pour les Ruthènes-Unis de Galicie, qui depuis quelques années la réclament avec de vives instances réitérées...

Si, des schismatiques d'Orient, nous tournons nos regards vers les Protestants d'Occident, nous voyons que, depuis 1840 jusqu'à ce jour, un ferment caché ou mystérieux agite l'Église Anglicane. Bien deux cents ministres ou pasteurs, fleur de doctrine et de piété, ont successivement abjuré cette secte. Et à présent, le fameux Pusey, porte-étendard de la science anglicane, offre la main pour une complète réconciliation avec le Saint Siège. Dans cette intention, il a publié récemment un important ouvrage avec le titre remarquable d'*Irenicon*. Il désire qu'on reprenne les pourparlers pour la réunion, sur les bases déjà proposées au XVIIe siècle par Dupin à l'archevêque anglican Hake, et par Leibniz à Bossuet. Il admet les décrets dogmatiques de Trente ; il reconnaît la primauté du Pontife romain ; il ajoute cependant que la forme et la limite de la juridiction qui y est attachée est une matière purement disciplinaire

et variable, citant comme preuve les fameuses controverses africaines sur les appellations, et les avertissements modérés de Nicolas V sur les décrets du Concile de Bâle. J'apprends que le Professeur Pusey se trouve actuellement en France pour conférer, sur la réunion projetée, avec deux prélats de ce pays, dont on sait que l'un est l'archevêque de Paris. Avec ce personnage, tenu en si grande estime par le clergé anglican, sont d'accord de nombreux autres ministres de cette même secte. Dans leurs offices sacrés, ils ont commencé à adopter presque tous les rites catholiques ; ils ont traduit en latin leur *Livre de Prières* ou Rituel ; dans beaucoup d'églises on voit des crucifix, et sur les autels des candélabres avec des cierges allumés ; ils pratiquent la confession auriculaire. On fonde des monastères d'hommes et de femmes avec les trois vœux habituels, et le célibat ecclésiastique même trouve parmi les anglicans des imitateurs et des défenseurs.

Les choses en étant là, le cœur s'ouvre à la joyeuse espérance de voir, au moyen d'un Concile, se réunir avec le centre de la vérité et de l'unité une partie si importante du monde chrétien. Si ces espoirs pouvaient se réaliser, personne ne pourrait prévoir sûrement les conséquences qui en découleraient en Europe et en Amérique, tant au point de vue religieux que politique. Peut-être la divine Providence se servira-t-elle de ce moyen inattendu pour rendre au Siège de Pierre le lustre et le pouvoir politique, contre lequel, de nos jours, conspirent tous les ennemis du nom chrétien.

En Allemagne aussi, les Protestants qui croient encore maintenant à la divinité de la religion chrétienne, se laisseraient facilement amener à la concorde, par l'exemple de leurs confrères anglicans. On peut déduire leurs bonnes dispositions des conférences privées tenues en Thuringe entre quelques catholiques et luthériens, il y a quelques années. On fit alors mention des pourparlers entre Leibniz

et le Père Jésuite Spinola, lequel avait obtenu du Saint Siège, par l'organe du Saint Office, d'importantes concessions disciplinaires, destinées à diminuer les obstacles à la conciliation désirée. Ce me semblerait un conseil opportun de commencer les nouveaux pourparlers en suivant les mêmes traces » (Mansi, t. 49, col. 79-80).

* * *

Quand le Saint Père eut reçu les quinze premières réponses des Cardinaux, parmi lesquelles ne se trouvait pas encore celle du Cardinal De Luca, citée en dernier lieu, il en fit faire un résumé par le Père Spada, Procureur général des Dominicains. Parmi les « matières à discuter au Concile », celui-ci pouvait noter à juste titre dans son résumé : « Procurer la réunion des Églises Orientales » (Mansi, t. 49, col. 96).

* * *

Dans l'ensemble, les réponses des Cardinaux de Curie avaient été nettement favorables à la réunion du Concile. Encouragé par cet accueil, Pie IX voulut étendre son enquête. Une congrégation spéciale de Cardinaux, convoquée par le Pape pour examiner la question de la célébration du Concile, avait, dans sa première réunion du 9 mars 1865, exprimé le désir que « aussitôt après la publication de la Bulle de convocation, la *Congrégation Directrice* puisse demander à quelques évêques de différents pays qu'ils veuillent bien indiquer sommairement les matières qu'ils croiraient opportun de faire discuter par le Concile » (Mansi, t. 49, col. 98).

Le Pape fut d'avis, non seulement qu'il fallait les consulter, mais qu'il fallait le faire *avant* que la Bulle de convocation fût publiée. Lui-même désignerait ceux à qui il faudrait écrire, en leur faisant connaître, sous le sceau du secret, qu'il entrait dans les intentions de Sa Sainteté de

convoquer un Concile général, et qu'Elle invitait les évêques à Lui transmettre une indication sommaire des matières qui devraient faire l'objet de ce Concile » (Mansi, t. 49, col. 98-99).

La Congrégation du Concile fut chargée d'éxécuter cet ordre et, dans le courant des mois d'avril et de mai 1865, une lettre personnelle fut envoyée dans ce sens par le Préfet de la dite Congrégation à trente-six évêques de différents pays d'Europe (Mansi, t, 49, col. 105-108).

Les réponses de ces prélats, non moins que celles des Cardinaux de Curie, furent du plus haut intérêt. On ne s'étonnera pas que plusieurs évêques aient envisagé le problème de l'Union comme devant faire un des objets principaux du futur Concile. Pour saisir l'esprit dans lequel se déroulèrent les négociations postérieures, rien n'est plus intéressant que d'entendre l'avis de ces futurs Pères du Concile.

Cardinal Vannicelli, archevêque de Ferrari : Un des buts principaux qu'il assigne au Concile, c'est de « procurer la réconciliation des Grecs et des Protestants avec l'Église romaine ». Et il commente ce sujet comme suit : « J'estime que le Saint Père ne désirerait rien tant que de voir les Protestants et surtout les Églises orientales répudier leurs erreurs, admettre enfin la vérité, et retourner à l'unité. Le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre, et les peines infinies qu'il s'est données pour éclairer et convertir les schismatiques, le prouvent assez. Quoique le résultat espéré n'ait pas encore été atteint, il ne faut pas désespérer de leur salut, surtout si leurs évêques voulaient accepter une invitation pour assister au Concile, comme il arriva au Concile commencé à Ferrari et achevé à Florence » (Mansi, t. 49, col. 136).

Cardinal Pecci, évêque de Pérouse : « Pour restaurer la paix et l'unité de l'Église, le Concile devra, avec l'approbation du Souverain Pontife, examiner si et comment il

faut adresser des recommandations aux communions orientales, encore séparées de la latine, afin qu'elles renoncent au schisme, et s'associent à la famille catholique. Et cela surtout aux pasteurs de ces pays qui ont manifesté des dispositions plus favorables à la réconciliation, et qui trouvent moins d'obstacles sur le chemin du retour. Et, s'il plaît à Dieu, les évêques, réunis de toutes parts, et parfaitement au courant des circonstances, pourront suggérer des remèdes appropriés afin d'enlever aussi ces obstacles pour les autres confessions, qui ne sont pas trop éloignées de l'union catholique, et ils seront les aides du Siège Apostolique dans cette grande œuvre » (Mansi, t. 49, col. 151).

Cardinal Cuesta, archevêque de Compostelle : « Avant tout, il faudrait adresser au nom du Concile œcuménique un avertissement et un appel solennel aux Églises séparées de la véritable Église du Christ par le schisme ou par l'hérésie, afin qu'elles retournent finalement à l'unité, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et un pasteur » (Mansi, t. 49, col. 154).

* * *

Après avoir consulté un certain nombre d'évêques latins, Pie IX fit aussi demander l'avis de quelques évêques orientaux. En date du 22 février 1866, le Cardinal Préfet de la Congrégation de la Propagande leur expédia une demande secrète d'informations, dans le même sens que les précédentes. Il y est dit que, « parmi plusieurs peuples orientaux, l'aversion aveugle et obstinée qui les animait contre l'Église catholique semble diminuer » ; que « Sa Sainteté sent le devoir de favoriser ce beau mouvement qui se manifeste en Orient vers le centre de l'unité catholique » ; que, d'autre part, « les Conciles célébrés d'abord en Orient, puis aussi en Occident, attestent pleinement avec combien de succès, par ce moyen, les dissidents furent réunis dans le giron de leur antique Mère, l'Église catholique » (Mansi, t. 49, col. 180-182).

Dans la question de l'Union, l'avis des évêques orientaux devait avoir une importance capitale. Aussi, trouvons-nous dans leurs réponses plusieurs suggestions dont le Saint Siège a tenu compte dans l'attitude qu'il devait adopter dans la suite vis-à-vis des Orientaux.

Mgr Hassun, archevêque primat des Arméniens à Constantinople : « Quant à l'esprit de schisme, grâce aux incessantes sollicitudes paternelles que le Saint Père, depuis le début de son glorieux Pontificat, a témoignées pour l'Orient, on voit un changement notable dans les esprits : l'aversion si invétérée des schismatiques orientaux pour la Sainte Église romaine a fortement baissé, surtout parmi les Arméniens schismatiques, et généralement plus parmi les laïcs que parmi le clergé, en sorte que si les clergés respectifs des Églises orientales schismatiques étaient un peu plus instruits dans les sciences sacrées, ils seraient plus dociles à la voix de la vérité, et les difficultés de la part des populations contre une réunion en masse avec l'Église romaine ne seraient plus aussi grandes qu'elles ne le furent autrefois... »

« Et puisqu'un Concile œcuménique n'omettrait certainement pas de s'occuper de la grande affaire de la réunion des Églises orientales schismatiques avec l'Église romaine, surtout du mouvement actuel de retour, je prends la liberté d'observer qu'un des moyens les plus efficaces dans ce but serait d'inviter tout l'épiscopat oriental, même schismatique, à prendre part aux grandes assises de l'Église. Inviter les seuls patriarches, les seuls chefs des provinces, ne serait peut-être pas si efficace que d'adresser une invitation générale à tout l'épiscopat. Car il pourrait se faire qu'un patriarche schismatique, pour des raisons personnelles ou pour d'autres motifs, voulût éluder une telle union; mais si l'appel s'adresse à tout l'épiscopat, le succès serait plus facile à espérer; et peut-être que le Saint Père, dans sa sollicitude paternelle, trouvera mieux d'inviter par Bref

apostolique approprié, publié aussi dans les langues respectives, tous les évêques orientaux au Synode, et alors il y a lieu d'espérer qu'un grand nombre de ceux-ci s'y rendraient, spécialement si on leur facilitait les moyens de voyage. Même si tous ne s'y rendaient pas avec une intention sincère, ils s'en retourneraient sans doute édifiés, et l'œuvre de l'Union, si même elle ne pouvait s'achever parfaitement au Concile, serait au moins en partie accomplie et en partie facilitée. Ensuite, ce que le Saint Père, depuis le début de son glorieux pontificat, dans l'auguste Bref adressé à l'Orient (1), a daigné faire en garantissant aux Orientaux leur rite, leurs usages légitimes, leur juridiction et leur clergé national, en répétant dans l'appel ces mêmes intentions souveraines. on éviterait les susceptibilités auxquelles les Orientaux se montrent si sensibles... »

« Si, de plus, on voulait donner une plus grande importance à l'expédition d'un tel Bref pontifical et à l'appel qu'il contiendrait, il serait peut-être recommandable qu'un prélat de l'Église romaine le portât personnellement pour le remettre aux principaux chefs des Églises orientales schismatiques, et pour le distribuer aussi aux autres évêques, parce que de cette manière les évêques, et de même les laïcs notables dont dépend aussi l'œuvre de cette réunion, acquerraient une grande sympathie et un plus grand respect envers l'auguste appel ».

« Peut-être ne sera-t-il pas inutile non plus de faire remarquer ici que, puisqu'en Orient les puissances catholiques, et surtout le protectorat de la France, ont une grande influence sur le relèvement du catholicisme, il ne serait peut-être pas inopportun que les représentants des puissances susdites secondassent ces sublimes intentions

---

(1) La mention de cette Lettre Apostolique de Pie IX, *In suprema*, trop peu connue, reviendra plus d'une fois au cours de cet article. Nous en reproduirons le texte en appendice.

et mesures du Saint Siège pour l'œuvre de la réunion de l'Orient au Concile œcumènique. Parce que, autant que leur concours pourrait être efficace au besoin, leur désaccord nuirait à la même œuvre. De même aussi, il pourrait être d'un grand secours, au besoin, de faire des démarches opportunes auprès du souverain ottoman » (Mansi, t. 49, col. 183-185).

Mgr Brunoni. archevêque de Taron, vicaire apostolique de Constantinople : « Un Concile œcuménique pourrait... définir les normes et les principes selon lesquels, si l'occasion s'en présentait, on pourrait traiter de l'union désirée des Grecs, des Arméniens schismatiques et des autres nations séparées ; les inviter à cette union, rédiger pour eux des instructions comme celles qui, après le Concile de Florence, furent compilées par Eugène IV pour les Arméniens de ce temps et pour les Jacobites ; enlever ainsi et dissiper beaucoup de préjugés que leur clergé répand ou entretient parmi le peuple pour l'éloigner de l'unité catholique. Toutefois, en vertu de la connaissace que j'ai de l'Orient et de l'indifférentisme en matière de religion de ces évêques et patriarches schismatiques, j'ose dire que, si on les invite à intervenir à un Concile œcuménique, ils refuseront d'intervenir. Si la France employait son influence, les évêques du Royaume de Grèce, quoique ennemis fanatiques et acerbes de l'union non moins que leurs frères de Turquie, peut-être pourra-t-on les voir » (Mansi, t. 49, col. 188-189).

Sa Béatitude Pierre Mashad, patriarche des Maronites : « Il est vraiment consolant de voir le mouvement parmi les schismatiques d'Orient vers le centre de l'unité, et de fait il n'y a aucun rite catholique oriental qui ne fasse de de temps en temps des adeptes en grand nombre de son rite hérétique ou schismatique, et même nous Maronites, qui n'avons ni schismatiques ni hérétiques de notre rite, mais sommes tous entièrement catholiques, nous avons le bonheur de voir par notre moyen retourner dans le giron

de notre sainte Mère l'Église plusieurs hérétiques de différents rites, si bien que, cette année même, environ cinq cents âmes des Grecs schismatiques, ayant fait l'abjuration requise, ont embrassé la foi catholique en entrant dans le rite maronite, et un millier d'autres, ou plus, se préparaient à suivre leur exemple, quand des intrigues de politique étrangère, et contraire au catholicisme, sont venues empêcher tout. Pour cela aussi donc, on peut espérer beaucoup du projet cité plus haut » (Mansi, t. 49, col.190).

Mgr Papp Szilagyi, évêque des catholiques de rite grec de Magno-Varadini : « A ce concile il faut inviter aussi les patriarches et les autres évêques orientaux. Car, une des questions principales dont le Concile projeté devrait s'occuper, c'est celle de ramener l'Église orientale à la communion et à l'union avec l'Église catholique romaine. Cette tentative ne doit jamais être négligée, mais au contraire toujours répétée, jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, elle soit couronnée de succès.

Mais je suis très préoccupé à cause des rapports actuels défavorables de l'empire russe avec le Saint Siège. Puisse Dieu les améliorer encore avant la convocation du Concile. Car le peuple slave, que cet empire représente, professe un christianisme positif ; aussi, le retour de cette nation à l'Église catholique serait un gain énorme et inappréciable.

C'est pourquoi l'Église réunie dans le Saint Esprit doit annoncer souvent au monde que l'Église du Christ, une d'après le symbole commun des Chrétiens, est indissoluble et indivisible, soumise à un seul Chef invisible, le Christ, et à un seul Chef visible, le Pontife romain, vicaire du Christ, en laquelle seule réside le Saint Esprit à jamais : c'est pourquoi en elle seule se trouve la vérité, en elle seule on administre légitimement les sacrements, et en elle seule se trouvent les pasteurs légitimes du troupeau du Christ. C'est pourquoi cette seule Église-Mère invite avec amour, à l'union de la foi et à la communion de la charité, l'Église

orientale, séparée du corps de notre Mère l'Église catholique par un funeste schisme, comme aussi tous les autres hérétiques, afin que, reconnaissant la source de la vérité qu'est l'Église catholique du Christ et renonçant à leurs erreurs, ils retournent dans le giron de l'Église. C'est pourquoi, dans le Concile projeté, il faudrait examiner comment et par quels moyens les Orientaux peuvent être ramenés à l'unité ecclésiastique, et les hérétiques convertis à l'Église » (Mansi, t. 49, col. 196-197).

II.

Les avis autorisés et motivés de tant de prélats des plus en vue ne purent manquer de faire impression sur le Saint Père et sur la Congrégation Directrice du futur Concile. Celle-ci, dans sa septième session, du 9 février 1868, désigna ses propres consulteurs, et les chargea de faire rapport sur certaines questions concernant la convocation du Concile. Le premier consulteur, Mgr Tizzani, fut chargé de remettre un « votum » sur les questions suivantes :

« *Primo.* Si, de quelle manière, et à quelles conditions il faut appeler au Concile les patriarches, archevêques et évêques schismatiques de l'Église orientale.

Et, dans la négative, si, de quelle manière, et à quelles conditions on peut les admettre au cas où ils demanderaient eux-mêmes à y prendre part, soit en corps, soit séparément.

Secundo. S'il convient d'attirer au Concile les Protestants et, d'une façon générale, les hérétiques, et de quelle manière, en publiant par exemple une déclaration conforme, quant à la substance seulement, aux sauf-conduits qu'on lit dans les actes du Concile de Trente, et par lesquels on invitait les Protestants ? » (Mansi, t., 49, col. 465 et 486-487).

Mgr Tizzani fut le premier des consulteurs à remettre son « votum » ; aussi, quoique les questions qu'on lui avait posées ne fussent que les sixième et septième des questions

générales soumises à l'étude des différents consulteurs, la Congrégation Directrice lui fit l'honneur d'examiner son rapport en premier lieu, dans la session suivante, la huitième, le 22 mars 1868.

L'archevêque consulteur développait les questions susdites avec grande abondance d'érudition, tirée de l'histoire écclésiastique, surtout du IIe Concile de Lyon et de celui de Florence, par rapport aux schismatiques, et, quant aux Protestants, de celui de Trente. De façon générale, il opinait pour l'affirmative, c'est-à-dire qu'il fallait profiter du Concile général pour tâcher de ramener au bercail les uns aussi bien que les autres.

Les Cardinaux, membres de la Congrégation Directrice, après une discussion précise, dans laquelle ils examinèrent la question sous tous les aspects et de façon très positive, furent unanimement et nettement d'avis de répondre à la première question, sur l'appel des patriarches et évêques schismatiques : « *affirmative, juxta modum* ». Notamment, que par une Encyclique, distincte de la Bulle d'indiction du Concile, et en même temps que celle-ci, il fallait publier *une invitation* et non pas *un appel*, comme le Souverain Pontife le fait avec les prélats catholiques, invitation qui serait envoyée de façon générale *Ad Orientales* (c'est-à-dire aux patriarches et évêques orientaux), afin de comprendre sous ce vocable non seulement les Grecs, mais aussi les Russes, les Éthiopiens, et tous les schismatiques orientaux.

Dans cette invitation, on devrait les engager à retourner à l'unité avec la Sainte Église romaine, à l'occasion du Concile général qu'on va célébrer, afin qu'ainsi ils puissent aussi prendre part à ce même Concile. Cette invitation devrait être tout à fait affectueuse et paternelle, s'en tenant aux idées générales d'unité, et évitant tout détail particulier, tel qu'une allusion quelconque aux gouvernements où à l'état pitoyable auquel les schismatiques se sont réduits, et sans toucher aucune chose qui puisse frois-

ser leur amour-propre. Que même, afin que l'invitation respirât plus manifestement l'amour paternel, on devrait prendre délicatement comme point de départ la fameuse encyclique *Ad Orientales*, que le Saint Père a publiée dès le début de son glorieux pontificat.

Après que les Cardinaux eurent ainsi donné réponse à la question posée ils firent unanimement observer à ce propos que, si les patriarches et évêques schismatiques venaient et émettaient une pleine profession de foi catholique (« chose, à vrai dire, qui n'arrivera pas facilement »), ils auraient le droit de prendre part au Concile, puisque, sans aucun doute, ils ont le caractère épiscopal. Que s'ils venaient, mais sans être prêts à faire la susdite profession de foi dans toute cette étendue, qui est requise dans une affaire si grave et périlleuse, on pourrait former une ou plusieurs commissions d'évêques et de théologiens pour tenir avec eux des conférences, ainsi qu'il fut sagement pratiqué au Concile de Florence.

On ne manqua pas non plus de faire les réflexions suivantes. Bien que cette réunion des schismatiques avec l'Église romaine, tant de fois essayée dans les Conciles généraux, ait presque toujours échoué, on ne pourrait cependant pas omettre de renouveler l'essai à l'occasion du futur Concile, parce qu'il y va du salut des âmes, et qu'on sait d'autre part que, même parmi les schismatiques, la nouvelle déjà répandue parmi eux de la célébration du Concile a éveillé un certain mouvement et fait grande impression sur les esprits, car, sans vouloir l'avouer, ils sentent le poids du malheur qui les a frappés depuis la séparation du centre de l'unité.

Enfin, on ne négligea pas d'envisager les graves difficultés que susciterait le gouvernement russe, non seulement dans les limites de son empire, mais bien au-delà, son influence étant très étendue en Orient. A cause de cela, les Cardinaux jugèrent qu'il était impossible de faire pré-

céder et suivre l'invitation aux Orientaux de légats pontificaux, dans la forme employée à l'occasion d'autres Conciles, en particulier ceux de Lyon, de Constance et de Florence, d'autant plus qu'à cette époque il y avait les empereurs de Constantinople, autour desquels se groupaient ces négociations, circonstance très importante qui de nos jours n'existe plus.

Après avoir discuté et résolu la question concernant l'invitation aux schismatiques orientaux, les Cardinaux passèrent à la question concernant les Protestants et les hérétiques, surtout d'Occident, à savoir, s'il faut les attirer au Concile.

A ce propos, on remarqua que, d'après l'opinion la mieux fondée et pratiquement suivie, ceux-ci, au moins de façon générale, n'ont plus ni vrais prêtres, ni vrais évêques, ayant perdu la transmission du pouvoir du sacerdoce ou du pouvoir de l'ordre, tandis que chez les schismatiques de l'Orient, comme on vient de le dire, cette transmission s'est conservée jusqu'à présent. On en déduisit qu'il fallait considérer les hérétiques occidentaux comme un agrégat de laïcs, sans qu'il soit possible de s'adresser à leurs évêques pour le sujet dont il s'agit.

Néanmoins, les Cardinaux, désirant aviser aussi pour ceux-ci, d'autant plus que tout le monde a connaissance des tendances qui depuis longtemps se manifestent parmi eux vis-à-vis du Saint Siège, furent unanimement d'avis qu'il fallait leur adresser, de façon globale, un acte pontifical, par exemple une Encyclique, pour les inviter paternellement à retourner dans le giron de l'Église. Cet acte devrait être publié postérieurement à l'invitation qu'on adresserait aux schismatiques d'Orient, pour que ceux-ci ne puissent suspecter d'aucune façon qu'on les traite sur le même pied que les hérétiques. Ce document pourrait être adressé en général à ceux qui sont en désaccord avec la foi et ne pensent pas conformément à l'enseignement de la Sainte É-

glise romaine ; expressions discrètes (pour nous servir des paroles de Pallavicini) qui furent employées aussi dans certains actes délicats du Concile de Trente, afin d'épargner aux dissidents la dénomination blessante d'hérétiques.

Ces résolutions, prises à la réunion du 22 mars, furent dès le lendemain présentées au Saint Père, qui non seulement daigna les approuver, mais manifesta sa satisfaction spéciale de ce que les Cardinaux avaient résolu. Sa Sainteté ajouta, pour ce qui regarde les Orientaux, qu'Elle comprenait parfaitement bien qu'il était tout à fait impossible de leur envoyer des légats, comme il était d'usage autrefois, mais que, d'autre part, Elle estimait nécessaire que l'invitation, sous forme d'Encyclique, fût accompagnée de démarches personnelles de la part d'un ou de plusieurs prélats catholiques résidant en Orient, afin que cette invitation pût être profitable. Le secrétaire fit alors connaître au Saint Père que les Cardinaux y avaient déjà pourvu en priant Son Éminence le Cardinal Barnabò d'écrire au patriarche catholique de Jérusalem, Mgr Valerga, que, profitant du voyage qu'il accomplit actuellement en Orient, il tâche de s'aboucher avec les patriarches et évêques schismatiques les plus en vue. Sa Sainteté accueillit avec satisfaction cette nouvelle, répétant qu'Elle se rendait compte de la nécessité de semblables contacts et pourparlers personnels pour la réussite de l'affaire. Partant du même principe, Sa Sainteté ne cacha pas son dessein d'entreprendre aussi quelque démarche opportune avec les dissidents d'Occident au moyen de prélats catholiques, surtout à l'égard du célèbre Pusey, à propos duquel Sa Sainteté fit entrevoir la probabilité qu'Elle lui adresserait même un rescrit spécial (Mansi, t. 49, col. 487-9).

A la session suivante de la Congrégation Directrice, la neuvième, qui eut lieu le 17 mai 1868, le Cardinal Barnabò rapportait que, conformément au désir exprimé par la Congrégation et confirmé par le Pape, il avait écrit jusqu'à

deux fois à Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, pour que celui-ci s'appliquât auprès des prélats séparés de l'Église à les disposer et les exciter autant que possible à correspondre à la future invitation du Saint Siège. Il se déclarait prêt, si on le jugeait utile, à écrire aussi à Mgr Manning, archevêque de Westminster, afin qu'il agît de la même manière auprès des anglicans les plus marquants, particulièrement auprès du célèbre Pusey (Mansi, t. 49, col. 490).

Dans l'audience du 18 mai, le Saint Père manifesta le désir que le Cardinal écrivît à Mgr Manning dans ce sens (Mansi, t. 49, col. 493).

* * *

Le consulteur Feije, professeur de droit canon à l'université de Louvain, avait été chargé par la Congrégation Directrice de faire rapport sur « l'attitude qu'il fallait adopter vis-à-vis de l'archevêque janséniste d'Utrecht et de ses suffragants, qui sont toujours nominalement excommuniés ».

La Congrégation examina son rapport dans sa dixième session, le 24 mai 1868. Le ton en était bien différent de celui concernant les schismatiques d'Orient. Le Révérend consulteur, hollandais d'origine, connaissait à fond l'histoire, les progrès et l'actuelle décadence du schisme janséniste. Il mettait surtout en évidence comment les schismatiques d'Utrecht avaient toujours essayé d'abuser de n'importe quel geste de bonté maternelle que le Saint Siège avait fait pour les ramener au bercail ; par contre, ils avaient parfois été émus, mais seulement par un acte de rigueur ; de plus ils se trouvent dans un état de décadence, surtout depuis que le Saint Père Pie IX a rétabli en Hollande la hiérarchie catholique, et a accompli cet acte solennel de son suprême apostolat sans faire aucune mention d'eux, comme s'ils n'existaient plus. Pour toutes ces raisons, le

consulteur concluait qu'il valait mieux ne pas déployer des prévenances particulières à l'égard des jansénistes schismatiques, et de ne pas les rechercher spécialement, de peur que, selon leur habitude, ils n'essaient d'en abuser, surtout auprès des masses ignorantes du peuple. Enfin, il proposait et résolvait les questions suivantes :

1º Est-il expédient d'inviter au Concile les évêques jansénistes, soit avant, soit durant celui-ci, au moins à condition de soumission préalable, pure et simple, à la constitution *Unigenitus*, selon la formule de soumission d'Alexandre VII, et aux autres décrets portés contre eux, et à condition de la profession explicite du dogme de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie ? — Résolution : Négativement, en tout point.

2º Est-il expédient, au moins avec apposition des conditions susdites, de les exhorter à la résipiscence, soit avant, soit durant, soit après le Concile ? — Résolution : Négativement, en tout point.

3º Est-il expédient d'exhorter les jansénistes à la résipiscence d'une façon générale, soit avant, soit durant, soit après le Concile ? — Résolution : Affirmativement, selon la manière qui aura été décrétée d'une façon générale pour ceux qui sont dans l'erreur, et sans qu'il soit fait aucune mention spéciale des jansénistes ou schismatiques d'Utrecht.

Ces vues du consulteur obtinrent l'entière approbation des Cardinaux, qui exprimèrent leur avis concordant par la formule d'usage : « In voto consultoris » (Mansi, t. 49, col. 499-500).

* * *

Les Cardinaux de Reisach, Barnabô et Bilio avaient été priés par la Congrégation directrice de préparer une ébauche du projet d'invitation à envoyer aux schismatiques d'Orient dans le sens déjà établi dans la session du 22 mars 1868. Dans celle du 7 juin, la Congrégation rappela à leurs

Éminences la même demande, en les priant de préparer de même une ébauche analogue de l'invitation à adresser aux hérétiques, selon la teneur de ce qui avait été délibéré pour ceux-ci dans la même session du 22 mars (Mansi, t. 49, col. 500).

Le 19 juillet 1868, à la quinzième session de la Congrégation Directrice, le Cardinal Bilio donna lecture de la minute de la lettre pontificale destinée aux schismatiques, et elle fut unanimement approuvée. Puis le Cardinal de Reisach, à son tour, donna lecture de la minute de l'autre lettre, destinée aux Protestants. Celle-ci recueillit également l'approbation unanime des Cardinaux, sauf qu'on eut voulu l'abréger quelque peu, car, voulant toucher tous les principaux articles qui généralement font impression sur l'esprit des Protestants, elle finissait par paraître trop longue.

Dans la lettre aux schismatiques, on fit remarquer qu'on avait pensé l'adresser « *à tous les évêques de rite oriental* », et non pas seulement « *aux Orientaux* », parce que les partisans du schisme grec ne se trouvent pas seulement en Orient, mais aussi dans le Nord et dans le Sud, en sorte que le mot *Orientaux* ne suffirait pas, tandis que l'expression *de rite oriental* peut les comprendre tous, où qu'ils demeurent.

On fit encore remarquer qu'on avait essayé prudemment de parler de *façon générale*, tout juste pour éviter de donner à ces évêques le titre de *Vénérables Frères*, qui ne peut convenir à ceux qui sont séparés du centre de l'unité.

Puisque les évêques schismatiques devraient faire une profession de foi intégrale avant d'être admis au Concile, auquel ils ne pourraient aucunement prendre part autrement, on fit remarquer que dans la minute susdite on leur avait rappelé ce devoir avec une égale habileté et délicatesse, en disant qu'ils sont invités à assister au Concile, de la même manière que leurs prédécesseurs ont assisté au

IIe Concile de Lyon et à celui de Florence, auxquels Conciles ils firent d'abord une ample profession de foi.

Dans l'audience du 20 juillet, le secrétaire de la Congrégation soumit les deux projets au Saint Père, qui les retint chez lui pour les examiner, et les passer ensuite à Mgr Pacifici, secrétaire des Brefs aux Princes (Mansi, t. 49, col. 503-504).

Les minutes des deux lettres pontificales, rédigées en latin par Mgr Pacifici, furent examinées par la Congrégation Directrice, le 2 Septembre 1868, dans la seizième session.

La lettre destinée « à tous les Protestants et aux autres catholiques » fut pleinement approuvée, en ajoutant seulement le mot « vraie » (veram) au mot « foi » (fidem) dans la phrase : « ils ne professent cependant pas la (vraie) foi du Christ », et en exprimant le désir de voir changer quelques mots qui semblaient une répétition d'une phrase précédente.

Les choses ne se passèrent pas si aisément pour l'autre lettre à laquelle Mgr Pacifici avait apposé le titre : « *A tous les évêques des Églises de rite oriental, n'étant pas en grâce et communion avec ce Siège Apostolique* ». Les Cardinaux commencèrent par faire ressortir que le mot « grâce » était superflu, et pouvait même sembler quelque peu blessant pour les schismatiques ; ils firent observer aussi que, dans l'exorde de la lettre, on parlait trop au long des droits et des attributs du Saint Siège, choses en soi très vraies, mais peu opportunes quand on parle aux orthodoxes dans un acte destiné, autant que possible, à gagner leur cœur pour les ramener dans la voie de leur salut ; enfin on remarquait que l'étendue de la lettre en général présentait une certaine aridité et ne parlait guère au cœur.

Pendant que tous les Cardinaux faisaient unanimement ces observations, le Cardinal Caterini exprimait le désir qu'on essayât d'y insérer et d'y fusionner, d'une manière

naturelle et sans aucune apparence de polémique, l'un ou l'autre passage des Conciles et des plus célèbres Pères grecs, relatifs à l'*Unité*, afin que les schismatiques se sentent tout juste invités au retour à l'unité tant désirée, par le langage des grands Docteurs dont ils se vantent tant. De façon générale cette idée fut approuvée par les Cardinaux, pour autant du moins que le peut comporter la nature d'une simple invitation que le Saint Siège adresse aux dissidents orientaux.

Le 7 septembre 1868, dans l'audience accordée au secrétaire de la Congrégation Directrice, le Saint Père enjoignit à celui-ci de faire apporter par Mgr Pacifici à la lettre destinée aux Protestants les petites corrections indiquées, et d'en faire envoyer une copie imprimée à Mgr Manning, archevêque de Westminster, pour connaître son avis (Mansi, t. 49, col. 504-506).

Dans la dix-septième session, le 9 septembre 1868, le Cardinal Patrizi communiqua à la Congrégation qu'il avait déjà expédié la lettre à Mgr Manning, dont il attendait la réponse. Celle-ci arriva bientôt. L'archevêque y louait beaucoup la manière dont la lettre était conçue et rédigée (Mansi, t. 49, col. 506, note 1).

A cette même réunion, le Cardinal Bilio fit lecture d'un projet corrigé de la lettre destinée aux évêques schismatiques, sous le titre : « *A tous les évêques des Églises de rite oriental, n'étant pas en communion avec le Siège Apostolique* ». Tous les Cardinaux approuvèrent cet écrit et en firent un vif éloge ; ils exprimaient seulement le désir que les textes des Pères, tirés du grec et parfaitement greffés et fusionnés dans le projet de lettre pontificale, fussent soulignés.

Puis le Cardinal Bilio se chargea de soumettre son travail au Saint Père, pour être approuvé (Mansi, t. 49, col. 506).

Le Pape Pie IX y apposa sa signature, et voulut qu'elle

fût antidatée du 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Comme convenu, la lettre aux Protestants devait porter une date postérieure, et le Saint Père choisit pour y apposer sa signature la fête du Saint Nom de Marie, qui était célébrée cette année-là le 13 septembre, dimanche dans l'octave de la Nativité.

Voici, en traduction, le texte de ces deux documents célèbres dont, grâce aux explications précédentes, nous comprendrons maintenant toute la portée, toutes les intentions, et toutes les délicatesses.

A tous les Évêques des Églises de rite oriental qui ne sont pas en communion avec le Siège Apostolique, Pie IX, Pape.

Par une disposition mystérieuse de la divine Providence, bien que sans aucun mérite de notre part, Nous avons été élevé sur ce sublime Siège, comme héritier du Bienheureux Prince des Apôtres, qui *selon la prérogative que Dieu lui a accordée, est la roche stable et solide sur laquelle le Sauveur a édifié son Église* (1). Le souci de cette charge qui nous fut imposée nous presse d'étendre nos soins à tous ceux qui, à quelque endroit de l'univers, professent le nom chrétien, et nous désirons de toutes nos forces les embrasser tous dans l'amour paternel. Car nous ne pouvons, sans exposer gravement notre âme, négliger aucune partie du peuple chrétien qui a droit à toute notre vigilance, ayant été racheté par le Précieux Sang de Notre Sauveur, et agrégé au troupeau du Seigneur par les eaux salutaires du baptême. Devant donc appliquer sans cesse tous nos efforts et préoccupations pour assurer le salut de tous ceux qui reconnaissent et adorent le Christ Jésus, Nous tournons nos regards et notre cœur paternel vers ces Églises qui,

(1) S. Greg. Nyss. Laudatio altera S. Steph. Protomart.

attachées jadis à ce Siège apostolique par les liens de l'unité, se sont illustrées par la renommée de sainteté et de doctrine céleste, et ont produit des fruits abondants pour la gloire divine et le salut des âmes, mais qui, par les perfides artifices de celui qui a suscité le premier schisme dans le ciel, à notre grande douleur sont maintenant séparées et divisées de la communion de la Sainte Église romaine, répandue par le monde entier.

C'est aussi pour cette raison que, dès le début de notre pontificat, nous vous avons adressé des paroles de paix et d'amour (1). Quoique nos paroles d'alors n'aient pas obtenu l'effet désiré, Nous n'avons jamais perdu l'espoir que nos humbles et ferventes prières seront exaucées miséricordieusement par la clémence et la bienveillance de l'Auteur du salut et de la paix. *C'est lui qui a opéré le salut au milieu de la terre, et qui, descendu du ciel, a manifesté qu'Il aimait la paix et que tous devaient la rechercher. C'est pourquoi, au moment de sa naissance, Il a fait annoncer la paix aux hommes de bonne volonté, par le ministère des anges, et durant sa vie sur terre Il l'a enseignée par ses paroles et prêchée par l'exemple* (2).

Puis donc que, sur le conseil de nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église romaine, Nous avons récemment annoncé et convoqué un Concile œcuménique, qui devra être célébré à Rome l'année prochaine et commencer le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, Mère de Dieu, nous nous adressons encore à vous, et de toute l'ardeur de notre âme Nous vous prions, vous engageons et vous adjurons de vouloir assister à ce Concile, de la même manière que vos ancêtres ont assisté au IIe Concile de Lyon, tenu par le bienheureux Grégoire, de vénérable mémoire, et au Concile de Florence, célébré par

(1) Lettre aux Orientaux : « *In suprema* » du 6 janvier 1848.

(2) Lettre de Grégoire X à l'empereur grec, Michel Paléologue, du 22 octobre 1272.

Eugène IV, d'heureuse mémoire ; afin que les lois de l'antique amitié soient renouvelées, que la paix des Pères, ce don céleste et salutaire du Christ, désséché par le temps, reprenne sa vigueur primitive (1), et qu'après le long brouillard de la tristesse et le sombre et pénible obscurcissement de la longue dissension, l'astre serein de l'union tant désirée resplendisse pour tous (2).

Que le Christ Jésus, notre Seigneur et Rédempteur à tous, daigne par sa bénédiction consoler son Épouse Immaculée et bien-aimée, l'Église catholique, arrêter et essuyer ses larmes dans ces temps calamiteux ; que le fruit de cette bénédiction soit la suppression de toute division, que les voix jusqu'ici discordantes s'unissent dans une parfaite harmonie pour chanter les louanges de Dieu, qui ne veut pas qu'il y ait des schismes parmi nous, mais qui nous a commandé par la voix de l'Apôtre de n'avoir qu'une même parole et une même pensée ; que des actions de grâce immortelles soient rendues au Père des miséricordes par tous ses Saints et surtout par ces glorieux anciens Pères et Docteurs des Églises Orientales, quand, du haut du ciel, ils contempleront que l'union avec ce Siège Apostolique, centre de la vérité et de l'unité, a été rétablie et intégralement restaurée ; cette union que, dans leur vie, ils ont tâché de toutes leurs forces et par tous leurs moyens de consolider et de promouvoir de jour en jour, parce que dans leur cœur était répandu par le Saint Esprit l'amour de Celui qui a démoli le mur de séparation et, par son sang a tout réconcilié et pacifié, et qui, voulant que l'unité fût le signe distinctif de ses disciples, a adressé à son Père cette prière : *Je prie pour que tous soient un, comme nous sommes un.*

---

(1) Lettre LXX (al. CCXX) de S. Basile au Pape S. Damase.

(2) Définition du Concile oecuménique de Florence dans la Bulle « *Laetentur Coeli* ».

Donné à Rome, près de Saint Pierre, le 8 septembre 1868, la vingt-troisième année de notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

A TOUS LES PROTESTANTS ET AUTRES NON-CATHOLIQUES PIE IX, PAPE.

Déjà vous saurez que Nous, qui sans aucun mérite de notre part avons été élevé sur ce Siège de Saint Pierre, et qui par conséquent avons été préposé au gouvernement et à la garde de toute l'Église catholique, que le Christ Notre Seigneur lui-même Nous a confiée, Nous avons jugé opportun d'appeler auprès de Nous tous nos Vénérables Frères les évêques du monde entier, et de les réunir en un Concile œcuménique qui sera célébré l'année prochaine, afin qu'avec ces mêmes Vénérables Frères, qui sont appelés à partager notre sollicitude, Nous puissions prendre telles décisions qui sembleront opportunes et nécessaires, soit pour dissiper les ténèbres de tant d'erreurs pestilentielles qui partout règnent et sévissent de plus en plus au grand détriment des âmes, soit pour établir et étendre tous les jours davantage, parmi les peuples chrétiens confiés à notre vigilance, le royaume de la vraie foi, de la justice, et de la vraie paix de Dieu. Confiant pleinement en l'attachement très solide et affectueux qui unit très intimement ces mêmes Vénérables Frères à Nous et à ce Siège Apostolique, eux qui n'ont jamais manqué, durant tout le temps de notre Souverain pontificat, de donner à Nous et au Saint Siège les plus éclatants témoignages de foi, d'amour et de vénération, Nous espérons fermement que, de même que les autres Conciles des siècles passés, ainsi ce Concile œcuménique que Nous venons d'annoncer rapportera, avec la grâce de Dieu, des fruits abondants et consolants, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut éternel des hommes.

Fort de cet espoir, poussé et contraint par l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a donné sa vie pour le salut du genre humain tout entier, Nous ne pouvons Nous empêcher d'adresser nos paroles apostoliques et paternelles, à l'occasion du futur Concile, à tous ceux qui, tout en reconnaissant le Christ Jésus comme le Rédempteur, et se glorifiant du nom chrétien, ne professent cependant pas la vraie foi du Christ, et ne suivent pas la communion de l'Église catholique. Et cela, Nous le faisons pour les avertir, les exhorter et les supplier de toutes nos forces, avec instance et amour, de vouloir bien examiner sérieusement s'ils suivent la voie prescrite par le même Seigneur Jésus-Christ, qui conduit au salut éternel. Nul ne peut nier, en effet, ni mettre en doute que le Christ Jésus, pour appliquer le fruit de sa rédemption à toutes les générations humaines, ait édifié ici-bas sur le roc son unique Église, une, sainte, catholique et apostolique, et qu'il lui ait confié tout le pouvoir qui est nécessaire pour garder intact le dépôt de la foi, et transmettre cette même foi à tous les peuples, races et nations, pour insérer par le baptême tous les hommes dans son Corps mystique, et conserver et développer sans cesse en eux cette vie nouvelle sans laquelle personne ne peut jamais mériter ni obtenir la vie éternelle ; enfin, pour que l'Église même, qui constitue son Corps mystique, persiste jusqu'à la fin du monde toujours stable et immuable dans sa propre nature, qu'elle fleurisse et qu'elle procure à tous ses enfants tous les moyens de salut. Or, celui qui veut bien considérer dans quelle condition se trouvent les différentes sociétés religieuses, diverses entre elles et séparées de l'Église catholique, laquelle, depuis Notre Seigneur Jésus Christ et ses Apôtres, sans interruption, a toujours exercé et exerce encore par ses saints Pasteurs légitimes le pouvoir divin que le Seigneur lui-même lui a confié, devra se convaincre sans difficulté qu'aucune de ces sociétés en particulier ni

toutes ensemble ne constituent en aucune façon cette Église catholique que le Christ Notre Seigneur a édifiée, constituée et voulue, et qu'elles ne peuvent nullement être appelées un membre ou une partie de cette même Église, puisqu'elles sont visiblement divisées de l'unité catholique. Car ces sociétés sont privées de cette autorité vivante, établie par Dieu, qui surtout enseigne aux hommes la doctrine de la foi et la discipline des mœurs, les dirige et les gouverne dans tout ce qui touche au salut éternel. Puis, ces sociétés elles-mêmes ont changé continuellement dans leurs doctrines, et cette variabilité et instabilité ne cesse jamais dans ces sociétés. Chacun comprend facilement et perçoit manifestement que ceci est absolument contraire à l'Église instituée par le Christ, dans laquelle la vérité doit rester toujours invariable et exempte de tout changement, comme un dépôt confié à cette Église pour être gardé intégralement, et pour la garde duquel la présence et l'assistance du Saint Esprit ont été promises à l'Église jusqu'à la fin. Personne n'ignore que ces divergences de doctrine et d'opinions engendrent aussi des dissensions sociales, et qu'elles donnent naissance à d'innombrables communions et sectes qui se propagent de plus en plus, au grand détriment de la société chrétienne et civile.

En effet, quiconque considère la religion comme le fondement de la société humaine, devra reconnaître et confesser quelle influence a exercé sur la société civile cette division et discorde des principes et des sociétés religieuses se combattant mutuellement, et combien la négation de l'autorité, établie par Dieu pour régler les convictions de l'intelligence humaine et pour gouverner les actions des hommes tant dans la vie privée que sociale, a excité, fomenté et nourri ces troubles et révolutions lamentables qui agitent et affligent misérablement presque toutes les nations.

Que tous ceux donc qui *ne possèdent pas l'unité et la vé-*

rité de l'Église catholique (1), profitent de l'occasion de ce Concile, par lequel cette Église catholique, à laquelle leurs ancêtres ont appartenu, donne un nouveau témoignage de sa solide unité et de sa force vitale inexpugnable ; et que, prêtant l'oreille aux besoins de leur cœur, ils tâchent de s'arracher à cet état dans lequel ils ne peuvent être sûrs de leur propre salut. Qu'ils ne cessent d'offrir au Seigneur des miséricordes des prières ferventes, pour qu'Il renverse le mur de la division, qu'Il dissipe les ténèbres des erreurs, et qu'Il les ramène dans le giron de notre sainte Mère l'Église, dans laquelle leurs ancêtres ont trouvé les pâturages salutaires de la vie, et qui seule conserve et transmet intégralement la doctrine de Jésus-Christ, et dispense les mystères de la grâce céleste.

Quant à Nous, en vertu du suprême ministère apostolique qui nous a été confié par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, Nous sommes obligé de remplir tous les devoirs du Bon Pasteur, et d'envelopper dans notre tendresse paternelle tous les hommes de l'univers entier. C'est pourquoi Nous adressons, à tous les chrétiens séparés de Nous, cette lettre par laquelle Nous les exhortons et les supplions à nouveau de retourner sans tarder dans l'unique bercail du Christ. Car Nous désirons vivement leur salut dans le Christ-Jésus, et Nous craignons qu'un jour Nous ne devions Lui rendre compte comme à notre Juge, si dans la mesure du possible Nous ne leur montrions et ne préparions pas la voie pour atteindre ce salut éternel. Certes, Nous ne cessons, ni de jour ni de nuit, d'invoquer humblement et instamment pour eux, par toute sorte de prières, de supplications et d'actions de grâces, du Pasteur éternel des âmes l'abondance des lumières et des grâces célestes. Et puisque, malgré notre indignité, Nous sommes son Vicaire sur terre, Nous attendons impatiemment, les bras ouverts,

(1) S. Augustin. Lettre LXI (al. CCXXIII).

le retour à l'Église catholique de nos fils égarés, pour que Nous puissions les recevoir tendrement dans la maison du Père céleste, et les enrichir de ses trésors inépuisables. Car de ce retour tant désiré à la vérité et à la communion avec l'Église catholique dépend en grande partie, non seulement le salut des individus, mais aussi de la société chrétienne, et le monde entier ne peut jouir de la vraie paix, à moins qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Donné à Rome, près de Saint Pierre, le 13 septembre 1868, la vingt-troisième année de notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

* * *

Reste à dire quel accueil reçurent ces deux lettres de la part des dissidents orientaux et occidentaux.

(*A suivre.*)

Dom FRANCO DE WYELS.

Le Baptême dans le Rit Byzantin selon les livres liturgiques paléoslaves.

I. — Prière pour le premier jour lorsque la mère a enfanté.

Prions le Seigneur.

Seigneur Maître tout-puissant, qui guérissez toute infirmité et toute faiblesse, Vous-même guérissez votre servante N. que voici, qui aujourd'hui a mis au monde, et relevez-la de la couche sur laquelle elle gît ; car, selon la parole du Prophète David, nous sommes conçus dans le péché, et nous sommes tous impurs devant Vous. Gardez celle-ci, et cet enfant qu'elle a mis au monde ; protégez-la à l'ombre de vos ailes, depuis le jour présent jusqu'à sa fin dernière, par les prières de la très pure Mère de Dieu et de tous les Saints, car Vous êtes béni aux siècles des siècles. Amen.

Prions le Seigneur.

Seigneur Maître, notre Dieu, qui êtes né de la glorieuse Dame Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, et qui, comme nouveau-né, avez été couché dans une crèche, et, comme enfant, avez été porté dans les bras, Vous-même ayez pitié de votre servante que voici, qui aujourd'hui a mis au monde cet enfant, et pardonnez-lui ses péchés volontaires et involontaires. Gardez-la de toute tyrannie du démon, et préservez l'enfant qui est né d'elle de tout poison, de toute violence, de tout trouble de l'ennemi, des esprits malins du jour et de la nuit ; gardez-la sous votre main souveraine, et donnez-lui un prompt rétablissement ; purifiez-la de son impureté, guérissez-la de sa maladie, donnez-lui la santé et la force de l'âme et du corps ; protégez-la par vos anges lumineux et respendissants, et gardez-la, Seigneur, de toute possession des esprits invisibles, de la maladie, et de la faiblesse, de la jalousie et de l'envie, et du mauvais œil. Ayez pitié d'elle et de l'enfant, selon votre grande miséricorde, et purifiez-la de l'impureté corporelle et des diverses douleurs internes qu'elle éprouve. Par votre prompte miséricorde, délivrez-la, pour le rétablissement de son corps affaibli, et accordez à

l'enfant qui est né d'elle de vous adorer dans le temple terrestre que Vous avez édifié pour la glorification de votre saint Nom.

Car à Vous revient toute gloire, honneur et adoration, Père, Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Prions le Seigneur.

Seigneur notre Dieu, qui avez daigné descendre des cieux et naître de la Sainte Mère de Dieu et toujours Vierge Marie pour notre salut à nous, pécheurs, et qui connaissez la faiblesse du genre humain,pardonnez, selon la multitude de vos miséricordes, à votre servante N., qui aujourd'hui a mis au monde. Car, Seigneur, Vous avez dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre, et possédez-la. Pour ce motif, nous, vos serviteurs, nous Vous prions et, confiants dans votre amour sans malice pour les hommes, nous invoquons avec crainte le saint Nom de votre Majesté. Regardez du haut du ciel, et voyez notre impuissance, condamnnés que nous sommes, et pardonnez à votre servante N. que voici et à toute la maison dans laquelle l'enfant est né, à ceux qui l'ont touché, et à tous ceux qui se trouvent dans ce lieu. Pardonnez, parce que Vous êtes un Dieu bon et ami des hommes, et parce que Vous seul avez le pouvoir de délier les péchés, par les prières de la très sainte Mère de Dieu et de tous les Saints. Amen.

II. — Prière lorsque l'enfant est « marqué », lorsqu'il reçoit son nom, le huitième jour après sa naissance.

Il faut savoir que le huitième jour après la naissance de l'enfant, la sage-femme l'apporte à l'église. Elle se tient à la porte du temple.

Le prêtre commence les prières préparatoires (1) :

Béni soit notre Dieu, en tout temps maintenant et toujours, et aux siècles de siècles. Amen.

Gloire à Vous, notre Dieu, gloire à Vous.

Roi céleste, consolateur, esprit de vérité, qui êtes partout et qui remplissez tout, trésor des biens et dispensateur de la vie,

(1) Nous les donnons ici intégralement, une fois pour toutes.

venez, et établissez-Vous parmi nous, et purifiez-nous de toute souillure, et sauvez nos âmes, ô Vous qui êtes bon.
Dieu saint, saint puissant, saint immortel, ayez pitié de nous. *(3 fois.)*

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Très sainte Trinité, ayez pitié de nous ; Seigneur, purifiez-nous de nos péchés ; Maître, pardonnez nos iniquités ; Saint, visitez et guérissez nos infirmités, à cause de votre nom.

Seigneur, ayez pitié. (3 *fois.*)

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé, et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.

Car à Vous est l'empire, et la force, et la gloire, Père, Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Puis le tropaire du jour ou du Patron de l'église.

Le prêtre fait le signe de croix sur le front, la bouche, et la poitrine de l'enfant, et dit la prière suivante :

Prions le Seigneur.

Seigneur notre Dieu, nous Vous prions et nous Vous demandons, que la lumière de votre face soit marquée sur votre serviteur N. que voici (1), et que la croix de votre Fils unique soit marquée dans son cœur et dans ses pensées, afin qu'il évite la vanité du monde et tout conseil malin de l'ennemi, mais qu'il soit fidèle à vos préceptes. Et accordez-lui, Seigneur, que votre saint Nom demeure sur lui sans être renié. Qu'il soit agrégé, au temps indiqué, à votre sainte Église, et qu'il soit rendu parfait par les redoutables mystères de votre Christ. Et qu'après

(1) Lorsque l'enfant est une fille, on met au féminin tous les passages correspondants.

avoir vécu selon vos préceptes, et gardé intact votre sceau, il reçoive le bonheur de vos élus dans votre royaume, par la grâce et l'amour pour les hommes de votre Fils unique, avec lequel Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Puis le prêtre, prenant l'enfant dans ses bras, se tient devant la porte de l'église, ou devant une icone de la Mère de Dieu, et il fait le signe de croix en disant :

Réjouis-toi, pleine de grâce, Mère de Dieu et Vierge, car c'est de toi que le soleil de vérité, le Christ notre Dieu, a commencé à briller en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres. Et toi aussi, réjouis-toi, bienheureux vieillard, qui as reçu dans tes bras le Libérateur de nos âmes, qui nous donne la résurrection.

Puis a lieu le renvoi.

Il faut savoir que si l'enfant mis au monde est faible, ne prend pas le sein et penche vers la mort, il ne faut pas attendre son sixième ou huitième jour, — comme certains le disent à tort, — et alors seulement le baptiser. Mais à l'heure même de sa naissance, après l'avoir lavé, il faut le baptiser aussitôt, de peur qu'il ne meure sans être éclairé. Car si, en provoquant par quelque choc l'avortement de l'enfant après cinq mois de grossesse, on se rend coupable de meurtre selon les canons et les règles, combien plus faut-il éviter de laisser un enfant mis au monde mourir non éclairé.

III. — Prières sur la femme quarante jours après l'accouchement.

Le quarantième jour, l'enfant est encore une fois apporté au temple pour être introduit dans l'église. Il est apporté par la mère déjà purifiée et lavée, accompagnée du parrain désigné pour le baptême.

Le prêtre dit les prières d'introduction (*voir plus haut, p.* 398).

Puis le tropaire du jour ou du Saint.

Gloire au Père, au Fils, et au Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Par les prières de tous les Saints et de la Mère de Dieu, donnez-

nous, Seigneur, votre paix, et ayez pitié de nous, parce que Vous seul êtes miséricordieux.

Puis la mère, portant l'enfant, incline la tête, et le prêtre fait sur l'enfant le signe de croix et, le touchant à la tête, il dit la prière suivante :

Prions le Segneur.

Seigneur Dieu tout-puissant, Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui avez créé tout être raisonnable et non raisonnable, et qui avez tout amené du néant à l'existence, nous Vous prions et nous Vous demandons, purifiez de tout péché et de toute impureté votre servante N. que Vous avez sauvée, et qui vient à votre sainte église, afin de pouvoir communier sans blâme à vos saints Mystères.

Il faut savoir que si l'enfant n'est plus en vie, on ne lit la prière que jusqu'ici, et on dit l'exclamation : Car Vous êtes un Dieu bon et ami des hommes, et à Vous nous adressons la louange, Père, Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

Mais s'il est en vie, lisez encore ce qui suit jusqu'à la fin :

Et bénissez l'enfant qui est né d'elle, élevez-le, sanctifiez-le, donnez-lui la raison, la prudence et la sagesse, puique Vous l'avez amené à la vie, et lui avez montré la lumière sensible, afin qu'il soit jugé digne de la lumière spirituelle, au moment que Vous avez établi, et qu'il soit agrégé à votre saint troupeau, par votre Fils unique, avec qui Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

La paix soit avec vous tous.

On répond : Et avec votre esprit.

Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Prière sur la mère de l'enfant :

Seigneur notre Dieu, qui êtes venu pour le salut du genre humain, venez aussi pour votre servante N., et accordez-lui, par le ministère de votre sacerdoce honorable, l'entrée du temple de votre gloire; lavez-la de son impureté du corps et de l'âme dans l'accomplissement du quarantième jour ; rendez-la digne de la communion à votre Corps et à votre Sang ; car votre Nom honorable et magnifique est sanctifié et glorifié avec le Père et

l'Esprit Saint, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Seconde prière, que le prêtre récite sur l'enfant en le signant :

Prions le Seigneur.

Seigneur notre Dieu, qui fûtes apporté comme un enfant, le quarantième jour, au temple de la loi par Marie votre sainte Mère, laquelle n'a point connu le mariage, et qui fûtes porté dans les bras du juste Siméon, Vous-même, Maître tout-puissant, bénissez aussi cet enfant que l'on a apporté pour le faire comparaître devant Vous, Créateur de toutes choses, et élevez-le pour toutes les actions qui sont bonnes et qui Vous sont agréables, en éloignant de lui toute puissance ennemie par le signe commémoratif de votre croix ; car Vous êtes, Seigneur, le protecteur des enfants. Que, jugé digne du saint baptême, il reçoive la part des élus de votre royaume, préservé avec nous par la grâce de la Trinité sainte, consubstantielle et indivisible. Car à Vous revient toute gloire, remercîment et adoration, avec votre Père sans principe, et votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

La paix soit avec vous tous.

On répond : Et avec votre esprit.

Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Dieu et Père tout-puissant, qui nous avez prédit par Isaïe, le prophète à la voix très éclatante, la conception par la Vierge de votre Fils unique et notre Dieu, lequel, dans les derniers temps, par votre bienveillance et la coopération du Saint Esprit, à cause de notre salut à nous, humains, a daigné naître d'elle par une infinie bonté, — et qui, selon l'usage de votre sainte Loi, quand les jours de la purification furent écoulés, a souffert qu'on le portât au sanctuaire, Lui, le vrai Législateur, et a daigné être porté dans les bras du juste Siméon, — mystère dont nous reconnaissons la figure manifeste dans les pinces à charbon chez le prophète cité, ce dont nous, fidèles, nous avons l'imitation par la grâce, — Vous-même, Seigneur, qui protégez les enfants, bénissez ce nouveau-né avec ses parents et ses répondants ; rendez-le digne, au temps voulu, de renaître de l'eau et de l'Esprit, et agrégez-le à votre saint troupeau des brebis raisonnables, qui sont appelées du nom de votre Christ. Car Vous êtes celui qui

habitez dans les cieux, et qui regardez ce qui est humble, et à Vous nous rendons gloire, Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

(*Ensuite, si l'enfant est déjà baptisé, le prêtre accomplit la réception dans l'église. Sinon, il la fait après le baptême, mais fait le renvoi aux prières ci-dessus.*)

CÉRÉMONIE DE LA RÉCEPTION DANS L'ÉGLISE

Alors le prêtre prend l'enfant, et fait avec lui un signe de croix devant la porte de l'église en disant :

Le serviteur de Dieu N. entre dans l'église, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Amen.

Puis il le porte dans l'église en disant :

Il entre dans votre maison, et il vénère votre saint temple.

Puis il vient au milieu de l'église en disant :

Le serviteur de Dieu N. entre dans l'église, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Amen.

Et puis il dit encore :

Au milieu de l'église il Vous chante.

Puis il le porte devant la porte du sanctuaire en disant ;

Le serviteur de Dieu N. entre dans l'église, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Amen.

Puis, si c'est un garçon, il le porte dans le sanctuaire ; mais si c'est une fille, seulement jusqu'à la porte royale, en disant :

Maintenant, Maître, Vous laissez votre serviteur en paix selon votre parole, car mes yeux ont vu votre salut, que Vous avez préparé à la face de tous les peuples : Lumière pour la révélation de nations, et Gloire d'Israël, votre peuple.

Puis il le dépose à la porte du sanctuaire, et le parrain fait trois inclinations, le prend, et s'éloigne, tandis que le prêtre fait le renvoi comme d'habitude.

IV. — PRIÈRE SUR LA FEMME EN CAS D'AVORTEMENT.

Le prêtre dit les prières d'introduction (*voir plus haut, p.* 398).

Puis le tropaire du jour, et ensuite :

Prions le Seigneur.

Seigneur Maître notre Dieu, qui êtes né de la sainte Mère de

Dieu et toujours Vierge Marie, et qui avez été couché comme un enfant dans la crèche, ayez pitié dans votre grande miséricorde de votre servante qui aujourd'hui est dans le péché, tombée volontairement ou involontairement dans le meurtre, et qui a avorté ce qui était conçu en elle. Pardonnez-lui ses péchés volontaires, et gardez-la de toutes les embûches du démon. Purifiez-la de son impureté, guérissez ses maux, donnez la santé et la force à son corps et à son âme, ô Vous qui aimez les hommes, et gardez-la, Seigneur, par votre ange lumineux, de toute attaque des démons invisibles, de la maladie et de l'affaiblissement. Purifiez-la de ses impuretés corporelles, et des divers maux intérieurs qu'elle éprouve, et par votre grande miséricorde amenez-la au rétablissement de son humble corps. Relevez-la de la couche sur laquelle elle gît, car nous sommes conçus dans les péchés et les fautes, et nous sommes tous impurs devant Vous, ô Seigneur. Nous crions avec crainte, et nous disons : regardez du haut du ciel et voyez notre impuissance, condamnés que nous sommes, et pardonnez à votre servante N. que voici, qui est tombée dans le meurtre, et qui a avorté volontairement ou involontairement ce qui était conçu en elle ; et à tous ceux qui ont été près d'elle, et qui l'ont touchée, pardonnez selon votre grande miséricorde. Car Vous êtes un Dieu bon et ami des hommes, car Vous seul avez le pouvoir de délier les péchés et les crimes, par les prières de votre Mère très pure et de tous les Saints. Car à Vous revient toute gloire, honneur et adoration, avec le Père, et le Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Puis vient le renvoi.

V. — Prière pour faire un catéchumène.

Le prêtre enlève la ceinture de celui qui veut être éclairé, il le déshabille et le déchausse, et il le place face à l'Orient, en chemise et sans ceinture, décoiffé et déchaussé, tenant les bras abaissés. Il lui souffle trois fois sur le visage, lui signe trois fois le front et la poitrine, et lui impose la main en disant :

Prions le Seigneur.

En votre nom, Seigneur Dieu de vérité, et en celui de votre

Fils unique et de votre Saint Esprit, j'impose la main à votre serviteur N., qui a été jugé digne de recourir à votre Nom, et d'être gardé sous la protection de vos ailes. Eloignez de lui cette erreur antique, et remplissez-le de la foi, de l'espérance et de l'amour envers Vous, afin qu'il comprenne que Vous êtes le seul vrai Dieu, Vous et votre Fils unique, Notre Seigneur Jésus Christ, et votre Saint Esprit. Donnez-lui de marcher selon tous vos commandements et d'observer ce qui Vous est agréable, car, en faisant ces choses, il en vivra. Inscrivez-le dans votre livre de vie, agrégez-le au troupeau de votre héritage, afin que soit glorifié en lui votre saint Nom, celui de votre Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus Christ, et de votre Esprit vivifiant. Que vos yeux le regardent toujours avec miséricorde, et que vos oreilles entendent la voix de sa prière. Réjouissez-le dans les œuvres de ses mains et dans toute sa génération, afin qu'il puisse Vous adorer en Vous confessant, qu'il glorifie votre Nom saint et élevé, et qu'il Vous loue sans cesse tous les jours de sa vie.

Élevant la voix :

Car toutes les puissances célestes Vous chantent, et la gloire Vous appartient, Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Premier Exorcisme.

Le prêtre : Prions le Seigneur.

Le chœur : Seigneur, ayez pitié.

Le prêtre : Le Seigneur vous exorcise, ô diable, le Seigneur qui est descendu sur la terre et qui a habité parmi les hommes pour briser votre tyrannie et les délivrer, Lui qui, sur le bois de la croix, a triomphé des puissances adverses quand le soleil s'est obscurci et que la terre a tremblé, quand les tombeaux se sont ouverts et que les corps des saints se sont levés ; Lui qui, par la mort, a détruit la mort, et qui a vaincu celui qui possédait l'empire de la mort, vous-même, ô diable. Je vous exorcise par le Dieu qui a montré l'arbre de la vie, et qui, pour le garder, a établi les chérubins et le glaive de feu. Soyez donc exorcisé, car je vous exorcise par Celui qui a marché sur les vagues de la mer comme sur le sol ferme, et qui a commandé à la tempête des vents ; Celui dont le regard dessèche les abîmes, et dont la

menace fait fondre les montagnes : c'est Lui qui, maintenant encore, vous exorcise par nous. Craignez donc, sortez, éloignez-vous de sa créature, et n'osez pas revenir, ni vous cacher en elle, ni la rencontrer ou l'influencer, ni la nuit, ni le jour, ni à l'heure du matin, ni à celle de midi ; mais retournez dans votre enfer jusqu'au jour préparé du grand jugement. Craignez le Dieu qui est assis sur les chérubins, qui contemple les abîmes, et devant qui tremblent les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Vertus, les Puissances, les Chérubins aux yeux nombreux, et les Séraphins à six ailes ; devant qui frémissent le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elles renferment. Sortez, et éloignez-vous du soldat nouvellement élu et marqué du sceau du Christ notre Dieu. C'est par Lui que je vous exorcise, par Celui qui va sur l'aile du vent, et qui fait de ses anges un feu consumant. Sortez, et éloignez-vous de cette créature avec toute votre puissance et vos satellites.

Élevant la voix :

Car le Nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit est glorifié, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Second exorcisme.

Prions le Seigneur.

Le Dieu saint, terrible et glorieux dans toutes ses œuvres et dans sa puissance, incompréhensible et inexplorable, qui vous a destiné, ô diable, l'angoisse du supplice éternel, vous ordonne, par nous, ses serviteurs indignes, à vous et à toute votre puissance auxiliaire, de vous éloigner de celui qui vient d'être nouvellement marqué du sceau, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, notre vrai Dieu. Je vous exorcise, esprit tout malin, impur, fétide, dégoûtant, et étranger, par la puissance de Jésus-Christ qui possède tout pouvoir au ciel et sur la terre, et qui a dit au démon sourd et muet : Sortez de cet homme, et ne rentrez plus en lui. Eloignez-vous, reconnaissez la vanité de votre puissance, qui n'a pas même de force sur les porcs. Rappelez-vous celui qui vous a ordonné, sur votre propre demande, d'entrer dans les troupeaux de porcs ; ayez crainte de Dieu, par l'ordre duquel la terre s'est fixée sur les eaux, de Celui qui a créé le ciel, posé les montagnes à l'aide d'un niveau, et les plaines à l'aide d'une me-

sure ; de Celui qui a mis le sable comme limite des mers, et qui a fait une route ferme dans les eaux profondes ; qui touche les montagnes, et elles fument, qui s'habille de la lumière comme d'un manteau, qui a étendu le ciel comme une tente, qui couvre des eaux le faîte de sa demeure, qui établit la terre sur ses fondements et elle ne sera pas ébranlée dans les siècles des siècles, qui appelle l'eau des mers et qui la déverse sur la face de la terre. Sortez, et éloignez-vous de celui qui se prépare à la sainte illumination. Je vous exorcise par la passion rédemptrice de Notre Seigneur Jésus-Christ, par son vénérable Corps et son Sang, et par son terrible avènement ; car Il viendra, et ne tardera point, afin de juger toute la terre, et Il vous fera souffrir, vous et votre puissance auxiliaire, dans la géhenne de feu, et Il vous précipitera dans les ténèbres extérieures, où le vers ronge sans cesse, et où le feu ne s'éteint pas.

Élevant la voix :

Car l'empire est au Christ notre Dieu, avec le Père et le Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Troisième exorcisme.

Prions le Seigneur.

Seigneur des armées, Dieu d'Israël, qui guérissez tout mal et toute blessure, regardez votre serviteur N., scrutez-le, éprouvez-le, éloignez de lui toute opération diabolique ; conjurez les esprits impurs et chassez-les, et purifiez l'œuvre de vos mains et, faisant usage de votre opération pénétrante, jetez promptement Satan sous ses pieds, et donnez-lui la victoire sur le diable et sur ses esprits impurs, afin que, après avoir reçu de Vous la miséricorde, il soit jugé digne de vos sacrements célestes et immortels, et qu'il Vous glorifie, Père, Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Quatrième prière.

Prions le Seigneur.

Seigneur Maître, qui avez créé l'homme à votre image et à votre ressemblance, et qui, après lui avoir donné le pouvoir de la vie éternelle, ne l'avez pas dédaigné lorsqu'il fut tombé par le péché, mais qui avez procuré le salut du monde par l'Incar-

nation de votre Christ, — Vous-même, recevez dans votre règne bienheureux votre créature que voici, délivrée de la servitude de l'ennemi ; ouvrez les yeux de son intelligence, afin que la lumière de votre évangile puisse briller en elle ; unissez à sa vie un ange de lumière qui la délivre de toutes les embûches de l'adversaire, de la rencontre du malin, du démon de midi, et des illusions perverses.

Et le prêtre lui souffle sur la bouche, sur le front, et sur la poitrine en disant :

Chassez de lui tout esprit malin et impur qui s'est caché et qui s'est construit un nid dans son cœur, (*et il dit ceci trois fois*) L'esprit d'erreur, l'esprit malin, l'esprit d'idolâtrie et de toute exaction, l'esprit de mensonge et de toute impureté, inspirée par les instigations du diable. Et faites de lui une brebis intelligente du saint troupeau de votre Christ, un membre honorable de votre Église, un fils et un héritier de votre royaume, afin que, après avoir vécu selon vos commandements, et avoir conservé intact le sceau et gardé immaculé l'habit, il reçoive le bonheur de vos Saints dans votre royaume.

Élevant la voix :

Par la grâce et les miséricordes et l'amour des hommes de votre Fils unique, avec lequel Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre saint et bienheureux et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Le prêtre tourne vers l'occident celui qui doit être baptisé, et qui est déshabillé et déchaussé, tenant les bras levés. Et le prêtre dit : Renoncez-vous à Satan, et à toutes ses œuvres, et à tous ses anges, et à tous ses services, et à toutes ses vanités ?

Et le catéchumène ou son parrain, si celui qui doit être baptisé est un barbare ou un enfant, dit :

Je renonce.

Le prêtre lui pose encore deux fois la même question, et il répond de même.

Puis le prêtre lui demande :

Avez-vous renoncé à Satan ?

Et le catéchumène ou son parrain répond :

J'ai renoncé.

Le prêtre lui pose encore deux fois la même question, et il répond de même.

Puis le prêtre lui dit :

Soufflez et crachez sur lui.

Et lorsqu'il l'a fait , le prêtre le tourne vers l'Orient ; et le catéchumène tient les bras élevés, tandis que le prêtre lui dit :

Vous joignez-vous au Christ ?

Et le catéchumène ou son parrain répond, en disant : •

Je me joins à Lui.

Et le prêtre lui pose encore deux fois la même question, et il répond de même.

Ensuite le prêtre lui demande de nouveau :

Vous êtes-vous joint au Christ ?

Et il répond :

Je me suis joint à Lui.

Et il lui dit encore :

Croyez-vous en Lui ?

Et il répond :

Je crois en Lui, comme Roi et Dieu.

Et il récite le symbole :

Je crois en un seul Dieu le Père, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu, seul engendré, qui est né du Père avant tous les siècles ; lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ; pour nous, hommes, et pour notre salut descendu des cieux, fait chair de l'Esprit Saint et de la Vierge Marie, et devenu homme ; crucifié pour nous sous Ponce Pilate, et ayant souffert, et ayant été enseveli ; et ressuscité le toisième jour selon les Écritures ; et monté aux cieux, et assis à la droite du Père ; et devant revenir avec gloire pour juger les vivants et les morts, dont le règne n'aura pas de fin. Et en l'Esprit, le saint, le Seigneur, le vivifiant, qui procède du Père, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes. En l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. Je confesse un seul baptême pour la rémission des péchés. J'attends la résurrection des morts, et la vie du siècle futur. Amen.

A deux reprises encore, le prêtre lui pose les deux dernières questions, et chaque fois il reçoit les mêmes réponses.

Et lorsque le catéchumène a récité le symbole pour la troisième fois, le prêtre l'interroge de nouveau :

Vous êtes-vous joint au Christ ?

Et il répond ;

Je me suis joint à Lui.

Et le prêtre lui pose encore deux fois la même question,et il répond de même.

Puis le prêtre dit :

Adorez-Le donc aussi.

Et il adore en disant :

J'adore le Père, le Fils, et le Saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible.

Puis le prêtre dit :

Béni soit Dieu qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Puis il dit la prière suivante :

Prions le Seigneur.

Seigneur Maître notre Dieu, appelez votre serviteur N. à votre sainte illumination, et rendez-le digne de cette grande grâce de votre saint baptême ; enlevez-lui sa vieillesse, renouvelez-le pour la vie éternelle, et remplissez-le de la force de votre Saint Esprit, dans l'union de votre Christ, afin qu'il ne soit plus enfant de la chair, mais enfant de votre royaume, par la bienveillance et la grâce de votre Fils unique, avec lequel Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

(Suit le rite du baptême proprement dit, dont nous renvoyons le texte à un prochain Numéro.)

D. P. O.

Chronique de l'Orthodoxie Russe.

I. En Russie.

I. — LES SOVIETS ET LA RELIGION.

45. — Décret règlementant les cultes.

Un décret règlementant les cultes a paru sous forme définitive le 26-28 avril 1929. Apporte-t-il quelque chose de nouveau, et ceci en bien ou en mal ? L'impression générale est qu'il entrave toute propagande religieuse (ce serait en accord avec la nouvelle ci-dessous). Les avis se partagent. Les pessimistes basent leur opinion sur différents points : l'obligation pour toutes les associations de se faire enregistrer, enregistrement renouvelé pour certaines associations déjà enregistrées précédemment, et pouvant amener de nouvelles suppressions ; limitations locales pour l'exercice des cultes ; défense de toute activité de bienfaisance ou d'instruction; restrictions dans l'organisation financière. Les optimistes voient dans le décret une codification des lois existantes, un *modus vivendi*, mettant fin (sur papier au moins) à l'arbitraire, et contenant pourtant quelques avantages : la création d'organisations religieuses devient plus facile, le minimum légal étant réduit à 20 personnes adultes ; ces organisations ne reçoivent pas la personnification juridique, mais elles ont la faculté d'élire des représentants jouissant de certains droits ; les élections sont à confirmer par l'autorité civile ; le décret sur la confiscation des trésors des églises qui était encore en vigueur est révoqué ; certaines fêtes ecclésiastiques seront observées suivant le vieux style (Noël, Transfiguration, Assomption). On croit généralement que les sectes seront atteintes plus gravement par le décret, à cause de l'extension de leur apostolat.

46. — Changement Constitutionnel.

Le Congrès Pan-Russe des Soviets, en mai dernier, a apporté un changement important à la situation légale des confessions

religieuses. L'ancien texte constitutionnel garantissait aux citoyens la liberté de la propagande religieuse et antireligieuse. Le nouveau texte garantit la liberté des confessions religieuses et de la propagande antireligieuse (ne disant rien de la propagande religieuse). Dorénavant, pour autant que les Soviets respecteront cette législation, ils ne pourront plus réglementer la vie culturelle et administrative des différentes églises. Les commentaires des chefs bolchéviques sont du plus haut intérêt. « Dans un domaine tel que la lutte contre la religion, dit Rykov, les mesures administratives et les ordres non seulement n'apportent aucun avantage, mais nuisent plutôt... Nous sommes partisans de combattre le stupéfiant religieux, et pourtant nous ne voulons pas prendre des mesures coercitives, et nous reconnaissons dans la constitution la liberté des confessions religieuses ». Rykov désire agir par l'école ; ainsi la face religieuse de la population changerait tout naturellement dans le sens voulu, par l'accession des nouvelles générations. Lounatcharsky, commissaire à l'instruction publique, le soutient énergiquement : selon lui, l'enseignement ne devra plus être areligieux, mais antireligieux, et dans 2-3 ans tous les professeurs seront athées. Le *Vozrojdénié* du 27 mai écrit à ce sujet : « Le nouveau plan des Soviets est clair : au lieu d'user de l'offensive directe, ils agiront par l'étouffement culturel. Que les églises restent debout, mais que personne n'entende, en dehors d'elles, même une allusion à l'existence de Dieu, et que les âmes des enfants soient armées de la pleine sagesse athée... »

II. — L'ÉGLISE PATRIARCALE.

47. — Le clergé aux Solovki.

Un Polonais échappé de ce bagne donne quelques détails du régime qu'y subissent les condamnés. La ration journalière consiste en un modeste morceau de pain et un peu de poisson séché. Les locaux ne sont pas chauffés en hiver (à 65° de latitude Nord...), et ils sont surpeuplés à tel point que les personnes faibles s'en trouvent mal. Les travaux sont exténuants. La mortalité est grande dans de pareilles conditions. En 1928, les décès

furent au nombre de 3214. L'exactitude de ces détails est, cela va sans dire, sujette à caution. Lire à ce propos le livre de R. Duguet : Un bagne en Russie rouge (*Irénikon*, V, 1928, p. 337).

48. — Lutte pour la jeunesse..

Les Tikhoniens et autocéphaliens se combattent énergiquement en Ukraine, et se disputent surtout la jeunesse. Chaque parti s'efforce d'attirer les jeunes gens de son côté par des organisations telles que cercles pour la liquidation des illettrés, associations rurales et chorales. Les jours gras, celles-ci exécutent des chansons profanes parallèlement aux cantiques religieux.

III. — RÉACTION RELIGIEUSE.

A. — DANS L'ORTHODOXIE.

49. — Le culte du patriarche Tikhon.

Le monastère Donskoï est transformé, comme nous l'avons dit (Chronique, N° 12), en musées. Il garde entre ses murs le tombeau du patriarche Tikhon. Les journaux bolchéviques abondent en indignation au sujet du culte du patriarche, prenant racine dans cet édifice essentiellement athée, « bezbojnik ». En effet, des « panikhides » sont chantées continuellement devant le tombeau, toujours orné de verdure et de fleurs fraîches. La scène qui suit se produit souvent. Le gardien prévient les visiteurs qu'on peut garder la tête couverte ; mais, le seuil franchi, la foule se découvre, les ricanements cessent, et on se recueille malgré soi. Des exclamations pieuses invectivent les rébarbatifs : « Orthodoxes, ayez la crainte de Dieu, c'est d'un saint tombeau que vous approchez ». Malgré toutes les entraves, la piété spontanée du peuple orthodoxe glorifie la mémoire de son défunt chef. N'est-ce pas là le commencement ordinaire d'une canonisation dans l'Église russe ?

50. — Les pierres clament.

C'est par ces paroles que M. Nikanorov, dans *Vozrojdénié* du

23 mars 1929, caractérise les impressions que les nouvelles générations ressentent lorsqu'elles visitent les monuments de la piété russe. Fréquemment désaffectées et transformées en musées, les églises n'en acquièrent guère par là le caractère profane, elles ne sont pas ravalées au niveau d'un instrument d'éducation esthétique ou d'études historiques, mais continuent à exercer une influence religieuse. L'amour de Dieu des bâtisseurs ne cesse de vivre dans leurs créations, et se communique aux jeunes visiteurs, que les maîtres de l'heure voudraient expurger de toute « superstition ».

51. — La campagne religieuse.

La meilleure preuve de l'activité déployée par le clergé orthodoxe sont des doléances de la presse bolchévique devant les heureuses initiatives de leurs adversaires. Citons-en quelques-unes : transformation de communautés monastiques en « *kolkhoz* » (économies collectives) prospères, conférences spirituelles et distributions de tracts, instruction religieuse des jeunes générations, missions pour stimuler les fidèles à faire leurs Pâques, activité bien délicate mais fréquemment couronnée de succès parmi les ouvriers des usines, s'opposant aux instigations impies des Bezbojniks, — c'est là le champ d'action le plus ardu ; et les résultats déplorés par les journaux communistes sont vraiment à l'honneur des travailleurs courageux. Un exemple: Une église est construite à Zeliony Gaï (province de Kharkov) ; le Soviet local donne le terrain, une coopérative fournit le fer pour la toiture, et une autre institution prend sur elle le placement de l'électricité.

B. — LES SECTES.

52. — Leurs succès.

La presse bolchévique considère les sectes comme « l'ennemi principal au front religieux ». Ne se limitant pas à la prédication, elles imitent, très heureusement d'ailleurs, l'organisation de la propagande bolchévique : cours pour agitateurs, prédicateurs, conférenciers, cercles dramatiques, chorales, etc. Elles s'effor-

cent aussi de réaliser une formule sociale nouvelle, qui corresponde aux idéals moraux du peuple russe, et s'oppose au matérialisme communiste. Quelques détails sur une économie collective modèle à Vyritsa (province de Léningrad) le feront mieux comprendre. La commune comprend 300 hommes et s'étend sur 500 hectares. Un certain Tchourikov, « frère Jean », en est le dirigeant. Homme intelligent et énergique, il a parfaitement organisé l'exploitation, et introduit beaucoup d'améliorations. (« La Russie deviendrait Amérique bien vite, si les Tchourikov étaient partout », raconte un des associés.) Toutes les exigences de la loi soviétique sont remplies, et si exactement qu'un inspecteur envoyé spécialement de Léningrad n'a rien trouvé à réprouver. Mais ce ne sont pas tant les talents administratifs de Tchourikov qui expliquent le succès de l'entreprise. Celle-ci est portée surtout par le prestige moral de son chef dans un idéalisme enthousiaste. Tous les dimanches, les sermons du « frère » attirent des foules. Le pivot de la doctrine est l'antialcoolisme. Au chant du « Venite ad me omnes qui laboratis... », Tchourikov monte en chaire, et, genre bien « américain », parle dans un microphone : « la pierre de la sobriété est devenue sommet de l'angle... Le jugement de Dieu s'est accompli sur les méchants vignerons. Le maître de la vigne est venu, et a donné son royaume aux sobres ». La foule électrisée répond par des sanglots et des exclamations : « Nous étions dans la servitude, dans l'ivresse, chère âme, maintenant nous voilà hommes ».

Une organisation analogue est signalée dans le Caucase septentrional : « l'épi vivant ». Les produits de cette exploitation ont souvent été primés aux expositions agricoles. Les membres de la commune se réunissent pour chanter les Psaumes et réciter des prières. Les paysans d'alentour montrent beaucoup d'estime pour cette communauté.

Les succès des sectes parmi les ouvriers d'usine sont aussi très considérables. La presse bolchévique s'alarme des prodigieux résultats obtenus par elle dans le bassin du Donetz.

53. — Les sectes et les communiste.

Pour ruiner l'influence sociale des sectes, les communistes les

accusent (cfr. Chronique, N° 32) d'être des instruments de la contre-révolution. Ainsi, le « Guide pour l'agitateur de la ville » *dévoile* le scandale d'un subside de 12 millions de roubles-or des « impérialistes » anglais et américains (Y. M. C. A.). Le Guépéou de l'Ukraine est en train de découvrir une connivence des Baptistes avec le gouvernement polonais. Les Baptistes, en effet, reçoivent de la littérature religieuse de leurs confrères polonais. Aux yeux soviétiques, cela devient de la littérature contre-révolutionnaire, et espionnage en faveur de la Pologne.

La presse bolchévique est très heureuse quand elle peut signaler l'influence des étrangers (ingénieurs suisses, par exemple) sur le développement des sectes dans les usines. La xénophobie leur semble une arme puissante.

IV. — PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE.

54. — État général.

L' « Antireligioznik » (organe des Bezbojniks) d'avril dernier critique le travail antireligieux accompli, et propose des réformes. « A quoi se résume notre travail antireligieux actif ? On peut le caractériser d'un mot : la défensive. Quand l'Église se propose de fêter la Noël, nous nous dépêchons d'organiser une contre-attaque, et nous sommes obligés d'organiser des réjouissances pendant ces jours, afin d'éloigner la jeunesse de l'Église et des sectes. Quand dans les usines et les villages une collecte se fait pour la construction d'une église, alors seulement le Komsomol se réveille... La défensive n'est pas toujours heureuse... Il faut passer à l'offensive, prendre l'initiative en main... attaquer les sectes... *s'arracher avec les dents* (nous soulignons, *Réd.*) chaque jeune ouvrier... Il est temps de commencer à éditer une littérature antireligieuse abondante, au lieu d'une littérature *au sujet de la nécessité d'une propagande antireligieuse...* (c'est encore nous qui soulignons, *Réd.*) L'illusion que tous les ouvriers sont athées a sa répercussion dans le fait que nous ne possédons pas de journaux antireligieux destinés à la masse ouvrière ». D'autres articles du même journal on garde l'impression que le « savant organe » de la pensée antireligieuse n'a pas la moindre

idée de ce qu'est la religion ; telle, par exemple, la proposition « ingénieuse » de lutter contre la « foi » en expliquant scientifiquement le phénomène des feux-follets...

Le « Glavpolitprosviet » (Direction générale de l'instruction politique) s'est réuni au mois de février dernier pour discuter les mesures à prendre afin de remédier à la situation sur le « front religieux », les comités bezbojniks se liquidant en maints endroits par suite de difficultés financières et de *l'hostilité de la population*. Les membres les plus radicaux proposèrent des moyens coercitifs : le renvoi de tous les fonctionnaires soviétiques non athées, l'inadmissibilité des croyants dans les « profs-soyouz » (alliances professionnelles) ; d'autres membres, plus modérés et mieux en harmonie avec la nouvelle politique (cfr. plus haut, N° 46), entre autres la présidente, Mme Kroupskaïa, la veuve de Lénine, firent valoir l'expérience malheureuse de telles mesures, qui n'avaient donné autre chose que l'auréole du martyre aux persécutés. On décida d'agir surtout par la littérature, en publiant 600.000 tracts antireligieux. Beaucoup d'écrivains pressentis refusèrent de collaborer.

A cette même réunion, on constata, non sans déplorer la situation, que la société des Bezbojniks (Sans-Dieu) ne compte que 250.000 membres, alors que leurs adversaires orthodoxes possèdent environ 50.000 églises, 500 monastères, 350.000 membres du clergé « blanc »(paroissial), et 500.000 membres des conseils d'églises paroissiales. Les sectes non-orthodoxes, ajouta-t-on, comptent environ 6 millions d'adhérents, groupés dans 25.000 communautés, avec plusieurs milliers de temples.

Le « Sovnarkom » (Soviet des commissaires du peuple) a décrété la création d'une fonction d'inspecteur de la propagande antireligieuse auprès des comités locaux de l'instruction publique.

55. — La campagne anti-pascale.

Les communistes haïssent la fête de Pâques, comme fête de la Charité, opposée au dogme marxiste de la lutte des classes. La « Krasnaïa Gazeta » le dit cyniquement : « Au point de vue du prolétaire conscient qui garde les intérêts de sa classe, chaque

baiser pascal est un coup de traître dans le dos de la révolution. En effet, la Pâques chrétienne est la fête de la fraternisation des classes. Pâques est une manœuvre contre-révolutionnaire, au moyen de laquelle la bourgeoisie mondiale tente de faire avorter la haine des ouvriers qui serait prête à l'écraser en avalanche révolutionnaire. Créer des humeurs pascales chez les ouvriers, diluer et noyer leur haine pour les parasites dans un torrent de sentiments fraternels envers leurs bourreaux et opprimeurs, — c'est bien là le miracle auquel la bourgeoisie aspire, c'est là le rêve pour la réalisation duquel elle céderait volontiers son Dieu et même le Christ par-dessus le marché ».

Cette opposition de principe est le ressort fondamental de la campagne anti-pascale. D'autres considérations viennent s'y ajouter.

1) Dans la fête russe de Pâques, au côté religieux s'associent des coutumes anciennes et très aimées, qui sont le prolongement profane de la joie immense de la liturgie. Les bolchéviques ne pouvaient les perdre de vue à cause de leur rôle débilitant sur la « conscience du prolétariat » ; ils les réduisent avec mépris à une « goinfrerie et soûlerie », et en font un des points essentiels de la propagande communiste.

2) Cette année, le calendrier ecclésiastique et civil se sont alliés d'une façon si singulière que la question de Pâques en a reçu une acuité nouvelle. La fête tombait le 5 mai. Les 1 et 2 mai étaient chômés comme fêtes révolutionnaires. Les fêtes pascales, 4-5-6 mai, devaient ou bien déterminer un chômage d'une semaine entière (la mise en marche des usines pour un seul jour, le 3, ne pouvant être envisagée sérieusement), — ou bien devaient être transportées à une autre date tout à fait indépendante de la vie liturgique, — ou bien, enfin, devaient être supprimées, mais cette dernière éventualité n'avait guère de suffrages.

La « *Komsomolskaïa Pravda* » avait ouvert une enquête sur cette question. Les avis se partagèrent, et des considérations de fanatisme antireligieux s'associèrent à des raisons économiques.

Les partisans du travail pascal faisaient valoir des raisons de principe, et les pertes que le chômage ferait courir à l'économie nationale.

Les partisans du chômage pascal (la majorité, et c'est leur

avis qui prévalut) mettaient en avant l'avantage que celui-ci pourrait procurer pour la formation de stocks de matière première, dont la pénurie se faisait sentir très généralement, et surtout dans l'industrie textile. Réalistes, ils y ajoutaient l'absentéisme (progoul) des ouvriers, mal chronique combattu par le « prolétariat conscient », et qui certainement deviendrait presque général pendant les journées en question. En un mot, toutes considérations d'opportunité. Aucune objection fondamentale contre la suppression du chômage ne parut, et pour cause, dans l'organe du « Komsomol ».

Le chômage pascal ayant été adopté presque partout, il fallut songer à lui garder son caractère communiste, pour ne pas en faire une concession à la religion. Cette question attira l'attention de tous les comités des bezbojniks. Le cri de ralliement fut : « guerre à toutes les traditions qui entretiennent le peuple dans une atmosphère non-révolutionnaire ». Pour le réaliser, il s'est agi de trouver le moyen d'occuper les loisirs des prolétaires conscients ». Parmi les « amusements » projetés, citons : les excursions de plusieurs jours en provinces, parfois même très lointaines (le tourisme semble être très cher au Komsomol) ; et surtout des divertissements populaires (cinémas, représentations théatrales en plein air et dans les salles, cortèges carnavalesques, feux d'artifice) pendant la nuit pascale, si intensément sanctifiée par l'Église orthodoxe dans la lecture des Actes des Apôtres, suivie des Matines solennelles et de la Liturgie. Dans les clubs de la jeunesse communiste, des conférences sous forme de questions et réponses (par exemple : l'âme existe-t-elle ? la mort et la résurrection, l'âme et la mort à la lumière de la religion avec expériences sur les animaux), des concours de musique, etc ; des visites aux musées « matérialistes » (musées antireligieux, de biologie, de physique, d'hygiène). Une mesure parmi d'autres est bien plaisante: afin de permettre aux mères de famille d'assister aux réunions, on projeta l'organisation de « troupes de nourrices », qui veilleraient entretemps sur les poupons.

Pourtant, ces plans furent réalisés nonchalamment. La « *Komsomolskaïa Pravda* » du 11 avril jetait un cri d'alarme sur l'avortement de la campagne anti-pascale, qu'elle appelle « combat pascal », et sur l'incurie des comités bezbojniks : nombre insuffi-

sant de tracts anti-pascaux, pénurie de pièces et films antireligieux, etc. Une caricature représente une « pêche à la ligne ». D'un côté, deux copains : un « tserkovnik » (partisan de l'Église) et un « sektant », très sportifs, ont déjà attrapé deux gros poissons, « la jeunesse », et sont en train d'en capturer un troisième avec des hameçons intitulés : koulitch (pain pascal), réunions de prières, etc. De l'autre côté, un bezbojnik endormi et bredouille ; son misérable hameçon est intitulé : « réunions embêtantes de la cellule bezbojnik ». Le journal est surtout anxieux pour les villages où les traditions sont mieux enracinées. Il propose aux « Komsomols » des villes d'aller « réveiller » les campagnes.

A Moscou, la nuit pascale, le carnaval blasphématoire se déroula sur les grandes places, mais les églises regorgèrent quand même de monde, et parmi les communistes il y en eut qui ne purent résister à l'envie de jeter un coup d'œil sur les cérémonies religieuses.

56. — Les cloches.

Depuis quelque temps, l'athéïsme militant a dirigé ses armes contre le son des cloches. Citons certains cas. A Toula, il est tout à fait prohibé ; à Jaroslav, les communistes ont protesté contre le carrillon continuel de Pâques, mais, chose curieuse, le procureur provincial n'a pas donné suite à la plainte, la trouvant illégitime. A Moscou, les églises situées à proximité des hôpitaux, sanatoriums, maisons de repos, ne peuvent plus sonner leurs cloches. Les ouvriers d'une usine de Léningrad ont demandé qu'on défende de sonner les cloches les jours de repos : « Nous ne pouvons nous reposer même une heure à cause de cette sonnerie des ténèbres. Nous invitons les ouvriers à obtenir la prohibition à Léningrad et dans d'autres villes ». Enfin, la « *Komsomolskaïa Pravda* » du 7 avril dernier a commencé une campagne en règle contre les cloches, prétextant des raisons économiques. Après avoir agrémenté son récit par des inepties sur le rôle des cloches dans la vie religieuse, elle estime leur poids total à 100.000 tonnes de bronze, ce qui satisferait une bonne part des besoins de l'industrie (électrique surtout) en cuivre et étain.

L'importation de ces métaux en serait d'autant diminuée, et l'économie realisée se monterait à 55 millions de roubles-or. L'organe communiste propose de commencer par les cloches des édifices reliligieux désaffectés, pour rendre ensuite cette mesure générale.

57. — La presse.

L'initiative des ouvriers de Kiev contre l'impression de littérature religieuse (Cfr. Chronique, Nº 35) a été suivie en maints endroits ; mais au Congrès des ouvriers typographes de l'U. R. S. S., elle n'a pas été adoptée. A la proposition de refuser tout ouvrage religieux, les adversaires ont opposé le chômage qui s'en intensifierait.

Le Gosisdat (Éditions de l'État) est battu par des maisons d'éditions privées dans le domaine de la littérature pour enfants et des écrits idéologiques. La « *Komsomolskaïa Pravda* » veut y voir une intrigue contre-révolutionnaire, mais n'est-ce pas pur jeu de l'offre et de la demande ?

Le même journal du 30 avril donne quelques nouveaux détails sur le « scandale » des maisons d'éditions soviétiques qui publient des périodiques et ouvrages religieux ; entre autres : « Les Psaumes de Sion » (5.000 exemplaires) ; « Les cantiques religieux » (10.000 exemplaires) ; le « Dictionnaire biblique et théologique » (5.000 exemplaires) ; la Bible (25.000 exemplaires) ; le « Khristianine » ; le « Baptiste » ; « La voix de la Vérité » (à remarquer : toute littérature des sectes). D'où obtient-on le papier, se demande le journal ? Le « Boumsyndicat » (Syndicat du papier) n'en donnerait pas un seul kilogramme. Ce seraient les « popes » (sous ce nom sont compris adventistes, baptistes, orthodoxes, etc., tous les croyants, en un mot) qui entreraient dans les bonnes grâces de directeurs des typographies.

« Il faudrait approfondir l'affaire... Les ouvriers typographes qui sont l'une des équipes les plus actives des prolétaires soviétiques ne doivent pas aider les popes,permettre à la puissance du passé de traîner les citoyens de l'U. R. S. S. en arrière.L'alliance professionnelle des ouvriers typographes doit inclure dans les contrats collectifs le refus d'imprimer de la littérature reli-

gieuse. Les ouvriers typographes doivent se réunir pour combattre la religion, et proclamer le boycottage antireligieux. Que les travailleurs de la poste refusent de transporter de la littérature religieuse. Cellules du Komsomol des ouvriers typographes et des ouvriers de liaison, en avant, aux positions de tête de la lutte antireligieuse ! ».

58. — Un tract antipascal.

Il est intéressant de donner une idée d'un tract antipascal. (« *Pâques, sa signification et son origine* ») du camarade Roumiantsov, publié à 145.000 exemplaires, et considéré par les siens comme irrésistible dans son argumentation. Les principales « batteries » de l'auteur pour démontrer l'impossibilité historique du Christ sont : 1) l'inexistence de Judas, prouvée surtout par le prix trop modique de la trahison ; 2) l'invraisemblance de l'entrée triomphale à Jérusalem sous un régime politique fort et soupçonneux ; 3) La date mobile de la fête qui en indique l'origine « solaire ». Le camarade R. se livre ensuite à une interprétation solaire et matérialiste des coutumes pascales russes, et finit par décrier la nocivité de la fête tant au point de vue politique, — retour aux traditions, — qu'au point de vue économique, — la religion amenant *nécessairement* l'incurie du paysan dans la culture, car il ne se remet plus qu'à la Providence, et la fête occasionnant d'autre part des dépenses stériles et ruineuses.

II. A l'Etranger.

A. — MOUVEMENT DES ÉTUDIANTS RUSSES CHRÉTIENS.

59. — Les idées directrices.

Dans le « mouvement » même se dessinent deux tendances : l'une contemplative, desirant amener la jeunesse à une vie liturgique aussi intégrale que possible ; l'autre plus apparentée à l'esprit de l'Y. M. C. A., se préoccupant surtout d'un travail pédagogique et culturel. Dans son allocution du 3 février, le

P. Tchetverikov, aumônier du « mouvement », incline vers la conception active qu'il ne croit pas inconciliable avec une vie intérieure intense. Un exemple concret est donné à l'appui : 10, Boulevard Montparnasse, siège de l'organisation, devient une ruche de clubs, cercles d'étude, etc. ; mais il reçoit aussi son coin consacré à Dieu, le temple de la Présentation de la Sainte Vierge, jamais désert ; on s'y retire pour l'oraison,et on y prie collectivement aux offices liturgiques. Le P. T. a confiance ; il ne passe pas sous silence les défauts intérieurs : séparatisme, esprit de critique, médisances, — ni les points critiqués par l'extérieur : « sympathies » franc-maçonnes, amitié avec des étrangers non-orthodoxes. La persévérance, conclut l'orateur, est le secret du succès dans toute entreprise. Il la souhaite à tous les travailleurs qui fléchissent après l'enthousiasme de la première heure.

60. — Une enquête.

Nous signalions (Chronique, N° 39) l'enquête au sujet des idées sur Dieu, à laquelle serait soumise la jeunesse russe émigrée. Les réponses sont arrivées, et voici les résultats sommaires. Presque la totalité en est affirmative sur la question de la foi en Dieu. Parmi ces croyants, 20 % ne connaissent pas du tout l'Évangile ; 40 % l'ont lu, mais n'ont pas l'habitude de le lire ; 40 % le lisent habituellement et l'aiment. Suit une statistique sur les convictions des croyants en tant qu'orthodoxes : elle nous paraît quelque peu déroutante, l'addition des différentes catégories ne donnant pas le total de 100 %. Mais elle peut cependant intéresser : 18 % sont des orthodoxes convaincus de la vérité de leur Église et de la nécessité d'y appartenir ; 40 % adhèrent à l'orthodoxie par tradition et instinctivement ; 18 % se disent chrétiens tout court, et ne voulant faire partie d'aucune confession. A. T., dans le « *Messager* » d'avril 1929, tâche d'élucider les causes et de déterminer les conséquences de ce petit pourcentage de vrais orthodoxes parmi la jeunesse croyante. Un grand nombre ont quitté la Russie très jeunes, et leur éducation peu soignée et utilitaire les pousse vers une activité concrète et distrayante (jeux, sports, danses, etc.) plutôt qu'à la réflexion.

D'autre part, cette foi vaporeuse explique la faiblesse de l'esprit créatif. C'est une foi inopérante. La majorité de ces jeunes gens marque de l'indifférence envers l'orthodoxie parce qu'elle ne la connaît pas. Il lui faut la science et la direction. N'est-ce pas là la mission du « mouvement ?

61. — Le travail religieux parmi la jeunesse.

En étroite connexion avec les constatations de A.T. se trouvent des idées publiées dans les Numéros de mars et d'avril du « *Messager* » sur le rôle de l'éducation et de l'instruction religieuses. Elles s'accordent à signaler la valeur prépondérante de l'éducation dans la formation religieuse de l'enfant, comme s'adressant à toutes ses facultés. Le faire vivre dans un milieu intensément religieux, c'est mouler son âme pour toute la vie. Une atmosphère orthodoxe complète était réalisable en Russie, mais dans l'émigration, où la vie de famille est souvent très réduite, et le calendrier civil en plein désaccord avec l'année liturgique orthodoxe, elle est quasi impossible à obtenir. Un remède partiel est l'organisation de campements en été, où le prêtre assumerait la tâche difficile de diriger les jeunes caractères sur la voie traditionnelle russe et orthodoxe. Il faudrait veiller à une instruction religieuse solide, ce qui est moins difficile à organiser ; les écoles du jeudi et du dimanche devraient la procurer aux enfants, et les armer contre les dangers des prosélytismes à l'étranger et contre l'athéisme à leur retour en Russie. Quant à ceux qui seraient déjà victimes de la négligence apportée à leur formation religieuse,il faudrait leur proposer non une doctrine verbeuse, mais la pratique des vertus héroïques chrétiennes, et détruire ainsi les deux objections les plus courantes contre la religion : la limitation de la personne humaine, et le mysticisme débilitant.

62. — Les événements.

La campagne de janvier dernier, visant l'augmentation des abonnés du « *Messager* » n'a pas donné tous les résultats attendus. Le retard du N° double, janvier-février, donnant les instruc-

tions nécessaires, a dérangé l'organisation de la campagne. L'accroissement obtenu est de 106 nouveaux abonnés, habitant surtout la France, la Pologne, la Lettonie. Les pays ayant fait partie de l'ancien Empire russe comptent maintenant le plus d'abonnés, ce qui confirme le succès que le mouvement y rencontre (Cfr. Chronique, N° 37). Les anciens records étaient détenus par les Balkans et la Tchécoslovaquie. Ils ont perdu leur position par suite de la diminution du nombre des émigrés russes.

La campagne financière à Paris a donné jusqu'à présent 93.500 francs. La somme visée est de 100.000. Dans les autres pays, la même campagne a obtenu de bons résultats. Londres s'est distingué à cet égard, grâce à la générosité des Anglais.

Les nouvelles sur place sont bonnes. On travaille avec enthousiasme à étudier les Saintes Ecritures.

B. — FRANCE.

63. — La Semaine Sainte à Paris.

Du 29 avril au 4 mai, se sont déroulées, dans les 12 églises et chapelles orthodoxes russes de Paris, les solennités de la Semaine Sainte. Les cérémonies les plus imposantes se passèrent le jeudi, le vendredi, le samedi, et la nuit de Pâques, dans la cathédrale de S. Alexandre Nevski (rue Daru) et le Serguievskoié Podvorié (93, rue de Crimée). Le clergé et les fidèles ont fait preuve d'un grand élan religieux : l'exécution des offices fut belle, l'assistance très recueillie. Les locaux ne pouvaient contenir la foule qui se comptait par milliers, et dans laquelle les étrangers étaient en grand nombre. A la rue Daru, la nuit de Pâques, les fidèles débordèrent de l'église et de son jardin jusqu'au Boulevard de Courcelles. Le quartier fut illuminé par les myriades de petites flammes venant des cierges rituels ; en Russie on les rapportait à la maison pour y allumer les lampes devant les images saintes. Le jour de Pâques, le Serguievskoié Podvorié invita les enfants russes dans l'après-midi. Après une procession au son de toutes les cloches, on leur offrit les réjouissances traditionnelles. Les étudiants de l'académie théologique et les membres de la fraternité de S. Serge eurent la charitable pensée

de visiter les infirmes dans les hôpitaux, et de leur apporter la joyeuse nouvelle de la Résurrection avec un petit réconfort matériel.

64. — Foyers religieux.

Une note de M. Pierre Ivanov dans « *Vozrojdénié* » du 26 avril attire, avec des paroles émues, l'attention de l'émigration sur un couvent de dames russes, « la joie inespérée », à Gargan-Livry, non loin de Paris. Parmi les dames, il y en a qui mènent une vie contemplative ; d'autres s'occupent de petites filles russes. L'éducation en est profondément religieuse. Les offices se font d'après le rituel monastique, dans une pauvre petite chapelle, mais la ferveur n'y perd rien. « Ici se reflète l'esprit du peuple russe pauvre et saint. Le but de l'institution est de réunir sous le voile de la Reine des cieux tous ceux qui n'ont où s'abriter ». M. I. conclut par un appel à la générosité de ses compatriotes à l'occasion de Pâques : ce serait cruel, dit-il, de laisser beaucoup d'orphelins sans cadeau dans la grande joie pascale.

Un autre foyer religieux, d'un genre différent, se développe à Billancourt, cette banlieue de Paris qui possède une forte population russe, travaillant surtout aux usines Renault, et composée en majeure partie d'anciens officiers. Après une journée fatigante de huit heures, ces ouvriers « *sui generis* » se rendent avec empressement plusieurs fois par semaine dans la petite église orthodoxe de S. Nicolas à une conférence du curé. Souvent celle-ci est suivie d'une répétition de chant ecclésiastique. Les difficultés de la vie sont oubliées dans ce milieu réconfortant. Le dimanche et le jeudi, on réunit les enfants pour des leçons de religion et de branches russes. Bientôt la Croix-rouge et la paroisse organiseront de concert un jardin d'enfants.

65. — Amitié anglo-orthodoxe.

Le dimanche 12 mai, le métropolite Euloge, entouré d'un nombreux clergé, a célébré les vêpres solennelles en l'église américaine épiscopalienne de Paris. Les ornements orientaux

produisaient une impression étrange dans le milieu gothique. L'assistance se tint généralement debout pendant l'office, et sembla y participer intimement. M. Nikanorov, dans « *Vozrojdénié* » du 17 mai, écrit à ce propos : « La communion était entière, et il semblait qu'une marche, petite, mais vivante et importante, vers la grande union du monde chrétien, encore hélas séparé, était franchie ». Le métropolite parla de l'antiquité du rite qui venait de se dérouler, et de l'union des chrétiens, œuvre non de la hiérarchie seule, mais également du peuple des fidèles. Le meilleur moyen de la promouvoir, dit-il, c'est de former des pasteurs éclairés dans les écoles théologiques. Le P. Boulgakov ajouta quelques considérations sur l'académie théologique russe de Paris, comme continuatrice de la tradition orthodoxe. Le Rev. Frederick W. Beekman, Recteur de l'église, s'adressa à ses paroissiens, en les engageant à venir en aide à ceux qui « du fond de l'antiquité ont gardé le trésor chrétien jusqu'à nos jours et combattent pour sa conservation ultérieure ». Les sœurs de la congrégation de dames de la rue Daru firent une collecte fructueuse.

66. — Mort de Lord Revelstoke.

Le 19 avril dernier est mort subitement à Paris Lord Revelstoke, membre de la commission des experts, de la famille des banquiers Baring. Les émigrés russes perdent en lui un sincère ami et bienfaiteur, aussi discret que munificent. Quand les Bolchéviks mirent la main sur les fonds russes en Angleterre, destinés au ravitaillement en munitions des armées impériales, les nombreux russes engagés dans ce service se trouvèrent sur le pavé. Ami intime de feu le comte Benckendorff, dernier ambassadeur impérial à Londres, et gardant un souvenir très sympathique de son voyage en Russie pendant la guerre, Lord R. constitua un « fond Baring », qui vint en aide à ces malheureux. Ce fond exista jusqu'en 1924, date à laquelle tous les destinataires avaient pu se tirer d'embarras. Il fut aussi très généreux pour l'église orthodoxe russe et la Croix-rouge russe à Londres. Citons un de ses derniers gestes, vraiment royal. Conduit par un ami au Serguievskoié Podvorié à Paris, il s'y intéressa vive-

ment et, apprenant les difficultés financières qui arrêtaient l'installation de l'éclairage électrique, il s'approcha de la boîte à cierges, et signa un chèque de 25.000 francs. Le 27 avril, en l'église de ce Podvorié, une Panikhide fut célébrée en mémoire de Lord Revelstoke.

C. — ANGLETERRE.

67. — La troisième conférence Anglo-Russe.

Du 3 au 8 avril se tint à Hoddesdon, près de Londres, la troisième Conférence Anglo-Russe. Nous y reviendrons dans une prochaine Chronique.

D. — ALLEMAGNE.

68. — L'orthodoxie à Berlin.

Les partisans du métropolite Euloge ont érigé une chapelle à la Hardenbergstrasse. Quant aux fidèles du synode de Karlovtsi, ils possèdent la cathédrale dont nous avons parlé (Chronique, N° 18). La situation financière en serait assez difficile. Au dire du parti adverse, les créanciers auraient l'intention d'intervenir énergiquement pour rentrer dans leurs fonds. Mgr Tikhon, évêque orthodoxe de Berlin, dément les nouvelles d'insolvabilité, et se montre optimiste. En tout cas, on n'a rien annoncé de décisif au sujet de la cathédrale. Pourtant, un détail ferait croire que les possesseurs du bâtiment s'appliquent à en tirer le plus de profits possible. Une taverne « Domklause » s'est établie au rez-de-chaussée de l'édifice.

69. — Le trésor de l'Ordre de Malte.

A ces nouvelles assez alarmantes, s'en joignent d'autres non moins embrouillées. Il s'agit d'une partie du trésor de l'Ordre de Malte : l'image de Notre Dame de Palerme, attribuée à S. Luc, une relique insigne, la main droite de S. Jean Baptiste, et un morceau de la vraie croix. Leur histoire est agitée. En 1798, à la prise de l'île de Malte par les Français, le comte Litta, représentant de l'Ordre, en transporta le siège en Russie, avec la bénédiction de Pie VI, et l'empereur Paul I, y voyant une

arme puissante contre la révolution, en devint Grand-maître. A ce titre, il reçut la garde du trésor, contenant encore d'autres richesses en plus de celles déjà mentionnées, et comprenant des biens-fonds que l'Ordre possédait en Russie, en grande partie par testament du dernier prince de la célèbre maison d'Ostrog. Nous n'entrerons pas dans les vicissitudes de l'histoire de l'Ordre de Malte en Russie. En 1817, l'empereur Alexandre abolit l'Ordre dans l'empire.

Les reliques avaient été placées d'abord au palais de Gatchina (depuis 1800 une fête religieuse commémore l'événement, le 12 octobre), ensuite à l'église du Palais d'hiver, en l'honneur du Saint Suaire. L'impératrice Marie Féodorovna les prit avec elle en exil, et, après sa mort, les grandes-duchesses Xénia et Olga, ses filles, les envoyèrent à Berlin, lors de la consécration de la cathédrale (Cfr. Chronique, N° 39), en priant le métropolite Antoine de les remettre au patriarche serbe Démétrius, qui en assumerait la garde, ce à quoi il avait consenti. Retenu pendant quelque temps en Europe occidentale, Mgr Antoine, attendant un moment propice au transport, déposa les précieux objets dans la cathédrale russe de Berlin. Maintenant, le sort incertain de celle-ci fait craindre pour l'avenir du trésor. En effet, le bruit court que les créanciers auraient l'intention de s'en saisir, que les Bolchéviks prétendraient à leur propriété, et, enfin, que les Chevaliers de Malte ne resteraient pas étrangers à l'affaire. Il y a bien des complications juridiques. Paul I a-t-il reçu les objets en donation, ou en simple garde ? L'empereur Alexandre I avait-il le droit de déchirer le contrat bilatéral entre la Russie et l'Ordre souverain ? Certains avocats russes font en tout cas valoir la prescription contre les prétentions des Chevaliers. Mais toutes ces discussions paraissent encore prématurées, aucun fait nouveau n'étant venu préciser la situation qui reste incertaine. Suivant des renseignements venus du parti « Karlovtsi » les reliques seraient en pleine sécurité, et le roi Alexandre I de Serbie aurait enjoint à son représentant à Berlin de faire les démarches nécessaires pour les transférer à bon port. On leur préparerait un emplacement dans la chapelle du Palais royal de Belgrade, d'où, trois fois l'an, elles seraient transportées dans l'église russe pour l'adoration des fidèles.

E. — SUISSE.

70. — Service interconfessionnel à Genève.

Un service commun de cinq confessions, — orthodoxe, réformée, anglicane, luthérienne et vieille catholique, — fut tenu le 20 janvier 1929 à la cathédrale réformée de S. Pierre de Genève. Le but en était d'introduire les fidèles dans une atmosphère *pratique* d'unionisme, la lecture seule ne pouvant suffire à cette fin. L'office était composé somme suit : Le Pasteur réformé prononça une allocution en guise d'introduction, suivie d'une lecture sainte, et du cantique « Grand Dieu, nous Vous louons » (en français). L'archiprêtre orthodoxe (le P. Orlov), curé de la colonie russe, chanta une prière slave, et le chœur russe exécuta le « Pater ». Le Ministre anglican lut le chapitre 12 de l'épître aux Romains, en anglais. Après un nouveau cantique par l'assistance, « Agneau de Dieu », le Pasteur vieux-catholique parla sur un texte de l'épître aux Philippiens (2, 9). Le chœur russe se fit de nouveau entendre. L'office fut clôturé par une prière en allemand, prononcée par le ministre luthérien, un cantique de Luther et la bénédiction. Les catholiques, invités, s'étaient abstenus. L'assistance se montait à 2.000 personnes. Les organisateurs furent très satisfaits des résultats obtenus, les fidèles entrant très bien dans les sentiments qu'on avait désiré éveiller en eux : l'accroissement de la compréhension et de l'estime mutuelles.

F. — FINLANDE.

71. — Le « Skite » de Valaam.

Une note émouvante de M. Nikanorov, parue dans « *Vozrojdénié* » du 13 avril, est consacrée à une fondation de feu le grand-duc Nicolas de Russie dans l'archipel de Valaam (lac Ladoga), pour le repos de l'âme des soldats tombés durant la grande guerre. La réalisation en fut confiée au confesseur du grand-duc, l'hiéromoine Georges. Un « skite » (cella) a été construit dans le style vieux-russe sur les plans du grand-duc Pierre, frère du défunt. Le P. Georges, qui a pris le « grand habit » mo-

nastique et le nom d'Ephrem, en est devenu le supérieur. Maintenant il n'y a plus que lui, toujours fidèle à l'intention du fondateur. Nuit et jour, le solitaire prie pour les soldats morts. Citons un témoin : « Dans les eaux transparentes du golfe calme, se mire un monticule boisé et une chapelle blanche... Je me dirigeai vers elle ; je m'approchai de l'entrée, et je le vis tout seul encenser le temple en chantant doucement : *ô lumière paisible* (chant de vêpres)... Non loin de là se trouve un tombeau qu'il a creusé ; il dort dans un cercueil... » M. Nikanorov conclut excellemment en voyant dans cette vie sainte et simple une possibilité de réaliser quelque peu l'idéal de « Kitej » (Jérusalem céleste de la piété russe populaire, que seuls les purs peuvent entrevoir), pour lequel tant de personnes s'enthousiasment, à condition cependant que cet élan ne soit pas pur esthétisme. « Ici, ce n'est plus une légende, mais la vraie vie de la foi illimitée, une porte ouverte sur l'au-delà, sur la vie infinie (expression tirée du Kondakion des défunts). On ne peut laisser la chose telle quelle, l'intention du grand duc ne serait pas réalisée. Quel monument plus vivant pourrait-on lui ériger ? »

G. — PÉROU.

72. — Émigration de Cosaques.

Le gouvernement péruvien a autorisé la fondation d'une colonie de cosaques russes, venant principalement des Balkans. Ils sont 3000. Ils ne désirent pas perdre leur religion et leur nationalité. A cette fin un prêtre russe a été invité à les accompagner et des mesures ont été prises pour approvisionner les colons en journaux et livres russes.

D. C. L.

Revue des Revues.

N.-B. — Les Revues non-catholiques sont marquées du signe *.

I.

Revues se rapportant spécialement à l'Église Russe.

*** POUT.**

N° 15, *février*, 1929.

Troïtski, S. — Le mariage et le péché. I. Le mariage avant le péché. *(A suivre).*

Boulgakov, S. — Essai sur la doctrine de l'Église. IV. Le dogme du Vatican. *(A suivre).*

Alexéiev, N. — L'Occidentalisme russe.

L'Auteur commence par définir l'occidentalisme ; il n'y voit guère une utilisation par le peuple russe de l'acquis occidental dans le domaine matériel, mais l'emprunt d'une idéologie, le refus de toute originalité à la Russie. Sont ensuite passées en revue les différentes espèces de cet occidentalisme, inspirées par les aspects multiples de la culture occidentale. En premier lieu, l'occidentalisme officiel et réactionnaire, cherchant à instaurer un ordre «à la prussienne»: Pierre le Grand, «prussianisant» l'armée, Paul I féru de discipline, au point de composer un règlement pour sa fiancée, Alexandre I avec les villages — casernes, Nicolas I couvrant le régime « prussien » d'une étiquette russe et « pravoslave ». L'Auteur envisage alors les occidentalismes « d'opposition », plus subtils et séduisants ; l'occidentalisme « libéral » (Tourguénev, Tchitchérine, etc.) considérant l'histoire russe comme page blanche, le peuple russe comme masse amorphe : il faut le développer «à l'européenne», puisque rien d'autre ne le distingue des peuples européens que son état de culture embryonnaire, lui inspirer le « culte » occidental de la personnalité humaine, — ce serait là la vraie voie. L'occidentalisme « radical » (Herzen, Bakounine, Pissarev, etc.) va plus loin : l'humanisme devient anarchisme. Les radicaux haïssent le régime politique russe et en désirent la destruction violente. Ce n'est plus l'occident « bourgeois » qui lui sert de modèle ; ils « dépassent » et renient ce maître, et en cherchent un nouveau dans les pages les plus anarchiques du passé russe, l'occidentalisme se muant en un « slavophilisme mutin ». La *Révolution* n'est plus l'européanisation de la

Russie ,mais le bouleversement de l'Europe suivant les recettes de Razine et Pougatchov. Marx est venu remettre le radicalisme russe dans la voie occidentale par sa théorie du déterminisme économique : le capitalisme ne pouvant être évité, il fallait l'instaurer en Russie pour arriver au collectivisme. M. A. conclut en résumant les principes communs de ces tendances divergeantes de l'occidentalisme : 1°) l'attribution d'une valeur absolue à la culture occidentale ; 2°) la mésestime de la culture russe et des cultures asiatiques ; 3°) le fétiche d'un perfectionnement par les *institutions*, au lieu du perfectionnement de l'individu ; 4°) l'incompréhension des besoins réels de la Russie, conditionnés par sa situation économique, géographique et politique.

Ne pourrait-on pas résumer encore ces défauts par le manque d'esprit critique ? Les occidentalistes n'étaient-ils pas tout sauf ce qu'ils auraient dû être, des fils de la vraie culture occidentale ? L'A. lui-même ne semble pas entrevoir, à travers toutes les déformations que ses compatriotes ont prises pour de l'authentique, l'essentiel que ceux-ci n'ont pas vu non plus : la science de l'homme qui n'a pas de patrie. Les écoles idéologiques adverses, du reste, auxquelles M. A. paraît réserver ses sympathies sont aussi tombées dans des exagérations. Il serait désirable d'en avoir un aperçu aussi intéressant que celui que nous avons résumé.

Stratonov, J. — Le développement du désordre ecclésiastique après le premier concile de Karlovtsi.

Frank, S. — A la mémoire de J. J. Eichenwald.

Livres nouveaux.

*** Viestnik. — Le messager, organe du mouvement russe chrétien.**

IV, 1929, *mars.*

Boulgakov, S. — L'Annonciation dans la Passion.

Article commentant la coïncidence cette année de l'Annonciation orthodoxe avec le troisième dimanche du Carême (adoration de la Sainte Croix). Ne serait-ce pas un chevauchement abusif ? Les distinctions liturgiques sont faites par opportunité et non pour des raisons essentielles, les mystères chrétiens n'étant plus soumis au temps et la liturgie ne dissociant d'ailleurs jamais la joie de la souffrance. Les idées de l'A. lui sont suggérées par une icone originale appelée « Annonciation de la Passion » (*Strastnoié Blagoviéchtchénié*),l'archange Gabriel,l'annonciateur de la joie, portant une croix. Il ne faudrait pas croire que ce sujet représente une Annonciation spéciale de la Passion, inconnue d'ailleurs ; c'est bien celle de Nazareth : la Sainte Vierge qui, suivant une tradition, aurait été surprise dans la lecture du 53e chapitre d'Isaïe, a compris le mystère intégral de l'Incarnation ; la croix ne contredit pas la joie, elle en est la condition,

elle symbolise l'amour total et la victoire. Les pages du P. B. sont fort belles.

Le Staretz Ambroise et la jeunesse.

Dans maints endroits du *Messager*, il est rappelé que la religion vivante n'est pas seulement nécessaire dans la vieillesse, mais à tout âge ; sans elle, la vie n'a jamais de sens. L'article insiste sur cette idée. Le Staretz Ambroise apparaît dans ces lignes comme un doux ami de la jeunesse, souvent orgueilleuse et meurtrie. Son grand don était la *sympathie* : par une parole, il console une douleur désespérée, il résoud une situation qui paraissait inextricable, à tous il fait *palper* la vérité du christianisme. L'exemple d'un saint n'est-il pas plus convaincant que les syllogismes les plus rigoureux, surtout pour un caractère russe ? Nous choisissons quelques aphorismes du Staretz, qui en font entrevoir l'ascèse.

« Inscris tout péché, aussi petit qu'il soit, et confesse-le ensuite. Il est nécessaire de noter les péchés, car autrement nous remettrons toujours à plus tard leur aveu : tantôt le péché paraît trop petit, tantôt nous avons honte de l'avouer ; nous promettons de le dire un jour, et le jour arrivé nous l'oublions, et n'avons plus rien à dire ».

« Après la communion, celui qui y cherche de la consolation éprouve une sécheresse, mais la grâce demeure chez celui qui s'en trouve indigne ».

« La prière ardue est supérieure à une prière facile : le royaume de Dieu est pris par la force ».

« La charité est supérieure à tout. Si tu n'as pas la charité, mais si tu désires l'avoir, fais-en les œuvres. Le Seigneur verra ton désir et ton effort, et mettra la charité dans ton cœur ».

Hiéromoine Jean. — L'épître de Saint Paul à Philémon.

L'Auteur ne s'arrête pas à une interprétation historique ou morale de l'épître ; elles lui paraissent moins riches que l'ouverture du sens spirituel, et ceci sans symbolisme s'arrêtant à chaque détail, mais par une méditation pénétrante. L'épître serait la « parabole du Fils prodigue » de l'apôtre. Onésime est l'homme déchu, l'esclave fugitif de Dieu-Philémon ; dans ses errements, Onésime ne trouve pas la liberté qui ne peut résider dans les choses extérieures ; il tombe dans les filets de la charité de l'apôtre, prisonnier du Christ, obtient la liberté du cœur, et revient au Père comme fils et non plus comme esclave. Le rôle de l'apôtre, la recherche de l'homme errant, la création d'un fils d'un esclave, l'intercession auprès du Père, — est de nos jours l'œuvre collective (sobornaïa) de l'Église, des prêtres surtout.

Rien de bien original dans ces pensées ; pourtant l'article se lit avec joie, tant le sujet absorbe l'Auteur qui l'expose avec son style habituel, respirant l'esprit de religion très communicatif.

Chévitch, C. — L'Église en Russie.

Extraits de lettres reçues de Russie et datées de l'automne 1928. Des

personnes profondément religieuses racontent le rôle de leur vie intérieure dans leurs épreuves. (Il est intéressant de remarquer que les lectures pour la soutenir se font dans les Pères orientaux : S. Jean Chrysostome, S. Théodore Studite, etc.) Mais cet isolement religieux ne paraît pas suffisant. La lutte contre le mal extérieur s'impose ; que serait-il arrivé, se demandent-ils, si la hiérarchie russe s'était limitée à la sauvegarde de son avoir spirituel propre ? L'athéisme est le seul ennemi ; tous les croyants, quelles que soient leurs convictions, devraient se liguer contre lui.

Tchaoussov, J. — De la lecture de la Bible.

C'est une réponse à des lettres venant de personnes russes et exprimant les idées les plus variées sur ce sujet. L'Auteur déplore la façon dont maintenant, dans l'émigration russe, on se met à cette sainte lecture : certains s'approchent de la Bible comme de tout autre livre, avec l'intention d'y glaner quelques belles pensées, mais en rejetant tout ce qui ne leur conviendrait pas aussi bien ; d'autres s'adonnent à des consultations superstitieuses. La vraie manière de lire la Bible, c'est de prendre conscience de la valeur du livre. Pour un orthodoxe, il est inspiré, et toute l'attitude du lecteur s'y conformera. M. T. rappelle les habitudes dans la « Sainte Russie » : la Bible avait une place spéciale, on allumait un cierge ou une lampe avant la lecture, on baisait respectueusement le livre. Il faut reprendre ces saintes coutumes. Chaque parole doit être lue avec attention, respect et humilité. La méditation des Saintes Écritures consisterait surtout à comparer sa vie avec ce qu'elle devrait être selon la parole de Dieu. On obtiendrait ainsi la componction, l'oraison, et une connaissance « organique » du texte sacré. Les lignes de M. T., à qui on pourrait reprocher quelque sentimentalisme, impressionnent favorablement par leur sincérité.

Zernova, S. — L'Amérique. (*A suivre.*)

Notre Vie. — Page de la jeunesse.

Bulletin du Cabinet religieux et pédagogique. — N° 4.

Z. — L'Église et l'école en Russie.

Note intéressante par la prévision et la solution de problèmes bien connus en Europe occidentale. L'Auteur envisage trois types d'écoles : confessionnel, interconfessionnel, et laïc, et rejette énergiquement l'école interconfessionnelle, comme ne présentant que des inconvénients : impossibilité d'une vie religieuse complète chez l'enfant, ce qui est pourtant capital surtout pour un orthodoxe, et introduction inévitable de luttes religieuses à l'école. Les subsides de l'État devraient être partagés proportionnellement entre l'école laïque et l'école confessionnelle. L'Auteur désirerait une liberté d'enseignement complète pour toutes les confessions, mais à condition qu'elles ne soient pas agressives.

J. L. — Les aspirations spirituelles de la jeunesse.

Document intéressant, tiré des correspondances de Russie et de la presse communiste. Le dogmatisme marxiste entrave toute liberté de l'esprit. Il est possible de se développer « quantitativement », mais non « qualitativement » : un profond ennui en résulte ; on lui échappe de différentes façons : une grande partie de la jeunesse se plonge dans une débauche avilissante; d'autres, plus idéalistes, recherchent une beauté à l'antipode de la réalité bolchévique, beauté prenant des formes bien primitives parfois : « Confort bourgeois », amour romantique, style distingué au lieu du jargon soviétique. Tous ces renseignements sont fort précieux, et on ne peut que souhaiter dans un proche avenir la continuation promise.

IV, 1929, *avril.*

Gillet, L. — Les tentations au désert. Méditation du Carême.

Le désert serait la solitude qui se résume à la conversation avec Dieu, et au défi jeté à Satan pour le combattre seul à seul. Les tentations de Jésus seraient analogues à celles du peuple hébreu dans sa migration et à celles aussi dont parle S. Jean. Elles répondraient donc aux concupiscences les plus violentes de la nature humaine. Ces tentations furent-elles réelles pour Jésus ? L'Auteur disjoint la tentation en trois moments (ne serait-ce pas un écho de S. Grégoire ?) : ces trois moments sont très apparents dans la tentation de la faim, et il est regrettable que l'Auteur, par manque de place assurément, n'ait pas pu analyser les deux autres ; il y fait allusion p. 7. Les trois moments sont : 1) la connaissance intellectuelle de l'objet qui tente ; — admettre ceci pour Jésus ne diminuerait en rien la perfection de sa nature humaine ; 2) la souffrance causée par l'absence de l'objet ; — ce ne serait pas non plus un mal ; 3) l'attraction de la volonté, le désir ; — Jésus n'aurait pu y être sujet. Mais cette dernière dissemblance de la tentation de Jésus avec les nôtres n'en diminuerait pas la réalité, car sa nature humaine « maximale » aurait ressenti à un degré inaccessible pour nous les deux premiers moments. La nature divine de Jésus reste impassible pendant les tentations; par le mystère de l'Incarnation, nous pouvons participer à cette impassibilité pourvu qu'à son instar nous nous adressions à Dieu.

Kalinine, P. — Le trésor inestimé.

L'Auteur signale les dangers d'une fausse piété : par crainte de profaner les choses saintes, elle condamne l'homme à l'inaction; Dieu cependant demande surtout la pureté d'intention. A l'appui sont cités des exemples de Saints, et la propre expérience de l'Auteur. Il ne faut plus considérer la religion comme affaire privée, et toute activité dans l'Église comme œuvre du clergé seul. C'est cela qui a fait de l'Église orthodoxe un trésor inestimé ; l'Église est collective (*sobornaïa*), tout le monde peut et doit travailler à la faire estimer. La dominante de l'article est l'amour de la

sainteté concrète de l'Église dans ses Saints, légèrement teinté » d'esthétisme ».

Riabouchinski, V. P. — L'Esprit et le rite.

Quelques idées sur le rite. Suivant une maxime assez répandue, le rite tuerait l'Esprit. Pourtant les auteurs des rites chrétiens étaient des hommes auxquels on pourrait difficilement refuser une spiritualité intense. L'Auteur tâche de donner une explication à cette apparente contradiction. L'homme serait composé (l'Auteur cite S. Paul et des Pères grecs) d'Esprit, — la tendance vers Dieu ; de l'âme, — qui en est le corps non charnel, et qui comprend l'intelligence et le sentiment ; et du corps charnel. Le dogme intéresse l'Esprit et l'intelligence, le rite intéresse l'Esprit et le sentiment. La marche de l'exposé était facile à suivre, le point de départ admis ; mais maintenant, comme l'Auteur l'avoue lui-même, il quitte le domaine logique, pour entrer dans des « intuitions » : le rite comprendrait aussi le dogme, et ainsi, par l'intermédiaire de l'Esprit et de l'âme, soutiendrait le corps charnel qui, sans cela, tirerait les parties plus élevées de l'homme vers le bas. M. R. donne des exemples à l'appui de sa thèse : la perte de la foi suivrait souvent l'indifférence envers le rite ; c'est à l'attachement au rite qu'il faudrait attribuer la valeur religieuse de « l'âme russe », universellement admirée au dire de l'Auteur. Pour lui, il ne pourrait y avoir d'exagération dans cet attachement ; les vieux-croyants n'auraient pas tenu à la lettre, mais à l'Esprit de Dieu, se manifestant dans chaque détail. On peut regretter que l'Auteur ne distingue pas entre un rite intelligemment pratiqué ou non, entre l'esprit de religion et la superstition. Pourtant, n'est-ce pas là la clef de l'énigme qui a inspiré l'article ?

Zienkovski, V. — Des sectes en Russie.

L'Auteur compare le maximalisme de l'Orthodoxie (son catholicisme, dirions-nous) avec le minimalisme de la doctrine sectaire, qui ne regarde que l'amour pour le Christ, et rejette dogme, sacrements, vie dans le corps mystique du Christ : l'amour lui-même se réduit à la morale seule. Sans vie intérieure, les sectaires ont un besoin de communications humaines et d'une transformation extérieure de leur manière de vivre ; leurs assemblées de prière, par exemple, diffèrent profondément des offices orthodoxes : au lieu d'une communion dans l'intention vers Dieu, ce sont plutôt des expansions indiscrètes. La simplicité de la doctrine sectaire ne peut pas se réclamer de l'Église primitive qui contenait sous des formes réduites le même maximalisme que M. Z. attribue à l'Orthodoxie. Qu'est-ce qui attire donc l'orthodoxe russe dans les sectes ? Ce seraient deux côtés négligés dans l'Orthodoxie : la langue (les sectaires n'emploient que la langue vivante, tandis que l'office orthodoxe se fait en paléoslave, dont la compréhension demande un certain degré d'instruction ; l'Auteur propose la publication des principaux textes liturgiques en traduction) ;

ensuite, l'accord entre la vie *active* et la religion, l'Orthodoxie s'étant manifestée dans la vie contemplative surtout. M. Z. ne veut pas poursuivre les sectes, mais remédier aux deux défauts accidentels de l'Église orthodoxe ; il ne suffirait pas de répondre aux menées sectaires par la confession seule de la vérité et de la beauté doctrinale de l'Orthodoxie, il faudrait en manifester la vertu sanctificatrice.

Zernova, S. — Amérique. (Suite, et fin.)

Invitée par la Y. W. C. A. à son congrès général en Amérique, l'Auteur s'est y rendue avec grand intérêt, intérêt qui n'a pas fléchi pendant son séjour de quatre mois. Le but du voyage était triple : 1) étudier la vie religieuse de la jeunesse américaine, et lui faire connaître la vie religieuse de la jeunesse russe émigrée ; 2) rencontrer des Russes, et les intéresser au « mouvement » ; 3) trouver des fonds pour l'Académie théologique de Paris et le « mouvement », dans les milieux épiscopaliens. L'état religieux de la jeunesse américaine éveilla en Mme Z. une profonde sympathie et une reconnaissance aimante envers l'Orthodoxie qui lui a épargné des angoisses religieuses (cette légitime satisfaction perce partout dans l'article). Les jeunes américains de la Y. M. C. A. et de la Y. W. C. A., dispersés dans des sectes innombrables et dépourvus de direction, sont désireux de croire, mais ne savent sur quoi porter ce grand désir. Les méthodes de discussion dans les réunions ne parurent pas efficaces à l'Auteur ; elle aurait préféré moins d'intellectualisme dans le domaine de la foi. Les questions sur la jeunesse russe émigrée n'ont pas tari, et ce n'est pas la curiosité qui les inspirait, mais une soif de s'instruire et de trouver une aide. Les résultats financiers du voyage ont été très bons ; la collecte ne fut pas pénible parmi des personnes d'une admirable spontanéité dans leur générosité.

Notre vie. — Page de la jeunesse.

Bulletin du Cabinet religieux et pédagogique. — N° 5.

*** VOSKRESNOIE TCHTENIE.**

VI,1929, 10 *mars.*

Grabbe, G. P. — Alexis Stépanovitch Khomiakov. (*Suite et fin.*)

Apologie du théologien slavophile à l'occasion du 125e anniversaire de la naissance. L'Auteur commence son exposé par la biographie; on y voit le chrétien d'une piété robuste, l'orthodoxe intégral au point d'accomplir dans les derniers détails les prescriptions du Carême oriental en plein Paris pour être en communion avec les millions de ses coreligionnaires ; l'époux et le père de famille. M. G. passe ensuite au penseur, et le caractérise très bien en insistant sur son tempérament de polémiste : la hantise du catholicisme a, en effet, inspiré la plupart des écrits de Kh. Il est inutile de rappeler, à la suite de l'Auteur, les principales thèses devenues

presque des lieux communs : la charité opposée à l'autorité, l'infaillibilité du corps total de l'Église, l'infaillibilité pontificale confondue avec l'inspiration prophétique, etc. Elles ont rencontré dans le temps des adversaires en Russie même. Maintenant leurs partisans deviennent de plus en plus nombreux. On s'accorde à y trouver la vraie doctrine orthodoxe, et à proclamer Khomiakov « Docteur de l'Église ». L'article se termine par une invective contre les « sophiologistes » de Paris. Pour un adepte de Khomiakov, accuser quelqu'un d'erreur doctrinale est pourtant bien grave : cela équivaut à lui refuser la charité.

Benefaktov. — Le régime synodal consistorial et autocratique, et le vrai sens de ce terme.

Article défendant l'Église orthodoxe polonaise contre les accusations qui en feraient une copie de l'ancienne Église tsariste anticanonique. L'existence d'un synode et de consistoires ne suffit pas à la ressemblance. La différence est essentielle : d'accord avec les canons apostoliques, les *évêques* régissent l'Église polonaise, tandis que l'art. 43 des lois fondamentales de l'Empire russe attribuait l'administration de l'Église au *pouvoir autocratique*, agissant par le Saint Synode. L'Auteur mentionne sans les détailler des défauts dans l'état actuel dans l'Eglise orthodoxe de Pologne, mais il les trouve secondaires, et n'en infirmant pas la canonicité.

VI, 1929, 31 *mars*.

Gloubokovski, N. — L'académicien et professeur Boris Alexandrovitch Touraiev, comme savant et maître chrétien. (*Suite et fin.*)

Lignes émues à la mémoire d'un célèbre égyptologue russe, mort de privations sous le régime bolchévique. M. G. voit en lui le type du vrai savant orthodoxe, ne mettant pas de cloison étanche entre sa science et sa foi soutenue par de vénérables traditions. On rencontre dans ces pages quelques invectives violentes contre l'Uniatisme, que l'académicien T. a eu l'occasion de voir et de réprouver au cours de ses voyages en Égypte. « L'Uniatisme, la supercherie la plus haineuse et tentante rendait le très humble B. A. T. feu et flamme ». La mauvaise interprétation des intentions et des maladresses commises peut-être parfois par les catholiques en Orient étonne moins qu'elle n'attriste sous la plume d'un homme de la trempe de professeur Gloubokovski. Ce qui stupéfie, c'est sa satisfaction au sujet de la conservation du terme « orthodoxe » par les dissidents et hérétiques de l'Orient, terme qui constituerait déjà un lien d'unité que l'Auteur espère prochaine. L'orthodoxie serait-elle donc, aux yeux de M. G., non la confession d'une véritable foi, mais un sentiment de solidarité dans l'aversion du catholicisme ?

VI, 1929, 14 *avril*.

V. Z. — N. N. Strakhov.

La figure du « *terroiriste* », — nous ne pouvons mieux rendre le mot de

« *potchvennik* », de « *potchva* », sol, terroir, — est évoquée pour son centième anniversaire. On appelait « *potchvennik* » les penseurs russes qui voyaient le salut de leur pays dans le développement des talents nationaux réels ; ils se distinguaient des slavophiles par leur réalisme et par des sentiments plus modérés envers la culture occidentale. Le messianisme ne leur fut pas non plus étranger. Strakhov a eu l'intelligence formée par deux disciplines qui, à cette époque, paraissaient s'exclure : la science théologique au séminaire, et les sciences naturelles à l'université. Il en sortit d'autant mieux armé pour combattre le matérialisme, maître de l'intelliguentsia des années 60-80. Ne serait-ce pas un des points faibles du philosophe et de son école d'insister d'une façon exagérée sur la provenance étrangère de l'athéisme et sur la tradition russe de la foi en Dieu, comme si des arguments pareils pouvaient avoir une valeur réelle dans le domaine métaphysique ?

VI, 1929, 12 *mai*.

Le discours de M. V. Zyzykine avant la discussion de sa thèse « Le patriarche Nikon, ses idées politiques et canoniques », le 26 février 1929, à Paris.

Le Patriarche Nikon fut le dernier champion de la conception patristique et orthodoxe des deux pouvoirs, avant la victoire césaro-papiste de Pierre I. Selon cette conception, les pouvoirs spirituel et temporel sont indépendants dans leur origine, mais le tsar orthodoxe, détenteur du pouvoir temporel, est fils de l'Église : il en confesse la foi activement, luttant contre le mal dans le monde avec des armes matérielles, armes que l'Église ne doit pas employer, et ne s'immisce pas dans la vie administrative de celle-ci. Ainsi s'obtient une certaine dépendance, purement spirituelle d'ailleurs, et non juridique, du pouvoir temporel. Elle se justifie du fait que Dieu a institué le pouvoir temporel pour le bonheur du même ordre, tandis qu'Il confie à l'Église les destinées éternelles. M. Z. explique les reproches d'ambition, adressés par la plupart des historiens russes au patriarche Nikon, par une déformation « officielle ». Il voit en lui, au contraire, un homme intègre, et le porte-drapeau de l'idéal politique du peuple russe.

VI, 1929, 19 *mai*.

Dynko-Nikloski, P. Joseph. — « Sobornost ».

Ce terme serait très en vogue. Le P. D. veut en empêcher une interprétation inexacte. Elle ne se rapporterait pas à la structure administrative de l'Église. Aussi, ce serait une grave erreur de vouloir en faire un synonyme de « conciliaire ». S'agirait-il alors de la cohésion des fidèles dans la *foi* et la charité ? Oui et non. La définition de l'Auteur appuie surtout sur la charité (il cite Khomiakov), et la foi comprendrait plutôt les œuvres que l'adhésion à une vérité. La même défiance pour l'ordre intellectuel se fait dans les idées du P. D. sur l'unité de l'Église. Intimidé par les di-

vergences légitimes d'opinion, et ne semblant pas suffisamment distinguer entre cette liberté et l'obligation de professer une doctrine révélée, il déplace l'unité dans le domaine du « cœur et sentiment ». Toutes ces considérations ne sont pas bien neuves en somme ; on serait tenté de s'excuser d'en parler encore.

Pérétroukhine, G. — Que doivent fêter les chrétiens, le samedi ou le dimanche ?

L'adventisme doit présenter un sérieux danger en Volhynie. M. P., dans une conférence faite à Vladimir en janvier 1929, dont l'article n'est qu'une reproduction, le combat en réfutant la doctrine des adventistes du septième jour (il y en a d'autres du premier jour, qui fêtent le dimanche), sur l'observance du samedi. Chose bien curieuse, les adventistes attribuent l'institution du dimanche à une initiative papale. L'Auteur détruit leurs assertions tant sur le plan historique qu'exégétique. Ces considérations pourraient paraître « enfoncer une porte ouverte », tant la question semble peu actuelle, mais la fascination des rites mosaïques sur certains tempéraments ne doit pas être perdue de vue (cfr. les « judaïsants » du XVe siècle en Russie).

WEST-OESTLICHER WEG.

II, 1929, *mars*.

Osterbrief aus einem Sowiet-Gefaengnis.

Reproduit du *Viestnik*, III, 1928, août.

Anastasia, Prinzessin von Georgien. — Ssergej Jessenin (1895-1926).

Un homme qui porta en lui l'idéal de la Vierge et l'idéal de Sodome (Karamazov), épris en vrai poète de la Beauté, mais la demandant à Satan et la pressentant en Dieu, chantre des cabarets de Moscou et de l'humble Russie paysanne. Quel facile contraste ! Pourtant, ce n'est point un mélodrame. Son enfance lui laisse un souvenir ineffaçablement doux : les villages de bois avec leurs pauvres églises, les forêts de bouleaux reviennent souvent dans sa poésie, il voit avec horreur le recul de cette Russie « mystique » devant l'industrialisation bolchévique. La religiosité esthétique de sa jeunesse fléchit devant les tentations de la ville à Moscou, et Jessenin se jette dans la vie de bohème ; au milieu de « Sodome », des blasphèmes, il ne perd pas la soif de pureté et laisse entendre dans ses vers des gémissements d'angoisse. Il se pend le 25 décembre 1925. Les autorités lui font un enterrement civil ; c'est une insulte à sa sensibilité qui aurait désiré les prières et les chants traditionnels. Cet instinct de Dieu, éveillé par la poésie de la nature nordique, et noyé dans la poésie du péché, inspire à l'Auteur une sympathie vibrante. Les bolchéviques appellent Jessenin une « victime » de la mystique populaire. Ne portent-

ils pas au contraire eux-mêmes la responsabilité de la sombre fin du poète ? Le coup de grâce leur revient sans aucun doute.

von Walter, Reinhold. — Tolstoj als Willengestalt. (*A suivre.*)

Die Kirche des reumuetigen Schaechers.

Histoire très « Dostoevskienne » d'un forçat converti et avouant publiquement sa faute.

II, 1929, *avril.*

von Popow, Sergius. — Ein « ost-westlicher » Wegversuch.

Commentaire d'un orthodoxe sympathique à l'Union (sans être pour cela catholicisant) sur la brochure de V. Vilinski : *Les traits idéologiques du mouvement russo-catholique* ». L'opuscule ne pourrait que décourager les bonnes volontés en Occident et Orient : la caractéristique de l'Orthodoxie comme catholicisme arriéré vexerait les Orientaux et endormirait tout l'intérêt des Occidentaux.

Schmitt, Bertram. — Zwischenbemerkung.

Le Rédacteur joint par sa notice la critique de Serge de Popow à l'article suivant de l'Auteur critiqué. M. Bertram Schmitt abonde dans le sens du premier, et défend l'originalité de l'Orthodoxie qui ne serait pas un Occident arriéré mais un Orient encore peu développé. Dans le cas contraire, sa Revue n'aurait plus de raison d'être. Dans ces lignes, on rencontre la très belle idée que l'activité chrétienne est surtout la consécration de la libre volonté à Dieu, toutes les autres manifestations étant accidentelles ; cette action essentielle doit être propre à tout christianisme. L'Orthodoxie la possède ; tous les philosophes orthodoxes, avec Dostoevski en tête, en font le pivot de leur doctrine. Cela détruirait l'accusation superficielle d'inactivité qui est un lieu commun. Le Rédacteur félicite V. Vilinski de le mettre en évidence dans son article.

Vilinski, V. — Der Charakter des russischen Mysticismus.

L'Auteur se dresse contre l'idéalisation courante dans la société russe de la piété populaire et du mysticisme russes. Le messianisme très naturel à tout peuple développerait l'orgueil. Aux yeux de M. V., le rôle déformateur de cette idéalisation serait pernicieux : en voulant souligner la différence entre le catholicisme « actif », ce terme étant péjoratif et impliquant le manque d'humilité, les apologistes de l'Orthodoxie idéalisée la réduiraient au quiétisme. Pourtant, le vrai mysticisme russe aurait été fort loin de cette conception ; des exemples en sont cités. La réforme violente de Pierre I aurait étouffé les énergies, mais maintenant l'Église russe, opprimée et libre intérieurement, se réveillerait à son ancienne et grande tradition. Chaque Église vivant pleinement sa vie, l'heure de l'Union approcherait vite. Cette formule, un peu vague dans sa généralité, n'en est pas moins vraie, et on la relève avec plaisir sous la plume de M. V., ami sincère de l'Union.

von Walter, Reinhold. — Tolstoj als Willengestalt. (*Suite et fin.*)

Très bel article, racontant les leçons que la vie a infligées à la personnalité puissante de Tolstoï. La voie parcourue pourrait se résumer : de l'esthétique à l'éthique, de l'éthique à la religion. La tragédie du penseur aurait été de n'avoir pas cherché l'aide de Dieu dans la réalisation de ses aspirations. Le rôle de l'Église dans la sanctification de l'homme lui serait resté inconnu. Pour signaler les lacunes éventuelles de M. von W., il faudrait connaître Tolstoï aussi bien que lui.

Mitteilungen des paepstlichen Hilfwerkes fuer die Russen in Deutschland.

Sont signalées les principales modalités de cette aide : 1) fournitures médicales à la Croix-rouge russe ; 2) bourses d'étude ; 3) subventions individuelles contrôlées de très près, et visant surtout à mettre les intéressés sur pied. Un appel aux générosités clôture le compte-rendu.

D. C. L.

(Nous renvoyons la suite de la Revue des Revues *au prochain numéro.)*

Bibliographie.

GLOUBOKOVSKI, N. N. — ROUSSKAIA BOGOSLOVSKAIA NAOUKA... (La science théologique russe dans son développement historique, et son état actuel). — Varsovie. Typographie synodale. — 1928. — 23.5 × 15.5. — 116 p. — Br. : 7 zl.

L'ouvrage du Professeur Gloubokovski ne paie pas de mine : c'est une brochure imprimée sur mauvais papier et en petits caractères qui fatiguent vite les yeux. Mais à peine s'est-on imposé le sacrifice de parcourir ces pages d'aspect rébarbatif, qu'on se met à regretter qu'il ne se soit pas trouvé un éditeur pour lui assurer une présentation digne de sa valeur intrinsèque et de la renommée légitime de l'Auteur. Celui-ci nous avertit que son travail était prêt à paraître en 1917, lorsque la révolution vint tout détruire. La présente publication n'est qu'une reconstitution, forcément incomplète. Telle quelle, cependant, cette contribution à l'histoire de la science théologique russe est un instrument de travail indispensable à tout chercheur consciencieux.

Dans une courte Introduction, l'Auteur signale les conditions particulièrement difficiles dans lesquelles la science théologique a dû se développer en Russie jusqu'à une date relativement très récente : il lui manquait des écoles spécialisées et un auditoire cultivé assez nombreux. La période féconde des Académies théologiques russes ne date que du début du siècle dernier : 1819, Kiev ; 1814, Moscou ; 1809, Saint Pétersbourg ; 1842, Kazan. Mais, depuis cette époque, les publications périodiques de ces Académies en prouvèrent la puissante vitalité. De cette immense littérature, l'Auteur ne s'occupe guère ; beaucoup de ces travaux ont d'ailleurs paru plus tard séparément.

L'ordre suivi dans l'exposé est celui du développement historique de chacune des branches de la science théologique. L'ouvrage est divisé en 16 chapitres : I. La dogmatique. II. La théologie polémique, avec l'histoire et l'étude des confessions occidentales. III. L'étude des sectes. IV. La théologie morale. V. La théologie pastorale et ascétique. VI. L'homélitique. VII. L'apologétique. VIII. La science biblique et l'exégèse. IX. L'histoire ecclésiastique générale. X. La patrologie et la patristique. XI. L'histoire de l'Église russe. XII. L'histoire du Raskol et de l'Édinoviérié. XIII. L'histoire des Églises slaves et byzantine. XIV. Le droit ecclésiastique. XV. La science liturgique. XVI. L'archéologie ecclésiastique. — Enfin, une longue et très précieuse bibliographie, disposée par ordre alphabétique des principaux Auteurs (p. 71-95) ; une liste des bibliographies théologiques russes (p. 95-96) ; une liste des tables publiées par des périodiques théologiques russes (p. 97-98) ; et, pour finir, la table alphabétique des Auteurs cités (p. 98-115).

On voit de suite quels services peut rendre ce travail, résultat de longues et laborieuses recherches, et fruit d'une érudition universellement appréciée. Nous nous permettrons cependant de formuler un regret : que l'Auteur n'ait pas élargi un peu le cadre de son exposé, qui s'en tient strictement à la science théologique, pour pouvoir englober aussi la philosophie religieuse russe, dont les tendances variées ont inspiré en sens divers bien des attitudes théologiques.

Signalons, pour finir, une analyse assez détaillée des dix premiers chapitres de ce travail dans un article de P. de Régis (*Recherches de Science Religieuse*, XVII, *1927*, p. *256-287*), résumant une contribution de M. Gloubokovski dans les *Acta Academiae Velehradensis*, XI, *1920-1922*.

DOM ANDRÉ STOELEN.

LIEB, FRITZ. — DAS WESTEUROPAEISCHE GEISTESLEBEN IM URTEILE RUSSISCHER RELIGIONSPHILOSOPHIE. — Tuebingen. Mohr. — 1929. — 23.5 × 15. — 39 p. — Br. : Mk. 1.80. — *Sammlung gemeinverstaendlicher Vortraege.* 136.

Tchaadaev, Kireevski, Khomiakov, Soloviov, Berdiaev, — ces noms dominent depuis un siècle la pensée russe dans ses rapports avec la pensée occidentale. « Parmi ceux que les questions religieuses préoccupent, — et quel Russe ne veut pas être de ce nombre ? — ce problème est en même temps lié à la question des rapports de l'Orthodoxie russe et du Christianisme oriental avec le Catholicisme romain et le Protestantisme » (p. *7*). La philosophie russe est toute entière orientée dans un sens religieux et eschatologique, et aboutit toujours à la théologie ou à une opposition déclarée à celle-ci... Toujours aussi se pose pour elle la question de la signification et du rôle providentiel du peuple russe (p. *8*). C'est à ce point de vue que l'Auteur analyse successivement la position des penseurs cités.

« Occidental », Tchaadaev l'était sans doute d'une façon très déclarée. Il en vint même, mais ce ne fut qu'un enthousiasme passager, à considérer l'Église catholique romaine comme le seul principe social actif qui pourrait réaliser l'union universelle des peuples, et comme la seule véritable héritière de l'Église œcuménique des premiers siècles. — C'est surtout depuis Tchaadaev que les deux conceptions, celle des slavophiles et celle des occidentaux, unies par un même amour de la patrie et par une même foi dans ses destinées, se sont disputées l'honneur de mener la Russie à son plein épanouissement culturel et religieux. L'Auteur précise l'attitude des slavophiles, Biélinski, Bakounine, Herzen, et des penseurs les plus marquants de cette école : Kireevski et Khomiakov, dont l'attachement à l'Église orthodoxe domine tous les efforts de synthèse philosophique. — Quant à Soloviov, (der umfassendste, wenn auch nicht tiefste Geist, den das russische Volk bis jetzt hervorgebracht hat) l'Auteur consacre plu-

sieurs pages à résumer les principes philosophiques de son patriotisme et de son christianisme universalistes. — L'étude se termine par les théories de Berdiaev, opposant l'épuisement de l'occident moderne à la vision apocalyptique du « Nouveau Moyen-Age » de l'avenir, où « l'Église transfigurera la plénitude cosmique de la vie ». Dans cette nouvelle et dernière période de l'histoire de l'humanité, la Russie est entrée de plain-pied, sans passer par la Renaissance occidentale : pour elle l'époque a commencé où « toute la vie et tous ses aspects vont se placer sous le signe de la lutte religieuse, de la manifestation des extrêmes principes religieux ».

C'est à peine si, de temps en temps, l'Auteur ne peut s'empêcher de laisser percer une appréciation personnelle (par exemple, p. *10*, p. *21* ; p. *27*) à travers l'analyse très objective de son sujet.

Dom André Stoelen.

OBST, ERICH. — RUSSISCHE SKIZZEN. — Berlin-Gruenewald. Kurt Vowincke . — 1925. — 21 x 14. — 251 p. — Rel. : Mk. 8.50.

L'Auteur de ce livre a fait en *1924* un long voyage d'étude à travers la Russie : il a voulu se rendre compte par lui-même de la situation sociale économique, scientifique, morale et religieuse de l'État des Soviets, et il nous livre ses impressions. Aprés avoir débarqué à Réval (Estonie), M. Obst parcourt le Nord de la Russie. Arkhangel exporte toujours le bois russe comme avant la révolution ; le trafic a même augmenté depuis que les ports baltes n'appartiennent plus à la Russie. « Léningrad est devenue le cimetière de Pétersbourg, tant elle est aujourd'hui pauvre, ruinée, et ville de province ». Toute la vitalité du pays des Soviets est rattachée au centre, à la capitale, Moscou. — Kiev et l'Ukraine se ressentent plus qu'aucun autre pays russe de la guerre et de la révolution. Les changements successifs de régime ont fait naître des questions épineuses qui ne sont pas encore résolues aujourd'hui. L'Auteur consacre quelques pages intéressantes au monastère des Cryptes. Dans tout un chapitre est exposée la politique agraire des Soviets en Ukraine. Dans les institutions pédagogiques l'A. voit beaucoup de bien. — Dans la Crimée, il visite les steppes, les villages tartares, les villes d'eau à la mode, comme Jalta et Livadia, et les industries de production salière. Sur la Volga, l'A. visite Nijni-Novgorod, et y découvre le souffle de l'Asie. C'est dans la ville de la foire russe qu'il admire l'art de la réclame dans lequel les bolchéviques sont passés maîtres. Des statistiques illustrent abondamment comment l'État encourage et aide l'essor industriel et commercial du pays. L'A. touche Kazan, ville tartare, puis Astrakan, où sévit la famine et toutes sortes de maladies. L'Arménie et la Géorgie sont l'occasion de quelques considérations sur la politique allogène des Soviets. Toujours au Caucase, l'A. visite les colonies allemandes d'Azerbeidscham, et les loue pour leur travail et leur ténacité, malgré les difficultés administratives. C'est à Vla-

dikawkas que se termine le voyage. — En guise de conclusion, l'A. nous raconte son retour par la voie classique de Riga. La meilleure partie de l'ouvrage est certainement une collection de *174* excellentes photos rapportées de là-bas.

Dom G. de Lilienfeld.

SCOTT, HERBERT. — THE EASTERN CHURCHES AND THE PAPACY. — London. Sheed and Ward. — 1928. — 22.5×14. — 404 pp. — Rel. : 15 S. —

Le Dr Scott, dont Irénikon a déjà signalé et analysé plusieurs œuvres historiques, vient de faire paraître un travail qui, par la portée et la valeur, les dépasse en même temps qu'il les achève.

C'est un remarquable traité d'histoire, embrassant huit siècles de la vie de l'Église (jusqu'à et y compris Photius), étudiant, dans les documents et les faits, quelle fut l'attitude des Églises orientales à l'égard du Siège de Rome et de ses prérogatives. Historien, le Dr Scott a recherché, publié et analysé les pièces de ce grand débat ; appartenant à l'Église anglicane, il ne sera pas suspect de parti pris : personne ne pourra mettre en doute sa probité d'historien impartial, bien que, — et il ne s'en défend pas, tout au contraire, (p. 350 et note) — il ne croie pas que ce soient l'imprécision et la peur d'une affirmation catégorique qui constituent l'impartialité.

Il faudrait louer la valeur historique de ce livre ; on pourrait également montrer quel fondement solide il donne à quelques-unes des thèses les plus importantes de l'Ecclésiologie, mais, — et on le comprendra, — il nous convient surtout ici d'envisager ce traité magistral du point de vue de l'Union des Eglises (1).

La question de la Primauté « jure divino » et de l'Infaillibilité pontificale est, certes, celle qui domine tout le problème théologique et pratique de la réunion à l'Église de Rome. Nous, catholiques, et parce que nous sommes catholiques, nous éprouvons le plus ardent désir de voir tous ceux qui sont vraiment, par la grâce, les agneaux et les brebis du Christ, venir à la même bergerie et reconnaître le même Pasteur, mais aussi, nous ne pouvons cesser de confesser que l'Évêque de Rome, assis sur le Siège apostolique de Pierre, est, de par l'institution du Christ lui-même, Chef suprême et universel de son Église. Si l'on peut concevoir que des Églises séparées tendent à s'unir entre elles. en recherchant un programme minimum servant de base d'entente, comme ce fut le cas à Stockholm et à Lausanne, c'est là une tentative de fédération qui est dans le plan pu-

(1) On consultera du reste avec intérêt l'exposé sympathique, mais nuancé de quelques réserves importantes, que M. Draguet consacrait à cet ouvrage dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, XXV, 1929, nº 1, p. 93-96, (N. D. L. R.).

rement naturel et il y peut être question de négociations et de concessions. Si, au contraire, on envisage la réunion d'Églises séparées à l'Église romaine, la position même du problème se trouve être différente, car l'intention primordiale de Rome est et doit être, non pas de faire prévaloir ses propres prétentions, moins encore d'imposer aux autres Églises sa propre domination, mais de sauvegarder, dans son intégrité, le dépôt divin de la foi, en comprenant dans celui-ci cette institution divine destinée à être la règle éternelle de la foi. Ceci nous donne une apparence d'attitude intransigeante, nous paraissons demander tout et ne concéder rien et demander pour nous-mêmes une situation privilégiée. Certes, cette apparence peut tromper « l'homme naturel », mais aucunement l' « homme spirituel » « attendu que cela veut être entendu spirituellement» (I Cor. 2, 14-15). Et nous espérons que nos frères séparés comprendront que le Pape et nous, ses enfants, nous revendiquons les prérogatives de droit divin de S. Pierre et de ses successeurs, non par appétit de vaine gloire, de pouvoir ou de domination, mais comme un legs sacré de notre béni Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, comme une solennelle promesse de sa grâce, non pas tant au bénéfice de l'évêque de Rome qu'au profit de tous et chacun des membres de l'Église universelle.

Dès lors, ce qui pourra, avant tout, contribuer à la réunion à l'Église de tous ceux que la grâce anime, ce sera de rechercher quel était le sentiment, au sujet de ces thèses que le pape de Rome a cru devoir maintenir avec une telle fermeté, de ceux que tous, pareillement, nous reconnaissons comme les représentants autorisés de la Tradition chrétienne, avant l'heure malheureuse des schismes. C'est la méthode tant de fois recommandée par S. S. Pie XI. C'est la conclusion à laquelle était arrivé Soloviev, ce penseur de génie auquel il semble bien que la Providence a réservé un grand rôle dans l'œuvre de la réunion et qui au terme de son admirable Introduction à «La Russie et l'Église universelle» (p. LXVI) marquait en ces termes solennels son accord avec la tradition chrétienne, en même temps temps qu'il reconnaissait la thèse de Rome : « Comme membre de la vraie et vénérable Église orthodoxe orientale ou gréco-russe, qui ne parle pas par un synode anti-canonique, ni par des employés du pouvoir séculier, mais par la voix de ses grands Pères et Docteurs, je reconnais pour juge suprême en matière de religion celui qui a été reconnu comme tel par saint Irénée, saint Denis le Grand, saint Athanase la Grand, saint Jean-Chrysostome, saint Cyrille, saint Flavien, le bienheureux Téodoret, saint Maxime le Confesseur, saint Théodore le Studite, saint Ignace, etc. — à savoir l'apôtre Pierre, qui vit dans ses successeurs et qui n' a pas entendu en vain les paroles du Seigneur « Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Église. — Confirme tes frères. — Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

C'est ce que le Dr Scott a recherché, en historien ; et c'est ce que sa recherche, sans parti pris, établit de manière péremptoire. Son œuvre confirme cette méthode et marque déjà une étape. Il est à souhaiter que

des traductions en diffusent et fassent rayonner la bienfaisante et convainquante influence.

* * *

Comme celui de Soloviev, le livre du Dr Scott fait plus que de donner à l'intelligence l'évidence des vérités démontrées ; il n'est donc pas possible de rendre ici l'impression de « Paix et de Vérité », de « Grâce et de Paix » que sa lecture donne aux âmes. Pas davantage ne peut-on songer à en donner une analyse, mais nous voudrions offrir cependant aux lecteurs d'Irénikon la traduction de quelques extraits du remarquable chapitre final intitulé « Summary ; General reflections and conclusions » :

« Pour ne pas revenir sur ce qui a été dit dans la Première Partie et les conclusions que nous avons déjà déduites de celle-ci, nous pouvons retenir que, si même le Fondateur du Christianisme n'avait pas eu en vue de fonder une Église, (comme le maintiennent certains critiques), si même ses apôtres, et spécialement Paul (comme l'affirment d'autres critiques), avaient mal compris et, parconséquent, dénaturé la simplicité de son enseignement primitif, c'est un fait, historiquement prouvé, que, disons en l'année *180*, pour ne pas dire plus tôt, il y avait de tous côtés des communautés chrétiennes, toutes constituant une Église unique et se tournant toutes vers l'Église de Rome, comme vers leur guide et leur tête. « Bien que disséminée dans le monde entier, dit S. Irénée, l'Église est comme si elle habitait une seule demeure ». Il apparaît, ensuite, d'une manière constante et ferme, depuis lors jusqu'au terme que nous avons assigné à nos recherches. soit l'année *391*, que Rome a revendiqué et a été reconnue posséder une primauté. Il a été démontré que les Églises Orientales ont reconnu cette primauté avant que l'empire ne soit devenu chrétien. La Seconde et la Troisième Parties ont fait voir que, quand l'empire fut devenu chrétien, quand les empereurs étaient chrétiens et prenaient une part active aux affaires de l'Église, les Églises orientales ont reconnu, de même, cette primauté. L'Église d'Orient acceptait tout ce que cette primauté impliquait et représentait dans l'esprit des Papes eux-mêmes. L'Église entière acceptait la primauté de Rome. L'évidence des faits montre que l'Église Universelle, — « l'Église indivisée »—croyait que le Christ a donné à Pierre un « quelque chose » de spécial, en outre et au-dessus de ce qu'Il a donné à ses autres apôtres, et que l'Église a reconnu que ce« quelque chose » a passé à celui qu'elle regardait comme son successeur et conférait au siège de Rome son importance et son autorité. On peut prétendre (1) que, cefaisant, l'Église avait tort, mais il est cependant de fait que l'Église a agi de la sorte. » (p. *350-351*.)

Ou encore :

---

(1) C'est après avoir interpellé l'Auteur, et selon son accord, que nous traduisons ainsi le texte qui, en anglais, pourrait sembler avoir un sens un peu différent.

« Si nous recueillons le témoignage des Conciles œcuméniques tels qu'ils ont été analysés en détail ci-dessus, les actes et documents de ces assemblées montrent que les Orientaux ont constamment admis comme de foi et accepté :

1) La primauté de l'Évêque de Rome,

2) que l'Évêque de Rome avait cette primauté, parce qu'il était le successeur de S. Pierre,

3) que le Christ avait donné à Pierre cette qualité de chef de l'Église, c. à. d. qu'elle était « de droit divin »,

4) que cette autorité avait passé et se trouvait, en fait, recueillie par ses successeurs dans la dignité d'évêque de Rome, en sorte que les Évêques de Rome ont leur qualité de chef de l'Église « de jure divino », par ordonnance divine, et, en outre,

5) que les actes des Conciles d'Ephèse et de Chalcédoine (pour ne prendre que ceux-là) prouvent que ces Conciles orientaux, en acceptant et faisant leurs le jugement et la sentence de Célestin sur Nestorius et l'Exposition de la foi catholique, le « Tome » de Léon, reconnaissaient le pouvoir et le droit de l'Évêque de Rome à déclarer d'autorité à l'Église Universelle ce qui était de foi catholique ».

Ayant montré qu'à Chalcédoine les Évêques d'Orient avaient affirmé leur foi dans la primauté et la suprématie du Pape, le Dr Scott souligne, avec Soloviev, et en contradiction avec des assertions du Dr Gore, que « leurs successeurs ont abandonné ce qu'ils avaient reconnu à Chalcédoine et à Ephèse ». Et il ajoute : « Comment expliquer ce fait que 2.500 évêques orientaux ont signé des déclarations analogues quand ils ont mis leur nom au bas du formulaire du Pape Horsmidas, pour ne pas parler de l'empereur Justinien et des membres du huitième Concile général, qui firent de même ». La question des appels au Siège de Rome et à d'autres est amplement étudiée et discutée.

Il semble bien que c'est plus que la Primauté, mais, comme le dit le Dr Scott, une primauté impliquant l'infaillibilité (« primacy connoting infallibility ») qui est attestée par la lettre de Jean, Patriarche de Jérusalem (575-693), adressée au catholicos des moines géorgiens, déjà publiée par le P. Salaville, dans les « Échos d'Orient » (1910 p. 171) :

« Quant à nous, c.à d. la Sainte Église, nous avons la parole du Seigneur, qui a dit à Pierre, chef des apôtres, en lui conférant la primauté... de la foi, pour la confirmation des Églises : « Tu es Pierre, etc... » A ce même Pierre il a donné les clefs du ciel et de la terre ; c'est en se conformant à sa foi que, jusqu'à ce jour, ses disciples et les docteurs de l'Église catholique lient et délient ; ils lient les mauvais et délient de leurs chaînes ceux qui se repentent. Tel est, par-dessus tous, le privilège de ceux qui, sur le premier siège très saint et vénérable, sont les successeurs de Pierre, purs dans la Foi, et, selon la parole du Seigneur, infaillibles ».

Deux chapitres particulièrement intéressants et documentés sont consacrés à Photius : l'un étudie les circonstances du schisme, l'autre reprend,

sous ses formes variables, ce qu'avait été l'enseignement de Photius au sujet des « Petrine prerogatives ».

* * *

Ceci n'est qu'un aperçu informe et incomplet, mais il semble bien que le livre du Dr Scott est destiné non seulement à marquer parmi les œuvres les plus remarquables en fait d'histoire de l'Église, mais à contribuer à élucider le malentendu historique et, tout en ménageant la bonne foi de tous ceux qui ont suivi leurs pasteurs, à leur faire apercevoir, dans la primauté conférée à S. Pierre et continuée à ses successeurs, non un sujet d'orgueil mais une reponsabilité et une charge : le Pape est revêtu d'un immense pouvoir, mais parce que lui est imposée la responsabilité de toutes les âmes et « la sollicitude de toutes les Églises ». Soloviev a déjà remarqué que « pour fonder une Église invisible, le Christ docétique de la gnose, le Christ fantôme serait plus que suffisant. Mais ce Christ réel a fondé une Église réelle sur la terre et Il lui a donné pour base une paternité permanente universellement distribuée dans toutes les parties de l'organisme social, mais réellement concentrée pour le corps entier dans la personne du père commun de tous les fidèles, le pontife suprême, l'ancien ou le prêtre par excellence — le Pape.

Alfred MARTIN.

DARK, SIDNEY. — ARCHBISHOP DAVIDSON AND THE ENGLICH CHURCH. — London Allan. — 1929.— 22×14. — XI-249 p. — Rel. : 8 s. 6 d.

On se tromperait en cherchant dans cet ouvrage des détails nombreux et intimes sur la jeunesse et la vie privée du Primat Davidson. L'Auteur n'a apparemment voulu retracer que les grandes lignes de la vie « ecclésiastique » de celui dont l'activité a si fidèlement reflété les grandes préoccupations de l'Anglicanisme au début du XXe siècle.

D'une part,« l'histoire de l'archevêque Davidson a été l'histoire des tentatives faites par les autorités de l'Église d'Angleterre d'abord en vue de détruire, ensuite, lorsque cela fut jugé impossible, de contrôler le renouveau catholique... La vie officielle de l'archevêque s'est terminée sur les mêmes préoccupations par lesquelles elle avait commencé... Mais il a échoué » (p. *5-6*). Qu'on se rappelle le *Public Worship Regulation Act*, le *Jugement de Lincoln*, la *Révision du Prayer Book*.

D'autre part, « son plus grand succès fut de nouer les liens de la communion anglicane du monde entier... en une *world-wide* communion religieuse, dont le primat de Canterbury fut désormais le chef reconnu, avec une autorité morale très large, bien que peu définie » (p. *8-10*). *(Conférences de Lambeth, Voyage en Amérique.)*

Quant aux relations de l'Église anglicane avec le reste de la Chrétienté, « la carrière primatiale du Dr Davidson a été marquée par une cor-

dialité toujours croissante,dans laquelle des optimistes voient la promesse de l'intercommunion et de la réunion de l'Église anglicane avec l'Église orientale orthodoxe et les autres Églises plus petites de l'Orient » (p. *36, 190-191, 201-203*). Enfin, en ce qui concerne les essais de rapprochement avec l'Église catholique romaine, si les tentatives amorcées à la fin du siècle dernier par l'Abbé Portal et Lord Halifax ne voient pas apparaître au premier plan la figure du Dr Davidson, alors évêque de Winchester, très influent sur le primat Benson, les « Conversations de Malines » n'eurent lieu qu'avec son plein consentement, dont on aurait tort cependant de s'exagérer la portée : il était convaincu de l'échec. (p. *90-94, 191-201*.) Ces quatre grandes idées ont complètement dominé la vie de l'Église anglicane pendant le patriarcat du Dr Davidson. L'Auteur n'omet pas de signaler à plusieurs reprises comment les tendances « catholiques » vers Rome ou vers l'Orthodoxie ont empêché toute tentative efficace de rapprochement avec les non-conformistes anglais ou les protestants du Continent ; comment aussi « la *comprehensiveness* » de l'Église d'Angleterre força plus d'une fois le primat Davidson à concilier tant bien que mal des théories contradictoires (Le *Deceased Wife's Sister Bill*, l'affaire *Frank Weston* et *Henley Henson*, le modernisme du *Dr Barnes)*.

On comprend sans peine l'intérêt captivant d'une biographie exposant les vicissitudes et l'évolution de ces problèmes dont la solution encore pendante décidera de tout l'avenir de l'Église d'Angleterre. Ajoutons encore que le ton de l'ouvrage est nettement anglo-catholique.

Dom André Stoelen.

PETRE, M. D. — THE NINTH LORD PETRE, OR PIONEERS OF ROMAN CATHOLIC EMANCIPATION. — Londres. Society for Promoting Christian Knowledge. — 1928. — 22.5 × 14. — XVI-334 p. — Rel. : 10 s. 6 d.

La confusion entre le spirituel et le temporel joua un rôle prépondérant dans l'histoire de la persécution catholique en Angleterre, et c'est en insistant sur leur distinction que certains laïcs catholiques commencèrent le mouvement d'émancipation vers la fin du XVIIIe siècle. Cette initiative donna lieu, dans le petit groupe des catholiques, à des divisions malheureuses, qui se perpétuèrent, jusqu'aux temps de Wisemann, dans les deux camps « cisalpin » et « ultramontain ». Miss Petre s'applique, avec un certain succès, à montrer combien peu estimable était le Dr Milner, adversaire de son aïeul cisalpin. D'autre part, il faut se rendre compte que du côté « laïc » il y avait des éléments vraiment dangereux. Cet ouvrage rappelle ainsi quelles forces opposées agissaient dans le catholicisme vers la fin du XVIIIe siéle, même en Angleterre. Les Éditeurs anglo-catholiques (ce fut peut-être une maladresse psychologique de l'Auteur, cathotlique romaine, de présenter son travail sous ce patronage) expriment

l'espoir que ce livre, écrit à un autre point de vue que le leur, pourra « contribuer à la cause de la Réunion chrétienne ».

D. D. B.

MAES, J. D. M. — DE KERK VAN CHRISTUS. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — 23 x 16. — 293 p. — Br. : 22 fr.

Cet ouvrage est la première partie d'un traité dogmatique sur l'Église, en langue néerlandaise, à l'usage des laïcs cultivés. Pour développer ce sujet avec cette ampleur, l'Auteur a dû se rendre compte que la question de l'Église est passée au premier plan des préoccupations religieuses de notre époque. Ici nous n'avons encore que l'étude de l'essence, des propriétés, et de la forme de gouvernement de l'Église.

L'exposé est clair, agrémenté de citations variées imprimées en tête des chapitres, riche en citations empruntées à S. Paul et à S. Thomas d'Aquin. Tous ceux qui s'intéressent aux questions de l'Union liront avec intérêt les belles pages consacrées au Corps mystique du Christ et à ses propriétés.

D. Th. B.

FOGELKLOU, EMILIA. — DIE HEILIGE BIRGITTA VON SCHWEDEN. — Muenchen. Reinhardt. — 1929. — 19.5 × 13. — 339 p. — Br. : Mk. 7.50.

Cette histoire de la vie et de la mission de sainte Brigitte de Suède est écrite avec une telle piété envers l'héroïne du livre et un tel respect pour son catholicisme, qu'il est à peine possible de soupçonner, par quelques détails ou allusions, que l'Auteur soit une Luthérienne. Rien, dans cette étude, qui soit de nature à discréditer dans notre Sainte certaines manifestations de la vie mystique qui sont trop souvent l'objet du scepticisme et du sarcasme protestants. On affirme bien haut que « Brigitte doit être comptée parmi les natures les plus saines et les plus fortes non seulement du Moyen-Age, mais de tous les temps » (p. 189). « Brigitte se savait appelée par Dieu. Sa mission n'était pas celle du prêtre, d'interprêter et de transmettre d'antiques paroles saintes, promulguées depuis longtemps. Elle était la « nouvelle épouse de Dieu », qui devait apporter au monde non des messages communiqués à d'autres, mais des paroles qui furent dites à elle-même » (p. 226). Sa mission embrassait l'Église entière. Elle souffre de la séparation de tant de nations chrétiennes. « Elle eut voulu gagner les Russes gréco-catholiques pour la grande Église une et chrétienne » (p. 126). « L'union de toute la chrétienté par la suppression du schisme entre les catholiques grecs et romains, était un désir qui appartenait aux ardentes intercessions universelles de Brigitte » (p. 253). De passage à l'île de Chypre, elle s'y dépense en exhortations aux orthodoxes

«pour rentrer dans l'Église une, catholique, romaine » (p. 273). La foi catholique de Brigitte ne laisse aucun doute. « En cela, elle n'est pas un précurseur de la Réforme. Elle croit comme l'Église, cela va de soi » (p. 308-309). « Elle n'était pas un précurseur de Luther » (p. 334).

Puisse la glorieuse Sainte suédoise, la grande Pacificatrice de son temps, être pour nous catholiques et pour nos frères séparés, un modèle et un stimulant pour collaborer à la restauration de l'Union des Eglises.

Dom FRANCO DE WYELS.

SCHUSTER, I. — LIBER SACRAMENTORUM. NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES SUR LE MISSEL ROMAIN. TOME II. LA SAINTE LITURGIE DE L'AVENT A LA SEPTUAGESIME. — Bruxelles. Vromant. — 20×14. — 246 p.

Trois chapitres d'Introduction remplissent la première moitié du volume : Hiérarchie et culte dans les premiers siècles chrétiens à Rome ; Le calendrier romain ; La genèse et le développement de l' « Ordinarium Missae ». La seconde partie commente, jour par jour, les textes du Missel durant cette période de l'année liturgique. — A propos de la prière « Quam oblationem », l'Auteur soutient «que l'épiclèse adressée au saint Esprit ou au *Logos* formait régulièrement le thème obligatoire de toute anaphore, et en particulier de l'anaphore eucharistique, où les Pères orientaux attribuaient particulièrement à la grâce de l'Esprit Saint, non seulement l'afficacité du sacrifice pour les fidèles qui y participaient, mais la transsubstantiation elle-même du pain et du vin en la substance de Corps et du Sang du Seigneur... » L'Auteur ne doute pas « que Rome, pendant un certain temps, ait, elle aussi, adopté une épiclèse où la mission du Saint-Esprit avait pour but la consécration des divins Mystères ».

L'origine de la théorie orientale actuelle (cfr. Irénikon, VI, 1929, p.227) est expliquée, un peu trop sommairement, de la manière suivante : « La place naturelle et traditionnelle de ces épiclèses est avant le récit de la dernière Cène, comme effectivement nous le trouvons à Rome, en Égypte, et à l'origine également à Antioche. Pourtant, par la suite, la tradition en fut altérée en Orient, surtout au temps des controverses macédoniennes relativement à la divinité du Paraclet. Et parce que, après l'anamnèse aussi, on invoquait la venue de l'Esprit Saint, on voulut confondre une épiclèse avec l'autre, et l'invocation consécratoire devint ainsi post-consécratoire. La conséquence immédiate de cette transposition fut de retarder le mystère de la transsubstantiation jusqu'après l'anamnèse et l'offrande du Sacrifice ; on arriva même en Orient jusqu'à refuser aux paroles de Jésus, en dépit de l'antique tradition patristique, toute efficacité consécratoire, pour l'attribuer au contraire exclusivement à cette épiclèse paraclétique hors d place et en retard ».

D. A. S.

SCHNITZER, JOSEPH. — DER TOD ALEXANDERS VI. EINE QUELLENKRITISCHE UNTERSUCHUNG. — München. Reinhardt. — 1929. — 21×13.5. — 127 p. — Br. : Mk. 3.80.

« Au point de vue purement catholique, on ne peut pas condamner assez sévèrement Alexandre VI ». Tout en souscrivant à ce jugement de Pastor, on peut se demander, avec lui, si toutes les accusations formulées contre ce Pape méritent une égale créance. Notamment, en ce qui concerne la mort d'Alexandre VI, Pastor a écarté résolument le soupçon d'empoisonnement. Pastor se plaçait au point de vue de la science médicale, « ce que personne n'avait fait encore ». M. Schnitzer le suit sur ce terrain, et soutient que les symptômes décrits par les documents contemporains ne permettent ni la thèse de la malaria, ni celle d'une apoplexie. Alexandre VI a succombé, victime d'une erreur tragique, mais bien méritée, en buvant d'un breuvage empoisonné qu'il avait préparé à l'intention de certains cardinaux dont il convoitait les richesses. Peut-être n'arrivera-t-on jamais à éclaircir complètement ce point d'histoire, à cause des incertitudes et des contradictions des documents contemporains.

D. A. S.

LECLERCQ, HENRI. — LA VIE CHRETIENNE PRIMITIVE. — Paris. Rieder. — 1928. — 29×16. — 87 p. et 60 planches. *Collection* : Bibliothèque générale illustrée. 9.

C'est « l'histoire sommaire du changement général de la vie par le christianisme », que l'Auteur se propose d'esquisser en une quizaine de tableaux : Le Précurseur et le Messie ; les conflits inévitables ; l'apostolat chrétien; la pénétration sociale; les chrétiens parmi les païens ; le loyalisme des chrétiens ; le mouvement apologiste ; la vie des communautés ; la prière et le culte ; la règle de foi et l'initiative ; l'assemblée chrétienne ; l'instruction chrétienne ; la philosophie et l'ascèse ; la préparation au martyre ; les Églises et les catacombes ; l'art chrétien ; la littérature chrétienne. Les plus beaux monuments de l'archéologie chrétienne des quatre premiers siècles sont reproduits en appendice. Une très belle œuvre de vulgarisation, et qui fait honneur à la science encyclopédique de l'Auteur.

D. A. S.

NEANDER, HERMAN. — ORIENTENS KYRKOR OCH DEN EKUMENISKA TANKEN. — Stockholm. Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Bokfoerlag. — 1926. — 19.5 x 13. — 162 p. — Br. : Kr. 3.25.

L'Auteur est le curé suédois et docteur en théologie qui, avec le Dr

américain Atkinson, fut chargé d'aller auprès de Benoît XV pour l'inviter officiellement au Congrès de Stockholm. On sait que cette invitation fut déclinée par le Pape. — M. N. nous donne l'exemple d'un protestant qui s'efforce d'entrer sincèrement dans l'âme d'un catholique et d'un orthodoxe, et c'est tout significatif que le chapitre I finit sur cette prière de la Liturgie de Saint Jean Chrysostome : « Aimons-nous les uns les autres, afin qu'unanimement nous confessions le Père, le Fils et le Saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible », tandis que le dernier chapitre conclut par l'antienne latine :« Veni Sancte Spiritus... qui per diversitatem linguarum cunctarum gentes in unitate fidei congregasti ». L'Auteur parcourt toutes les Églises orientales, et trace l'histoire du mouvement œcuménique, en insistant sur le rôle et la participation des chrétiens orientaux ; il s'arrête particulièrement à l'encyclique du patriarche de Constantinople, en juin 1920, à la collaboration des orientaux avec les occidentaux jusqu'au Congrès de Stockholm, à la Conférence du Sinaï qu'il caractérise comme un pas important vers la réalisation de la « pensée œcuménique » en Orient, et à la réforme qu'ont subie les Églises orthodoxes balkaniques. L'exposé est clair et plein d'intérêt, surtout pour ce qui concerne les Églises du Balkan, de Russie et des Arabes en Palestine.

D. A. Sk.

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.)

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

Comme son nom l'indique, « *Irénikon* » (le pacifique) veut être un messager et un ouvrier de paix, un trait d'union entre les catholiques latins et leurs frères orthodoxes d'Orient, tout particulièrement ceux de la Russie, s'efforçant de faire connaître, respecter et aimer les traditions catholiques communes de l'Orient et de l'Occident, trop souvent ignorées ou oubliées, et collaborant ainsi dès maintenant, sous une forme monastique et bénédictine, au grand-œuvre de l'*Union des Églises*.

Irénikon veut être l'expression d'une grande idée et d'un immense désir, un effort pour la réalisation concrète d'un idéal surnaturel, un écho moderne de la prière sacerdotale du Christ : « Ut unum sint. »

Pour se rapprocher, il faut se connaître ; pour s'aimer, il faut s'estimer.

Irénikon s'efforce de remplir ce programme en publiant des *Articles* sérieux sur les questions théologiques, liturgiques, historiques et artistiques, se rapportant à l'Antiquité chrétienne orientale, et à la Russie religieuse, que ces questions soient soulevées en Orient ou ailleurs. Par sa *Revue des Revues* et sa *Bibliographie*, *Irénikon* tient ses lecteurs au courant des principales publications récentes, périodiques ou autres. Enfin, une *Chronique* régulière permet de suivre la vie de l'Orthodoxie russe, en Russie ou à l'étranger.

Irénikon

TOME VI

Nº 3. 1929 Juin-Ac

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQU